ŒUVRES DIVERSES

DU

BARON DE BOCK.

AVIS AU RELIEUR.

Le portrait de Schwerin doit être placé au titre de la premiere partie.

Celui de Daun, à la page 129 de la premiere partie.

Celui du général Ziethen au titre de la seconde partie.

Et celui du général Laudahn, à la page 115 de la seconde partie.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE DE SEPT ANS,

COMMENCÉE EN 1756, ET TERMINÉE EN 1763;

PAR M. D'ARCHENHOLTZ, ancien Capitaine au service de Prusse;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR M. LE BARON DE BOCK.

PREMIÈRE PARTIE.

A METZ,
Chez DEVILLY, Libraire, rue Fournirue.

A STRASBOURG, à la Librairie Académique.

A PARIS,

Chez { BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
BUISSON, Libraire, hôtel de Coetlosquet, rue Haute-Feuille, N°. 20.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI. 1789.



Kurt Christoph Comte de Schwerin.



Leopold Joseph Marie, Comte de Daun.

LISTE

Des ouvrages qui ont servi à la rédaction de cette histoire (1).

RECHERCHES *historiques sur le gouvernement et la guerre. 19 vol. Dantzick. 1764.*

Histoire de la guerre de sept ans, par G. F. de Tempelhof, major de l'artillerie de campagne au service de Prusse. 3. p. Berlin. 1785.

Recherches sur l'art militaire et les événemens de la guerre depuis 1756 jusqu'en 1763, avec des plans et des dessins, par J. G. Tielke, Cap. d'artillerie au service de Saxe. 5 vol. Freiberg. 1781.

De la Silésie. 2. parties. Freiburg. 1785.

Recueil de lettres du Marquis de Montalembert, écrites pendant les campagnes de 1757 à 1761. 3 p. Breslaw. 1780.

Plan des trois guerres de Silésie, par Louis Muller, lieutenant au corps-royal

(1) *On en a traduit les titres en françois, une partie de ces ouvrages n'étant pas encore transmis dans notre langue.*

des ingénieurs de Prusse. Berlin. 1786.

Les campagnes des prussiens contre les saxons, les autrichiens, les françois, les troupes de l'Empire, les russes et les suédois, depuis l'année 1756 jusqu'en 1760. 6. vol. Francfort et Leipsic. 1763.

La vie de Frédéric II, roi de Prusse. 2. p. Leipsic. 1784.

Commentaires sur les commentaires du comte de Turpin, sur montecuculi, &c. *Par M. de W. G. M. 2. T. à St. Marino. 1777.*

Remarques sur l'essai général de Tactique de Guibert. Par le général de Warnery. A Varsovie. 1782.

Faits relatifs aux différentes campagnes qui ont eu lieu dans l'intervalle de 1756 à 1763. Dresde. 1785.

Recueil de faits non imprimés, qui servent à éclaircir l'histoire des campagnes des prussiens, depuis 1740 jusqu'en 1779. 5. p. Dresde. 1782.

Feuilles militaires qui paroissent tous les mois.

Bellona. Journal militaire.

A quoi il faut ajouter quantité de manuscrits, et beaucoup d'anecdotes rassemblées par l'auteur lui-même.

AVERTISSEMENT.

Le public lira sans doute avec intérêt la traduction de l'histoire de la Guerre de sept ans, de M. d'Archenholtz, que nous lui présentons dans un moment où les Œuvres posthumes du roi de Prusse, qui viennent de paroître, font desirer de pouvoir comparer ce que dit ce prince des motifs secrets de sa conduite, avec ce qu'en pensoient ses contemporains. Cet ouvrage n'est pas une description seche et aride des campagnes de Frédéric, mais l'histoire des principaux événemens de cette guerre, écrite par un témoin oculaire, l'un des premiers hommes de lettres de

l'Allemagne, comme il étoit un des plus braves officiers de l'armée prussienne. M. d'Archenholtz a voulu être entendu de toutes les classes de lecteurs ; et si nous en jugeons par le plaisir que nous avons éprouvé en traduisant son livre, il a parfaitement réussi. Une imagination vive et brillante lui a fait mettre dans la description de cette multitude infinie de combats, une variété, un feu, qui transporte pour ainsi dire, malgré soi, au milieu de ces scenes de sang et de carnage. Peut-être reprochera-t-on à l'auteur d'avoir marqué un peu trop de partialité quand il est question des françois ; mais nous répondrons qu'on doit excuser un prussien, qui, acteur et témoin d'événemens qui pa-

roîtroient incroyables, s'ils n'étoient attestés par toute la génération présente, a dû nécessairement se laisser entraîner à l'enthousiasme que sa nation et le héros qui la gouvernoit, ont inspiré à l'europe entiere.

Metz, ce 26 janvier 1789.

BOCK.

OUVRAGES

Qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

Recherches Philosophiques sur l'Origine de la Pitié et divers autres sujets de moral, par M. le Baron DE BOCK, in-12, broché, 1 liv. 16 s.

La Vie de Frédéric, Baron de Trenck, avec figure, par le même Auteur, 2 vol. in-12, troisieme édition, 3 liv. 12 s.

OEuvres diverses *, tome premier, contenant 1°. un Essai sur l'histoire du Sabéisme, auquel on a joint le Catéchisme de la religion des Druses; 2°. un Mémoire historique sur le peuple Nomade, appellé en France *Bohémien*, et en Allemagne *Zigeuner*, avec une planche de caracteres inconnus, par le même, 2 liv. 10 s.

OEuvres diverses, tome second, contenant les Apparitions, le Voyageur, le Tribunal secret, &c. par le même Auteur, 2 liv. 10 s.

Essai sur la régénération physique et politique des Juifs, par M. Grégoire, Curé du diocese de Metz, in-8°., 2 liv. 8 s.

Aventures comiques et plaisantes d'Antoine Varnish, traduites de l'Anglois, 4 vol. in-18, figures, 6 liv.

Opuscules du Chevalier d'Anceny, ou Anecdotes en vers, recueillies et publiées, par M. d'A*** in-18. 1 liv. 16 s.

* Les second et troisieme volumes des Œuvres diverses se vendent aussi séparément.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS.

1756.

La paix d'Aix-la-Chapelle avoit, après une guerre opiniâtre, rétabli la tranquillité parmi tous les peuples de l'europe, et ramené avec elle les arts et l'industrie : l'on regardoit même l'occasion d'une nouvelle guerre comme très-éloignée. Cependant les dispositions des grandes puissances n'étoient rien moins que pacifiques, et jamais on n'avoit travaillé avec plus d'ardeur à préparer de nouvelles victimes au dieu des combats. L'on faisoit de part et d'autre des alliances qui étoient bien moins fondées sur des raisons d'état que sur des passions particulieres : le desir de faire des conquêtes étoit subordonné à celui de la vengeance que l'on vouloit satisfaire.

Deux princesses, qui régnoient alors sur des peuples nombreux, croyoient avoir été offensées personnellement par un monarque sur lequel tous les yeux étoient fixés, qui avoit glorieusement terminé deux guerres, et dont le génie et les talens excitoient l'admiration universelle. Afin de l'affoiblir, ou plutôt pour anéantir son existence politique, elles firent jouer les ressorts les plus puissans, et donnerent naissance à une guerre universelle, qui, par la quantité d'armées différentes, le grand nombre de généraux, leurs exploits, les combats de terre et de mer dans toutes les parties du monde, fut une des plus terribles qui aient jamais dévasté la terre.

L'impératrice Marie-Thérese ne pouvoit se consoler d'avoir perdu la Silésie, cette belle province peuplée d'hommes laborieux, que Frédéric II, roi de Prusse, avoit conquise en montant sur le trône, et qui lui avoit été assurée par le traité de Breslaw et par celui de Dresde.

Elle avoit été forcée de l'abandonner à son vainqueur, qui, un des premiers avoit pris les armes pour lui faire des répétitions au moment où elle parvint à la couronne.

On ne reconnut la grandeur de la perte qu'on avoit faite, qu'après que Frédéric eût mis ce pays en valeur; et l'on crut alors qu'il ne seroit pas difficile de s'en emparer de nouveau, au moyen de quelques puissantes alliances.

Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, qui, déja chassé une fois de sa capitale par son puissant voisin, voyoit dans l'affoiblissement de celui-ci sa sûreté à venir, et l'espérance qu'on lui avoit donnée d'acquérir de nouvelles provinces, fut le premier qui accéda au traité projeté.

Elisabeth, impératrice de Russie, offensée d'un propos que Frédéric s'étoit permis à son sujet, saisit avec empressement cette occasion de se venger; et Louis XV, roi de France, en se joignant aux confédérés, entraîna la Suede intéressée à faire cause commune avec le monarque des françois, par les subsides qu'elle en recevoit.

Cette alliance, entre l'Autriche et la France, qui étonna l'europe, et qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de politique, n'étoit véritablement qu'une affaire de circonstances. Jamais la France n'avoit pensé sérieusement à écraser le roi de

Prusse, parce que les vues principales de cette cour se portoient sur l'Angleterre, et qu'on ne vouloit conquérir le Hanovre, qu'afin d'obtenir de plus grands succès en Amérique. La France ayant donc acquis, en vertu de ce traité, la facilité de faire entrer des troupes en Allemagne, promit à l'impératrice reine un corps auxiliaire de vingt mille hommes, qui s'accrut insensiblement jusqu'à deux cent mille, par différentes causes, telles que des articles ajoutés au traité, de nouveaux projets, des intrigues de cour, et enfin les hasards de la guerre.

La ruine de Frédéric, qu'il sut dans la suite éviter par son génie et par son bonheur, auroit été inévitable dans ces circonstances, si un de ses espions ne l'eût instruit à temps de cette dangereuse ligue. Ses états morcelés, ses provinces la plupart ouvertes et sans défense, tout engageoit les alliés à commencer une campagne qui, loin de leur faire craindre une guerre dangereuse, ne leur présentoit qu'une suite de triomphes. Mais la découverte prématurée de ce projet, diminua le danger qu'auroit couru Frédéric, qui, possédant à un degré supérieur les talens d'un général, se trouvoit tou-

jours préparé à la guerre avec une armée de deux cent mille hommes, les mieux exercés de l'europe, et un trésor abondant. Aussi quand la cour de Vienne refusa de lui donner les assurances de paix qu'il en exigeoit, il n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer, il prévint lui-même ses ennemis.

Les alliés, dont plusieurs manquoient d'argent, commençoient seulement à faire leurs préparatifs; et la plupart des troupes destinées à cette guerre étoient encore dans leurs quartiers, depuis les Pirénées jusqu'à la mer Caspienne, lorsque le roi de Prusse, au mois d'août 1756, inonda la Saxe avec une armée de soixante mille hommes. La possession de ce pays lui étoit absolument nécessaire pour pénétrer en Bohême; et, comme les avantages de son traité avec le roi d'Angleterre, Georges II, qui craignoit pour le Hanovre, ne se présentoient encore que dans un avenir fort éloigné, le salut de la monarchie prussienne dépendoit uniquement de la célérité et du succès de ses premieres opérations. Frédéric marcha donc vers la Saxe sur trois colonnes, commandées, l'une par lui, la seconde par le duc Ferdinand de Brunswick, et la troisie-

me par le duc de Bevern. Ces trois colonnes devoient se réunir à Dresde.

Aussi-tôt que l'on apprit l'invasion du roi de Prusse, la cour se trouva dans le plus cruel embarras. On tenoit des conseils secrets, auxquels présidoit le comte de Bruhl, ministre, dont les talens consistoient bien moins dans la connoissance des affaires, que dans l'art de dépenser les trésors de son maître, et de le gouverner despotiquement. Aussi choisit-il dans ces circonstances dangereuses, le parti le moins raisonnable de tous ceux qu'on pouvoit embrasser. On rassembla avec la plus grande diligence les troupes saxones, qui formoient un corps de quatorze mille hommes, et on les fit camper sur les frontieres de la Bohême, non loin de Pirna. Ce camp avoit été fortifié par la nature, et l'art y avoit ajouté ce qui étoit nécessaire pour qu'il fût hors d'insultes. Mais on n'avoit pensé qu'à le mettre à l'abri des armes prussiennes, et l'on avoit oublié d'éloigner un ennemi bien plus dangereux; un ennemi qui, depuis plusieurs siecles, avoit détruit tant d'armées, mis en fuite tant de généraux; un ennemi qui avoit souvent rendu inutiles les victoi-

res les plus éclatantes, et terminé sans combat des guerres qui paroissoient tout engloutir. La faim et ses terribles effets étoient sans doute inconnus à un ministre, qui, vivant habituellement dans un luxe asiatique, ne croyoit pas qu'on pût avoir des besoins, et qui avoit en conséquence négligé les approvisionnemens nécessaires à l'entretien des soldats, tandis qu'environné de la misere publique, il tenoit une table splendide. Le camp n'avoit plus que pour quinze jours de vivres. On faisoit des provisions de palissades; mais on oublioit le pain, et l'on mettoit toute sa confiance dans les troupes impériales, qui se rassembloient en hâte dans la Bohême sous les ordres du maréchal comte de Broun.

Cependant Frédéric étoit entré en Saxe, et faisoit toutes les dispositions nécessaires pour s'y maintenir, en assurant toujours qu'il ne prenoit ce pays qu'en dépôt; mot nouveau, inventé par les politiques, pour couvrir l'odieux d'une invasion, mais auquel ceux qui en sont les victimes ne manquent pas de rendre son véritable nom. On ordonna de grandes livraisons de légumes, de bestiaux et de fourrages pour les trou-

pes prussiennes. On fortifia la ville de Torgau, et on y mit les canons qu'on avoit trouvés dans les autres villes de Saxe. Quelques milliers de bourgeois et de paysans étoient obligés de travailler aux fortifications de cette place; on les payoit même dans les commencemens. La caisse de guerre y fut déposée; on y établit le commissariat général de l'armée prussienne, et on obligea tout le pays à venir y apporter des contributions.

Le 10 septembre le roi de Prusse fit son entrée à Dresde, qu'il trouva sans défense; il prit possession de la ville et du château royal. Sa conduite, ainsi que celle de ses soldats, caractérise dans cette circonstance l'esprit de notre siecle, où l'on s'efforce jusqu'au milieu des fureurs de la guerre, des scenes les plus cruelles et les plus terribles, de conserver des égards, de la sensibilité, et même de la politesse. Frédéric plaça son quartier général dans un jardin du fauxbourg, aux environs duquel son armée étoit campée. On prit toutes les précautions possibles pour rendre moins désagréable aux yeux des saxons le triste tableau de la guerre, et pour leur présenter leur

nouveau maître sous un aspect propre à les intéresser en sa faveur. On vouloit leur persuader qu'il étoit venu en qualité d'ami, d'allié et d'hôte. Sa conduite étoit conforme à ce qu'on annonçoit. Il donnoit audience aux ambassadeurs étrangers; et à ces audiences, on plaisantoit, et l'on étoit de la meilleure humeur du monde. La plupart des personnes d'un certain rang, qui se trouvoient à Dresde, alloient lui rendre leurs respects; les magistrats de la ville en usoient de même; tous étoient bien reçus. Le roi tenoit table ouverte; un grand nombre de saxons assistoient à son couvert: il alla jusqu'à faire complimenter la famille royale; et celle-ci poussa la politesse si loin, qu'elle l'invita à manger, et lui offrit des chambellans pour faire le service auprès de sa personne; mais il ne jugea à propos d'accepter ni l'un ni l'autre. Malgré toutes ces attentions, on ne laissa pas de mettre les scellés sur la chancellerie de Dresde; les colleges furent fermés, et plusieurs des principaux magistrats destitués de leurs places. On tira de l'arcenal de la capitale toute l'artillerie avec les munitions, qu'on envoya à Magdebourg, et on saisit,

dans le pays, les revenus électoraux qui se trouvoient entre les mains des receveurs. On défendit de plus toute espece de communication entre Dresde et le camp saxon; de maniere que le chemin n'en demeura libre que pour un seul chariot chargé des provisions destinées à la table du roi de Pologne, pour les couriers des deux rois, et les trompettes qu'ils s'envoyoient réciproquement.

Le roi de Prusse, après avoir découvert par ses espions le traité qu'on avoit fait pour le perdre, s'étoit procuré des copies de plusieurs papiers importans relatifs à cette affaire, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'y eût encore quelques points obscurs qui avoient besoin d'éclaircissemens. Il étoit pour lui de la derniere importance d'avoir une connoissance parfaite des desseins de ses ennemis; et, s'il parvenoit à se procurer des témoignages authentiques de leur mauvaise foi, il pouvoit par-là justifier à tous les yeux son invasion en Saxe; invasion qui avoit causé tant d'étonnement dans toutes les cours. Ces considérations le déterminerent à s'emparer des archives de Saxe; mais, comme on avoit pénétré son projet,

ce dépôt important avoit été transporté dans l'appartement de la reine de Pologne, qui seule en avoit la clef, qu'elle gardoit comme le plus précieux de ses trésors. La demande que fit Frédéric, de la lui remettre, fut donc rejetée avec hauteur par cette princesse, qui étoit son ennemie déclarée. On lui députa le général prussien Winterfeld, courtisan aussi délié que guerrier intrépide ; mais toutes ses représentations furent inutiles. La reine resta irrévocablement attachée au parti qu'elle avoit embrassé ; et, quoique Winterfeld se jetât à ses pieds, pour l'engager à se conformer à la volonté du roi, elle fut inébranlable. Le général se retira ; et peu après parurent d'autres ambassadeurs qui agirent plus militairement, et voulurent ouvrir avec des instrumens la caisse qui renfermoit les papiers. La reine crut pouvoir empêcher cette violence, en se plaçant elle-même devant ceux qui se présentoient pour la forcer, et en les repoussant de ses propres mains ; mais sa fermeté ne servit qu'à l'humilier davantage. On l'arracha de son poste, sans avoir égard à ses cris et à sa résistance, et Frédéric reçut enfin les papiers qu'il desiroit.

Cette violence exercée sur une tête couronnée, quoique justifiée par les circonstances, fut regardée comme une sorte de cruauté. On en rendit compte dans toutes les cours, en l'exagérant; on peignit également des plus noires couleurs la maniere dont Frédéric se conduisoit en Saxe, ce qui contribua à augmenter le nombre de ses ennemis et à refroidir ses amis. On sait que feu la Dauphine, mere de Louis XVI, aujourd'hui régnant, étoit fille de l'infortunée reine de Pologne. Elle se jeta en larmes aux pieds de Louis XV, pour lui demander son assistance, et le supplier de sauver ses parens et son pays. Cette démarche produisit son effet; à l'instant on oublia à Versailles toute autre considération, et la France commença à prendre part à une guerre qui étoit si contraire à ses véritables intérêts, et qu'elle n'avoit jusqu'alors regardée que comme une espece de farce politique.

Ce qui venoit d'arriver n'empêcha cependant pas qu'on ne travaillât avec beaucoup d'ardeur à rétablir la paix entre les rois de Prusse et de Pologne. Les ambassadeurs anglois et hollandois, le comte de

Stormont,

Stormont, et M. Calkoen faisoient tous leurs efforts pour y parvenir. Frédéric exigeoit du roi de Pologne une exacte neutralité; et pour être assuré de la sincérité de ses intentions, il vouloit que les troupes saxones se séparassent et rentrassent dans leurs quartiers. Auguste consentoit à rester neutre; mais il refusoit de se lier par un traité, et rendit inutiles par-là toutes les négociations que l'on avoit faites. Alors il invita ses troupes par une proclamation à sauver l'honneur de leur roi et à se défendre jusqu'au dernier soupir. Les saxons, toujours fideles, et dont le caractere est d'aimer leur maître avec passion, déclarerent qu'ils étoient prêts à se conformer aux intentions d'Auguste. Quoique la disette régnât dans leur camp à un tel point que la ration des hommes et des chevaux étoit diminuée d'un tiers, leur courage ne s'affoiblit point, et il s'accrut encore, lorsqu'ils apprirent l'approche de l'armée autrichienne qui s'assembloit en Bohême, et qui montoit déja à plus de soixante-dix mille hommes.

Broun avoit reçu de sa cour les ordres les plus positifs de tout risquer pour sauver les saxons, et la réunion de ces deux ar-

mées, sous un pareil chef, auroit fait prendre à la guerre une toute autre face. Aussi Frédéric, qui en étoit averti, redoubla-t-il de soins pour resserrer le camp ennemi, et empêcher que les troupes qui y étoient renfermées pussent recevoir aucun secours. Pour s'assurer davantage de la réussite de son projet, il détacha le feld-maréchal Keith en Bohême, avec un corps considérable, destiné à observer les autrichiens. Le comte de Schwerin s'y étoit déja rendu de son côté suivi d'une armée de trente-cinq mille hommes, qu'il avoit amenée de Silésie, et avec laquelle il s'étoit campé non loin de Konisgratz. Ces deux armées prussiennes devoient, suivant l'intention de Frédéric, tellement occuper l'ennemi dans ses propres foyers, qu'il lui seroit impossible de songer à la Saxe. Lui-même attendoit journellement que les saxons se rendissent ; il trouvoit dangereux, sans ce préalable, d'aller en Bohême, parce que les troupes saxones, devenues par cette opération maîtresses de l'Elbe, auroient pu le prendre à revers et le placer entre deux armées. Il manquoit aussi d'une quantité suffisante de voitures et de bateaux pour transporter les approvi-

sionnemens ; d'ailleurs les défilés dangereux, par lesquels il faut indispensablement passer pour entrer en Bohême, où il n'avoit point de magasins, rendoient nécessaires d'autres précautions.

Il falloit, afin de secourir les saxons, que Broun passât l'Eger, mais il n'avoit pas encore de pontons. Ceux-ci, ainsi que l'artillerie, n'arriverent dans son camp que le 30 septembre, et il se mit aussi-tôt en mouvement. Frédéric fit alors le projet de le contraindre à la retraite en lui livrant bataille ; il partit en conséquence pour aller à sa rencontre le 30 septembre, le même jour où Broun avoit passé l'Eger. Le jour suivant de grand matin les armées se trouverent en présence près de Lowositz, village bohémien. L'armée autrichienne étoit composée de cinquante-deux bataillons et de soixante-douze escadrons, menant à leur suite quatre-vingt-dix-huit pieces de canons : l'armée prussienne consistoit en vingt-six bataillons et cinquante-six escadrons ; elle étoit suivie de cent deux canons. Il y avoit un brouillard si épais qu'on voyoit à peine à dix pas. Les hauteurs de Lobosch et de Radostilz, qui commandoient l'armée autrichienne,

avoient été négligées par Broun. Cette circonstance porta Frédéric à croire que les autrichiens avoient passé l'Elbe, et que le corps qui lui étoit opposé n'étoit que l'arriere-garde. Quelques milliers de croates et de hongrois, qui étoient postés dans des vignes, au pied de la montagne de Lobosch, et qui faisoient un feu inutile sur les prussiens, l'entretenoient dans cette idée, parce que c'est ordinairement avec des troupes légeres que l'on couvre une retraite. La cavalerie impériale, qui de son côté cherchoit à éviter le feu de l'artillerie prussienne, et manœuvroit comme si elle avoit eu d'autres desseins, achevoit de confirmer cette erreur. On combattoit au milieu du brouillard sans se voir, tandis que le roi faisoit occuper les hauteurs. Comme la position de Broun, dans le milieu de sa ligne et à l'aîle gauche, étoit à l'abri de toute attaque par le moyen des marais et des passages impraticables, il avoit porté toute son attention sur le village de Lowositz qui couvroit son aîle droite, et il y avoit jeté sa meilleure infanterie avec un grand nombre de bouches à feu : il avoit enfin établi devant

ce village une forte batterie ainsi qu'une redoute. Vers midi le brouillard se dissipa, et l'on commença seulement à se découvrir. La cavalerie prussienne fit alors une charge réguliere, et renversa celle des autrichiens; mais, emportée par son ardeur, elle la poursuivit jusques sous le canon de Lowositz, où elle reçut une décharge qui l'obligea à se retirer avec une perte considérable. Les prussiens entreprirent alors de chasser les croates des vignes dont les clos et les murailles leur servoient de retranchemens. Ils y réussirent, quoiqu'avec peine. Cependant Broun fit attaquer les hauteurs par l'élite de son infanterie, mais les prussiens s'y défendirent comme des lions; et quelques régimens ayant consommé toutes leurs munitions, empoignerent leurs fusils par le bóut du canon, et se servirent de la crosse en guise de massue pour assommer les assaillans. Cet effrayant genre de combat dura jusqu'à ce que les autrichiens fussent entièrement culbutés au pied de la montagne, et repoussés dans Lowositz. Les prussiens profiterent alors du désordre pour mettre le feu au village, et en chasser l'ennemi, action qui décida

du sort de la journée. Broun fit une superbe retraite, et abandonna au roi le champ de bataille, sans pour cela convenir qu'il avoit été battu. La suite au reste fit connoître de quel côté étoit demeurée la victoire, quoique l'armée prussienne eût perdu plus de monde, et que de part et d'autre on eût fait des prisonniers.

Ainsi se termina la premiere bataille de cette guerre mémorable; elle avoit duré depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures après midi, et devint en quelque sorte le présage de tous les trophées qui honorerent dans la suite la valeur prussienne. La perte du vainqueur monta, tant en morts et blessés, qu'en prisonniers, à trois mille trois cens hommes; celle des autrichiens fut un peu moindre.

Broun fut alors contraint à repasser l'Eger, et à changer ses projets relativement à la délivrance des saxons. Il fut résolu que le 11 octobre ces malheureux alliés passeroient l'Eger auprès de Koenigstein, et qu'alors on attaqueroit les prussiens de deux côtés à la fois; mais il survint une pluie si violente qu'on fut obligé de remettre la partie au surlendemain. Frédéric profita

de ce temps précieux pour renforcer ses postes sur l'Elbe, et les assurer par des redoutes et des abbattis de bois. Le terrein, du côté droit du fleuve, auprès de Pirna et de Koenigstein, est rempli de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts. Les ravins profonds qui les séparent les unes des autres sont plains de trous et de fondrieres très-peu propres à servir de chemin à une armée qui est en marche, sur-tout lorsqu'il y a aux environs un ennemi puissant qui s'est emparé des hauteurs. Les saxons espéroient, quand ils auroient passé l'Elbe, apprendre des nouvelles des autrichiens; mais ils furent trompés dans leur attente, parce que ceux-ci avoient été arrêtés par des troupes prussiennes qui étoient allées à leur rencontre, et que d'autres occuppoient les défilés qu'il falloit passer pour entrer en Bohême. Ils chercherent cependant à se former au pied du Lilienstein; mais comme le peu d'étendue de ce lieu ne le permettoit pas, ils furent obligés de camper confusément et sans ordre, attendant à chaque instant ce qu'il plairoit à la fortune de décider sur leur triste sort. Leur position étoit en effet devenue infiniment plus mau-

vaise, en ce qu'ils ne connoissoient pas plus que les autrichiens la nature de ce nouveau terrein, ce qui rendoit tout projet d'évasion impossible.

Le poste de Pirna abandonné, fut aussitôt occupé par les prussiens, qui poursuivoient l'arriere-garde des saxons. On la prit prisonniere, et on s'empara de la plus grande partie du bagage et de l'artillerie, qui n'avoit pu suivre les troupes, à cause du pont qui s'étoit rompu.

Jamais on ne vit une armée bien disciplinée, composée d'hommes braves et courageux, dans une situation plus triste. C'étoit la répétition de ce qui s'étoit passé aux Fourches Caudines, et si l'on ne suivit pas l'exemple des samnites, en faisant passer les saxons sous le joug, ils en eurent obligation à nos mœurs et à nos usages qui sont si fort changés depuis vingt-deux siecles.

Toutes les horreurs de la faim régnoient parmi les troupes saxones. A ce fléau se joignoient encore les rigueurs du froid excessif de la saison, et la perte de leur bagage. Ils passerent trois jours et trois nuits sous les armes sans manger; ils manquoient même de poudre et de munitions. Ils se trou-

voient sans autre abri que le ciel, environnés d'ennemis vigilans, manquant de toute espece de ressources, et ayant perdu jusqu'à l'espoir. Leur destinée dépendoit uniquement, dans cette position, de la générosité du vainqueur, auquel ils proposerent enfin de capituler, après en avoir obtenu la permission d'Auguste. Les conditions qu'on leur imposa furent dures, tant pour les troupes que pour leur roi. L'armée entiere fut obligée de mettre bas les armes. On rendit la liberté aux officiers, mais on n'en usa pas de même à l'égard des bas-officiers et des soldats; ils furent contraints de prêter serment de fidélité au roi de Prusse.

Le roi de Pologne éprouva alors une humiliation à laquelle, depuis plusieurs siecles, aucun monarque européen n'avoit été exposé; il perdit à la fois toute son armée, qui lui étoit fort attachée, et il ne resta près de lui à Koenigstein, que deux gardes-du-corps et quelques courtisans; tous les mouvemens qu'il se donna pour obtenir de son vainqueur des conditions moins dures, furent inutiles. Frédéric dressa lui-même les articles de la capitulation. Quelques-uns de ces articles qui sont relatifs aux besoins pres-

sans des troupes, sont d'un laconisme singulier, et seulement répondus par ce seul mot *bien;* tout au reste respire le ton d'un vainqueur qui craint toujours de plus accorder, qu'on n'a le droit de lui demander. Auguste insista fortement pour qu'on lui laissât au moins ses gardes, un des plus beaux corps de l'europe. Mais la réponse de Frédéric fut extrêmement insultante; elle étoit fondée sur le droit du plus fort: il dit que les gardes devoient éprouver le même sort que les autres troupes, attendu qu'on ne vouloit pas se donner la peine de les faire prisonnieres une seconde fois.

Dix régimens saxons d'infanterie, resterent composés comme ils l'étoient, avec cette seule différence, qu'on leur donna des uniformes, des drapeaux et des commandans prussiens. Le reste, ainsi que la cavalerie, fut incorporé dans les troupes du vainqueur.

Ce procédé de Frédéric, d'obliger toute l'armée d'un prince étranger à le servir par corps de troupes, et sans les désunir, n'a peut-être point d'exemple dans les fastes de l'histoire. Au reste il compta trop, tant sur l'impuissance momentannée où étoit alors

Auguste, d'entretenir une armée, que sur les besoins pressans de troupes qui manquoient de chefs; et il ne prit pas assez garde à l'amour héréditaire qu'elles avoient pour leur patrie et pour leur prince; il ne tarda pas à s'appercevoir de son erreur.

On s'étoit bien attendu qu'il y auroit des déserteurs parmi ces soldats forcés; mais que des régimens entiers s'en allassent en bon ordre et tambour battant, c'est à quoi l'on n'étoit pas préparé. Ce fut ainsi que la plus grande partie de ces régimens quittèrent l'armée prussienne, soit pour se rendre en Pologne, soit pour joindre l'armée françoise. Le roi de Prusse avoit élevé au grade d'officier plusieurs bas-officiers saxons, pour les attacher à son service; mais cette précaution fut inutile. Ces braves gens se mirent eux-mêmes à la tête du complot; et les autres officiers qui ne voulurent pas suivre, on les força à s'éloigner.

La forteresse de Koenigstein avoit été déclarée neutre durant la guerre; et le roi de Pologne, qui attendoit sur le rocher quel seroit son destin, obtint pour lui et sa suite des passe-ports, afin de pouvoir aller en sûreté à Varsovie, où il se rendit

sur le champ. Tant de malheurs avoient extrêmement abbatu ce monarque. Le 14 octobre il écrivit à son feld-maréchal le comte Rudowsky : « Il faut s'abandonner « à la providence; je suis un roi libre, et « tel je veux vivre et mourir. Je vous remets « la destinée de mon armée: que votre con- « seil de guerre décide si l'on doit se ren- « dre ou choisir la mort; et dans ce der- « nier cas, s'il faut périr par la faim ou par « les armes. » Il avoit eu de Koenigstein avec le roi de Prusse, une correspondance suivie qui, dans les commencemens, avoit eu pour objet la neutralité, puis un traité. Et comme Auguste étoit resté inébranlable, Frédéric lui écrivit le 18 octobre une lettre honnête, dans laquelle il lui souhaitoit un bon voyage. Ils se traitoient réciprcquement de frere dans leurs lettres ; expression de tendresse, qui singulièrement, en pareilles circonstances, mérite de trouver place dans l'histoire. On donna au roi, lors de son départ, les plus grandes marques de respect : on fit même écarter les troupes de son chemin, afin d'empêcher les yeux du malheureux monarque d'être frappés de ce triste spectacle.

La campagne touchoit à sa fin ; l'armée autrichienne se retira plus avant dans la Bohême, et les prussiens prirent leurs quartiers d'hiver en Saxe et en Silésie. Frédéric passa cet hiver à Dresde, et commença alors à traiter comme une véritable conquête cette province qu'il avoit prise en dépôt. Il donnoit assiduement audience aux ministres saxons, prenoit connoissance de toutes les parties de l'administration, et il porta ses prétentions jusqu'à demander aux états dix mille hommes de recrue.

1757.

Les préparatifs que les puissances alliées faisoient pour la prochaine campagne étoient immenses. François et suédois, transilvains, milanois, vallons, cosaques, calmoucs, tout étoit en mouvement; et comme partout, avec la meilleure volonté, on manquoit d'argent, on employa tous les moyens possibles pour s'en procurer, tels que les emprunts, les fournitures faites à crédit, &c., tandis que le roi de Prusse jouissoit de l'avantage de n'avoir pas besoin de recourir

à de pareilles ressources. Son trésor bien rempli et son riche dépôt facilitoient à ses troupes abondamment pourvues les moyens d'entrer en campagne. Les saxons de tous les rangs, vu leur conformité de religion, de langage, de mœurs et de coutumes avec les prussiens, souhaitoient, dès-là que la guerre étoit nécessaire, qu'Auguste préférât leur alliance à celle des autrichiens. Jusqu'alors, traités fort doucement, ils n'avoient connu des malheurs de la guerre, que quelques livraisons faites à l'armée de Frédéric, quelques repas donnés aux soldats en quartier, et d'autres légers désagrémens. Ils vivoient d'ailleurs amicalement avec les prussiens. Il y avoit à Dresde des spectacles, des bals, des mascarades et des concerts; le roi en donnoit presque tous les jours un chez lui, où il jouoit lui-même de la flûte.

Cette tranquillité d'esprit, qu'il devoit à sa façon de penser philosophique et à ses lumieres, fut cependant troublée en plus d'une maniere. Cet hiver donna lieu entr'autres à un événement dont les détails ne sont connus que de fort peu de gens, et qu'il ne sera vraisemblablement permis à

aucun écrivain allemand de rendre public avant le dix-neuvieme siecle. Frédéric devoit être empoisonné. Un valet-de-chambre, appellé Glasau, qui étoit fort aimé du roi, et qui couchoit souvent dans sa chambre, avoit été corrompu, et devoit faire périr ce prince. Il n'y avoit que très-peu de personnes dans le secret, et il n'étoit point à craindre qu'elles le trahissent. Mais par un accident imprévu le roi découvrit la conspiration formée contre lui, à l'instant même où on alloit la mettre à exécution. Glasau se jeta aux pieds de Frédéric pour lui demander grace; il étoit impossible que, dans une pareille circonstance, il l'obtînt. Il fut donc arrêté, interrogé judiciairement en présence du roi, chargé de chaînes, et envoyé le lendemain à Spandau, où il mourut peu après dans un cachot éloigné de tout le monde. Frédéric avoit tellement à cœur d'empêcher qu'on ne divulgât la nouvelle de cette conspiration, qu'il ne voulut jamais permettre qu'aucun médecin allât donner des secours à ce malheureux, pendant ses derniers momens.

Les ménagemens que le roi de Prusse

conservoit encore pour la Saxe étoient fondés sur l'espérance, qu'il n'avoit pas entièrement perdue, d'amener Auguste à un traité de paix qu'il desiroit ardemment; mais les plaies de ce prince étoient trop profondes, son alliance avec l'Autriche et la Russie trop étroite, et les probabilités d'un changement heureux, trop grandes, pour qu'il pût donner les mains aux propositions que lui faisoient les prussiens. D'ailleurs les plaintes de ses ambassadeurs étoient fortement appuyées par ses alliés, tant à Ratisbone, que dans toutes les cours de l'europe.

L'indignation s'empara de tous les esprits; on parla dans les écrits publics de l'invasion de Frédéric en Saxe, comme d'une des actions les plus infâmes, et l'on arriva par ce moyen au but qu'on se proposoit. Toutes les cours alliées redoublerent d'ardeur dans leurs préparatifs, et la diete de l'Empire à Ratisbonne s'arma de son foudre légal, depuis long-temps affoibli, pour le lancer contre le roi de Prusse. Il fut juridiquement mis au ban de l'Empire, et par-là toutes ses terres furent confisquées, et ses dignités enlevées. Pour soutenir cet arrêt

des *Amphictyons* germains, il falloit une armée; et, malgré l'opposition des amis de la Prusse, il fut ordonné qu'on en leveroit une qui seroit composée de tous les peuples d'Allemagne, et qui, sous le nom imposant d'armée de l'Empire, donneroit la force nécessaire à l'exécution du décret qui venoit d'être rendu à la majorité des voix.

C'est ainsi qu'à ce grand nombre d'armées ennemies, qui avoient pour point de ralliement la ruine de Frédéric, s'en joignit encore une nouvelle, et déja l'on commençoit à calculer le moment prochain où la guerre seroit finie.

Frédéric, à qui il ne restoit plus d'autre parti à prendre que de se présenter de tous côtés d'une maniere formidable, commença alors à s'occuper des moyens d'amasser de l'argent en Saxe. Les appointemens de tous les employés de l'électorat; furent considérablement diminués ou même supprimés. Les tribunaux du pays, et la chancellerie de Dresde avoient jusqu'alors eu pour leur entretien cent quatre-vingt mille écus d'Empire; cette somme fut réduite à trente mille écus, et tout le reste fut traité de même.

Il existoit à la cour de Saxe deux personnes très-considérées, quoique sous des rapports différens : le confesseur de la reine et le directeur de l'opéra. Le premier avoit douze mille écus d'appointemens, et le second quinze mille; on les réduisit à deux mille.

L'énorme amas de porcelaine qui se trouvoit, partie à Dresde, partie à Meissen, fut vendu pour le compte des prussiens, à titre de prise. Un négociant saxon l'acheta pour deux cent mille écus, et ce marché devint l'origine de l'immense fortune qu'il fit en peu d'années. Elle fut telle, qu'il parvint à être ministre d'état en Danemarck, et qu'il mourut le plus riche particulier qu'il y ait jamais eu dans les états du nord.

Frédéric, au reste, ne permit point qu'on touchât au château royal de Dresde. Il visitoit souvent la superbe gallerie de tableaux; mais loin de s'en approprier aucun, il fit de riches présens à ceux qui en avoient l'inspection. Cependant sa modération l'abandonna à l'égard du comte de Bruhl, qu'il regardoit comme l'auteur du traité que la Saxe avoit conclu avec ses en-

nemis. Le magnifique palais de ce ministre, ses jardins qui faisoient l'ornement de Dresde, et qui étoient ouverts à tout le monde, furent dévastés, et les ruines d'un superbe pavillon attestent encore aujourd'hui une fureur et un esprit de vengeance qu'on n'auroit pas soupçonnés dans un sage.

On exigea que les recrues saxones, pour l'armée prussienne, fussent incessamment livrées; et lorsque le prince électoral de Saxe présenta sur cet objet les plus fortes observations, Frédéric lui fit répondre qu'il le prioit de ne pas se mêler de ces sortes de choses.

Il régnoit alors dans les provinces d'Allemagne, une ardeur guerriere, telle qu'on n'en avoit point vue depuis plusieurs siecles. Dans les autres guerres, même lorsque sous Charles-Quint, et sous Gustave-Adolphe, les allemands s'égorgeoient pour la religion, il n'y avoit pas eu d'aussi formidables armemens, que dans ce moment où tous les peuples de l'Allemagne, grands et petits, couroient aux armes pour combattre en faveur de Frédéric ou de Marie-Thérese et de ses alliés. Cependant l'armée de l'Empire s'assembloit, et il faut

convenir qu'elle représentoit d'une maniere un peu risible la vénérable ligue germanique. Ces troupes ressembloient beaucoup aux croisés. Les contingens de la Baviere, du Palatinat, du Wirtemberg et de quelques autres états, exceptés, tout le reste consistoit en un ramassis de hordes indisciplinées, dont les différentes troupes formoient un tout chamarré de mille couleurs. Il y avoit en Franconie et en Souabe, des états qui ne devoient que quelques hommes; plusieurs étoient obligés de fournir un lieutenant sans soldat, et ce lieutenant se trouvoit souvent un paysan tiré de la charrue: d'autres fournissoient seulement un tambour auquel ils donnoient une caisse qui étoit restée pendant un siecle dans un vieux arsenal. Des pâtres devenoient fiffres; des chevaux de charrettes étoient destinés à servir de monture aux dragons. Les prélats de l'Empire, qui s'enorgueillissent de leur confraternité avec les plus grands monarques, faisoient endosser des sous-guenilles par les valets de leurs couvens, et les envoyoient à l'armée. Armes, habillemens, bagâges, tout en un mot étoit bigarré dans ce troupeau

d'hommes qu'on honoroit du nom de soldats, et dont on se promettoit les plus grandes choses.

Cependant on prit du côté des prussiens, les mesures nécessaires pour ouvrir la campagne de bonne heure, et prévenir les alliés. Les plus redoutables étoient les autrichiens : c'est pourquoi Frédéric se décida à les attaquer avec toutes ses forces, afin de frapper, s'il étoit possible, un grand coup, avant que les armées des autres princes se fussent approchées. La cour impériale avoit embrassé un système entièrement opposé ; elle vouloit se tenir sur la défensive jusqu'à ce que tous les alliés réunis pussent tomber à la fois de tous côtés sur le roi de Prusse, et l'anéantir. Broun partagea en conséquence son armée en quatre grands corps, afin de couvrir la Bohême. Frédéric, sans s'inquiéter de cette disposition, entra sur quatre colonnes dans ce royaume. Le duc de Bevern conduisoit un corps de seize mille hommes, et rencontra bientôt le comte de Koenigsegg qui s'étoit retranché auprès de Reichenberg. Les autrichiens furent aussi-tôt attaqués et obligés d'abandonner le champ de bataille avec une perte

de mille hommes, tant tués que blessés et prisonniers. Après ce combat le duc marcha en avant, et rejoignit bientôt l'armée du feld-maréchal Schwering, qui étoit entrée en Bohême par Trautenau.

Le roi de Prusse, peu de temps après, passa la Moldau en présence de l'ennemi, dont toutes les forces étoient rassemblées, et qui perdit de propos délibéré l'instant favorable d'attaquer avec le plus grand avantage la petite armée de Frédéric. Il régnoit une telle jalousie entre les différens chefs des troupes impériales, qu'elle se fit remarquer en plus d'une occasion. Broun étoit actuellement sous les ordres du prince Charles de Lorraine, qui avoit le commandement général de l'armée.

Les deux corps commandés par Keith et Maurice, qui étoient de l'autre côté de la Moldau, se réunirent aux deux autres corps prussiens. Toutes ces troupes, formant une armée de cent mille hommes, se trouverent rassemblées devant Prague le 6 mai de bon matin. Quelques heures après commença une des plus mémorables batailles dont le souvenir soit venu jusqu'à nous. La partie de l'armée prussienne qui eut réellement

part au combat, se portoit à soixante-huit mille hommes, et celle des autrichiens à soixante-seize mille. Cette derniere étoit postée sur des montagnes bien retranchées. Les lieux par où il falloit passer pour y arriver, étoient en partie des prairies marécageuses, des étangs abandonnés, dont le fond étoit rempli de bourbe et de grandes herbes, et en partie des digues étroites ou de simples planches sur lesquelles les soldats étoient obligés de marcher un à un.

L'infanterie autrichienne reposoit tranquillement dans ce camp, et la cavalerie étoit allée aux fourrages, lorsque Frédéric parut. Le prince Charles fit alors rappeller en grande hâte les fourrageurs, dont plusieurs escarmouchoient déja avec les prussiens. Quelqu'incommode que fût le terrein, cela n'empêcha point l'infanterie prussienne d'attaquer avec la plus grande vigueur. Les prussiens ne pouvoient avancer que l'un après l'autre sur ces digues étroites; et ceux qui passoient par la prairie se trouvoient à chaque pas embourbés dans les marais. Il y eut même des régimens qui s'y enfoncerent jusqu'aux genoux, et qui n'en purent sortir qu'avec beaucoup de peines.

Chacun aidoit son voisin, et tous s'excitoient à ne pas perdre courage. Plusieurs bataillons furent obligés de laisser leurs canons en arriere, malgré le besoin qu'ils en avoient. Enfin à une heure après-midi tous ces obstacles se trouverent surmontés, et les prussiens commencerent à se ranger en ordre de bataille. Sans attendre qu'ils fussent un peu remis des fatigues incroyables qu'ils venoient d'essuyer, ils allerent impétueusement à l'ennemi, qui les reçut avec toute son artillerie. Le roi avoit donné ordre de ne point tirer, et d'attaquer sur le champ la bayonnette au bout du fusil; mais le canon des autrichiens, chargé à cartouches, emportoit des lignes entieres, et il devint si meurtrier, que l'humanité se revoltant à l'aspect d'une mort certaine et inévitable, mit des bornes à la valeur : les prussiens reculerent.

Durant ce temps la cavalerie des deux armées en étoit aussi venue aux mains. Le prince de Schoenneich, qui commandoit celle des prussiens, attaqua avec une partie seulement toute celle des autrichiens, et renversa la premiere ligne; mais, comme par ce mouvement il découvrit ses deux flancs,

flancs, il fut repoussé par la seconde ligne; ce qui ne l'empêcha pas de rallier sa troupe, qui, ayant reçu un renfort, retourna à l'ennemi, et remporta une victoire complette.

La cavalerie autrichienne fut entièrement enfoncée et renversée sur sa propre infanterie, où elle jeta le plus grand désordre. Les hussards prussiens profiterent de la circonstance pour y pénétrer également, et augmenterent le trouble et la confusion.

Cependant le feld-maréchal de Schwering faisoit tous ses efforts pour rétablir l'ordre parmi l'infanterie qui avoit été battue, et pour la ramener au combat. Il se mit lui-même à la tête de son régiment, descendit de cheval et saisit un drapeau qui, dans sa main, devoit montrer le chemin de la victoire. Les prussiens en effet trouverent ce chemin; mais leur généreux conducteur atteint de trois balles, fut renversé par terre, enveloppé de la banniere de son roi (1). Plusieurs généraux prussiens

(1) On a comparé la mort de ce général au dévouement de Décius. Sans prétendre diminuer le prix de l'action héroïque de Schwering, il est

suivirent cet exemple, et chargerent à pied, à la tête de leurs brigades. Le prince Henri de Prusse en fit de même, et emporta une batterie des ennemis. Tous les efforts des prussiens redoublerent alors contre les autrichiens qui étoient dans le plus grand désordre, et qui commençoient à s'entr'ouvrir. Frédéric profita habilement de cette circonstance; il pénétra dans l'ouverture, et à l'instant l'armée se trouva coupée sans ressource. Elle formoit deux grands corps, dont l'un fuyoit à toutes jambes, et l'autre se jeta dans Prague. On choisit cet asyle avec précipitation, sans songer aux suites; mais on ne fut pas long-temps à s'appercevoir du danger que l'on couroit. Le jour même on fit des tentatives pour

---

évident que cette comparaison est très-fausse. Le général allemand, malgré le danger auquel il s'exposoit, n'avoit pas perdu l'espérance d'en revenir; d'ailleurs les soldats qui l'accompagnoient, partageoient également le danger. Le général romain, au contraire, lorsqu'il se précipita au milieu des bataillons ennemis, se dévouoit sans aucune espérance à la mort, au-devant de laquelle il vouloit aller, et qu'il ne pouvoit éviter.

sortir, mais les prussiens s'étoient emparés de tous les passages, et forcerent les autrichiens à rentrer dans leur prison.

Tels furent les événemens de ce jour, qui, vu la force des armées, la quantité de sang répandu, le courage qu'on montra des deux côtés, et la consternation qu'inspira une aussi effroyable boucherie, peut être comparé à la bataille des Cannes. La victoire que les romains remporterent, décida du sort de l'Italie, Rome seule exceptée; et celle que les prussiens venoient de remporter auroit terminé la guerre, si le plus mince de tous les obstacles, le défaut d'une paire de pontons, n'avoit pas changé tout-à-coup la destinée de tant de nations. L'armée du prince Maurice de Dessau se trouvoit vis-à-vis Prague, de l'autre côté de la Moldau, sur laquelle on vouloit poser un pont, afin de prendre l'ennemi par-derriere. Ce fleuve avoit grossi; on ne s'y étoit pas attendu, et il manquoit quelques pontons pour achever le pont. Ces braves prussiens resterent donc ainsi simples spectateurs du combat. Deux pontons de plus, la grande armée autrichienne étoit anéantie, et ce jour seroit devenu à jamais céle-

bre ; car ce n'eût pas été alors une bataille comme celles de Kolin et de Hochkirch, ç'eût été un tout autre événement que ceux qu'on lit aujourd'hui dans les fastes de l'histoire du dix-huitieme siecle. Tout ce que Maurice put faire dans une situation aussi triste pour un héros, fut de canonner les fuyards autrichiens qui se sauvoient vers l'armée de Daun.

Les prussiens perdirent ce jour-là onze mille hommes tant tués que blessés; quinze cent cinquante avoient été pris. Les autrichiens eurent douze mille morts ou blessés, huit mille hommes faits prisonniers; soixante canons, la caisse militaire et beaucoup de bagages tomberent entre les mains des vainqueurs. Avant de quitter le champ de bataille, le roi écrivit à sa mere le billet suivant : « Je me porte bien ainsi que mon « frere ; la campagne est perdue pour les « autrichiens, et j'ai les coudées franches « avec cent cinquante mille hommes. Nous « sommes maîtres d'un royaume qui nous « fournira des hommes et de l'argent. J'en« verrai une partie de mes troupes pour « faire la cour aux françois ; avec le reste « je veux poursuivre les autrichiens ».

Quelque sanglante que fût cette bataille, et quelque fût l'attente de l'europe entiere, les choses tournerent tout autrement qu'on ne l'avoit imaginé; car cette terrible défaite est singulièrement extraordinaire par les suites qu'elle n'eut pas. Tout le monde croyoit que l'armée fugitive seroit poursuivie et totalement détruite, et que la partie qui étoit renfermée, seroit forcée par le feu et la faim à se rendre. Mais la fortune trompa les espérances des prussiens, et rendit bientôt le courage à leurs ennemis. La bataille de Prague avoit coûté à chaque armée un excellent général. Frédéric pleura la mort de Schwering, qui avoit été son maître dans l'art militaire; et, à la fin de la guerre, il lui fit élever une statue à Berlin. Le feld-maréchal Broun mourut des blessures qu'il avoit reçues dans le combat; mais avant sa mort il eut encore la douleur d'être témoin des scenes de désolation qui se passoient à Prague.

Cette ville immense avoit dans ses murs une armée entiere. Indépendamment de sa garnison, il s'y trouvoit cinquante mille hommes, parmi lesquels étoient les principaux chefs, les princes de Saxe, le duc de

Modene et même le prince Charles de Lorraine. Depuis le siege d'Alexia, il n'y avoit pas eu d'aussi puissante armée renfermée dans aucune ville de cette partie du monde, et toutes les nations de l'europe, soit alliées, soit neutres, s'attendoient aux événemens les plus extraordinaires. Frédéric fit sans délai investir cette grande ville, qui a de tour près de deux milles d'Allemagne, et placer des batteries à toutes les avenues. A Vienne on croyoit dans les commencemens qu'une armée aussi formidable que celle d'Autriche, sauroit bientôt rompre ses fers; mais les sorties les plus vigoureuses, conduites avec toute l'intelligence et le courage possibles, furent vaines, et les malheureux autrichiens abymés par les foudroyantes batteries des prussiens, étoient obligés de retourner chercher leur sûreté dans leur prison. La chair de cheval servoit déja de nourriture à toute l'armée, dès les premieres semaines du blocus; on tua les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie. Cette viande, qui se vendoit dans les commencemens deux criches, se vendit dans la suite jusqu'à quatre criches la livre. On n'avoit pris aucune précaution contre un

événement aussi peu attendu; les magasins de la ville étoient mal pourvus; les troupes manquoient de tout, et les quatre-vingt mille habitans que contenoit Prague, couroient risque de mourir de faim.

Cette ville fut alors assiégée dans les formes, et toujours plus resserrée. On y jeta des bombes et des boulets rouges qui mirent le feu à beaucoup de maisons, et entretinrent un incendie perpétuel. Les prussiens pouvoient entendre clairement pendant la nuit les cris et les plaintes des habitans. Douze mille de ceux-ci furent chassés de la ville, pour diminuer le nombre des consommateurs; mais les boulets des assiégeans les forcerent bientôt de retourner à leur ancienne misere. Après un siege de trois semaines, toute la nouvelle ville et celle des juifs ne faisoient plus qu'un monceau de cendres; plusieurs magasins remplis de provisions avoient eu le même sort. Beaucoup de personnes qui n'étoient pas militaires, telles que des femmes, des enfans et des vieillards, furent tuées par les bombes, ou écrasées sous des maisons. Le trouble étoit inexprimable dans cette malheureuse ville. Toutes les

rues étoient couvertes de chariots et de chevaux; les églises étoient remplies de blessés et de malades, et la mort frapppoit sur les hommes et sur les animaux aussi cruellement qu'en temps de peste. Le clergé, la magistrature, la bourgeoisie, tous imploroient la compassion du prince Charles, qui auroit bien voulu les soulager, mais qui ne le pouvoit pas. Il chercha à capituler, et mit pour condition, qu'on lui accorderoit la permission de se retirer librement. Frédéric rejeta cette proposition, et en fit de son côté d'autres qu'il ne croyoit pas qu'on pût accepter. L'espérance qu'avoient eue d'abord les troupes autrichiennes, de se frayer par la force un chemin hors de la ville, étoit évanouie, et leur confiance dans l'armée de Daun, campée près de Kolin, très-affoiblie. Il ne restoit donc point d'autre ressource aux prisonniers, que de se soumettre à leur destinée.

Telle étoit la position critique de Marie-Thérese. Tous les passages de son royaume de Bohême, qui menoient aux provinces de Lusace, de Voigtlande, en Saxe et en Silésie, étoient au pouvoir des prussiens; la fleur de son armée et ses principaux

chefs renfermés dans Prague ; le reste de ses troupes battu, découragé et dispersé en petits corps qui manquoient de subsistance dans leur propre pays ; la capitale de la Bohême réduite à l'extrémité par la faim et le feu ; l'armée qui y étoit renfermée, sur le point de se rendre prisonniere de guerre ; et le royaume entier, avec les provinces autrichiennes frontieres, prêts de devenir la proie du vainqueur. Du côté de la Saxe, il n'y avoit point de secours à espérer ; tous les états héréditaires étoient ouverts à l'ennemi ; Vienne même n'étoit point à l'abri d'un siege. On regarda alors comme invincibles les prussiens, qui, depuis l'année 1741, avoient gagné huit batailles, sans en avoir perdu une seule ; et l'on pensa que rien n'étoit impossible à leur roi. La consternation fut portée à son comble dans cette capitale : on croyoit déja voir le vainqueur aux portes de Vienne, et l'on faisoit des projets pour obtenir la paix à quelque prix que ce fût.

Mais tout ce que la fortune avoit fait pour Frédéric, il le rendit inutile par une révolution prématurée, que les dangers de toute espece, dont il étoit menacé, peu-

vent seuls excuser. Le siege de Prague duroit plus long-temps qu'il n'avoit pensé; il savoit que les russes, les suédois, les françois et les troupes de l'Empire s'avançoient de tous côtés vers ses états. Chaque jour lui étoit précieux. N'ayant jamais été vaincu en bataille rangée, à peine croyoit-il à la possibilité d'une défaite. Il laissa la plus grande partie de son armée auprès de Prague pour continuer le siege, et alla avec trente-deux mille hommes attaquer le feld-maréchal Daun, afin d'ôter aux assiégés toute espérance de secours.

Ce général étoit venu de Moravie avec une armée considérable, dans le dessein de se joindre à la grande armée impériale. Le jour de la bataille de Prague, il n'en étoit éloigné que de quatre milles. Cette proximité fut cause du salut d'un grand nombre de fuyards autrichiens; il les recueillit, et se campa avec son armée forte de soixante mille hommes, sur les montagnes près de Kolin, où il se retrancha avec le plus grand soin. La circonspection et le peu de talens que ce général avoit pour une guerre offensive, rendent très-vraisemblable qu'il n'auroit rien entrepris de grand, ou du moins de

suffisant pour délivrer les assiégés, quelque positifs que fussent à ce sujet les ordres de sa cour. Il faut ajouter que ses troupes étoient découragées, et que le nom seul des prussiens leur inspiroit la terreur. Le duc de Bevern, qu'on avoit fait marcher en avant avec vingt mille prussiens, profita de ces circonstances, et prit, sous les yeux même de Daun, plusieurs magasins considérables. Le roi, à la tête d'un gros corps de ses meilleures troupes, se réunit enfin à l'armée de Bevern, et le 18 juin il attaqua l'ennemi.

Pendant ce temps, Daun avoit changé sa position; une de ses lignes étoit placée sur le penchant de la montagne, l'autre au sommet. Devant son front, il y avoit des villages, des chemins creux et des hauteurs escarpées, la plupart impraticables. Une nombreuse artillerie, qui faisoit un feu épouvantable, sembloit rendre impossible toute espece d'attaque; elle s'effectua cependant après que le roi eut tourné ce poste, et cela avec un courage qu'aucun peuple de la terre ne peut surpasser, et qui causa l'admiration des ennemis. Ce grand jour étoit digne du nom prussien. Peut-être,

depuis la bataille d'Arbelle, où la tactique des grecs décida dans les champs persans du sort de tant de royaumes, l'héroïsme et les connoissances militaires ne s'étoient pas trouvés réunis en un aussi haut degré. Sept fois les prussiens retournerent à la charge contre cet ennemi, si avantageusement posté; et, quand une effroyable grêle de boulets renversoit tout, et forçoit les bataillons à reculer, ce n'étoit pas une fuite, mais seulement une retraite concertée, afin de pouvoir rétablir les rangs et recommencer l'attaque. On voyoit alors les troupes animées à la vue de leur sang, chercher à répandre celui de l'ennemi, fouler aux pieds les cadavres, dont la terre étoit jonchée, et s'élancer sur des monceaux de morts, comme elles auroient gravi de simples tertres qu'il auroit fallu franchir pour courir à la victoire. Cependant le courage et la science de la guerre ne déciderent point du sort de cette grande journée, mais un simple accident. Les prussiens avoient remporté plusieurs avantages considérables; l'aîle gauche de l'ennemi étoit battue, la cavalerie chargée de la soutenir, renversée; Daun songeoit à faire sa retraite, et les ai-

des

des de camp couroient d'une aîle à l'autre pour en porter l'ordre, lorsque la coupe, dans laquelle la destinée des humains et des états est balottée, se renversa tout-à-coup au désavantage de Frédéric. La sage disposition qu'il avoit ordonnée ne fut pas exécutée. Un de ses principaux généraux, emporté par son impétuosité, rompit la ligne; il s'arrêta avec ses troupes dans un moment où il auroit dû, sans combattre, suivre tranquillement le corps de bataille, afin de ne s'en point séparer. Par cette faute, toute l'ordonnance de l'armée prussienne fut dérangée, et il s'y forma une ouverture. Quelques régimens de cavalerie saxone, qui se trouvoient à l'armée de Daun, et qui brûloient du desir de se mesurer avec les prussiens, chargerent alors sans en attendre l'ordre, et se précipiterent sur l'ennemi.

Quand une fois l'infanterie voit la cavalerie entrer dans ses rangs, il ne lui reste plus d'autre parti à prendre que la fuite, sinon il faut qu'elle se rende prisonniere, ou qu'elle se laisse tailler en pieces : c'étoit une regle universellement reconnue par les nations les plus belliqueuses, jusqu'à la ba-

taille de Kolin, où l'excellente discipline des prussiens, jointe à leur bravoure, mit leur infanterie, quoique rompue, de pair avec la cavalerie.

On laissa entrer des escadrons entiers de cavalerie saxone; et, au milieu de cette mêlée d'hommes et de chevaux qui bravoient la mort, des régimens prussiens formoient des bataillons quarrés avec une présence d'esprit admirable, et chargeoient l'ennemi par pelotons dans le même ordre qu'ils auroient suivi à un exercice de parade. Renfermés entre ces murailles vivantes qui lançoient la mort, hommes et chevaux se renversoient les uns sur les autres. Les cadavres s'entassoient, et la victoire balançoit encore, lorsque ces braves cavaliers, qui s'étoient comme dévoués en entrant dans cette enceinte, et qui ne trouvoient aucun moyen d'en sortir, virent un renfort de cavalerie qui arrivoit à leur secours. Alors ils prirent à la fois, et si vigoureusement les prussiens en tête et en queue, que ceux-ci furent enfin obligés d'abandonner ce combat inégal. Les dragons saxons ne respiroient que vengeance. La bataille qu'ils avoient perdue, il y avoit douze ans, en

Silésie, lorsque déja ils étoient alliés des autrichiens, et dans laquelle ils avoient été si maltraités, étoit encore présente à leur esprit. On les entendoit dire, en donnant des coups de sabre : *voilà pour Strigau!* et tous ceux qu'ils purent atteindre furent massacrés ou faits prisonniers. La garde de Frédéric, composée de mille hommes, et qui étoit une des plus belles troupes de l'europe, fut entièrement détruite.

Ceux-ci étoient la plupart étrangers; mais ils avoient reçu à l'école militaire de Potzdam des leçons de courage et d'honneur; et ces sentimens suppléant en eux à l'amour de la patrie, ils combattirent jusqu'au dernier soupir : on vit sur le champ de bataille leurs corps couchés à la file, conservant encore leurs rangs; et de même que Pyrrhus, lorsqu'il mesura pour la premiere fois ses forces contre les légions, considéroit avec étonnement les soldats romains étendus sur le champ de bataille, ainsi les généraux de Marie-Thérese ne purent regarder sans admiration les cadavres des gardes-prussiennes. Il y en eut très-peu qui survécurent à cette journée.

Cependant une aîle de l'armée prus-

sienne qui avoit repoussé l'ennemi, se préparoit à camper sur la place, et à célébrer la victoire par des réjouissances; quelques régimens de cavalerie étoient même prêts à desseller leurs chevaux, lorsqu'ils apprirent seulement la triste nouvelle de la perte de la bataille, et de la nécessité de la retraite. Frédéric, qui emmenoit son bagage et son artillerie, se retira avec tant de sagesse et un ordre si admirable, qu'il mit le comble à la gloire qu'il avoit acquise dans ce jour. Les ennemis, pour qui la retraite d'une armée prussienne étoit un spectacle tout à fait nouveau, resterent comme immobiles, et se contenterent d'être les paisibles témoins de cette savante manœuvre.

Les prussiens avoient perdu dans cette journée onze mille hommes, tant tués que blessés, et les autrichiens neuf mille; ces derniers n'avoient pu s'emparer que de quarante-trois pieces de canons.

Peu après la bataille, Frédéric écrivit au lord-marschall, une lettre fort extraordinaire, qui montre la situation dans laquelle étoit alors son esprit. Voici ses propres termes : « Le bonheur, mon cher lord,

« nous inspire souvent une confiance dangereuse. Vingt-trois bataillons n'étoient point suffisans pour chasser soixante mille hommes d'un camp retranché. Une autre fois nous prendrons mieux nos précautions. La fortune m'a aujourd'hui tourné le dos. J'aurois dû m'en douter; c'est une femme, et je ne suis pas galant. Elle s'est déclarée pour les dames avec qui je suis en guerre. Que dites-vous de cette alliance contre le margrave de Brandbourg? Quel seroit l'étonnement du grand Frédéric-Guillaume, s'il voyoit son petit-fils aux prises avec les russes, les autrichiens, presque toute l'Allemagne, et cent mille françois? Je ne sais pas s'il sera honteux pour moi de succomber; mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'y aura pas grand honneur à me vaincre ».

Une façon de penser philosophique, dans une circonstance aussi malheureuse, désarmoit la satyre, et augmentoit le nombre des admirateurs du roi. Sa situation étoit devenue des plus critiques; toutes ses espérances s'étoient à la fois évanouies, et sa ruine paroissoit inévitable.

La bataille de Kolin décida du sort de

Prague. Le siege fut aussi-tôt levé. Mais la retraite des prussiens se fit en plein jour, ils sortirent des tranchées et des redoutes de grand matin et tambour battant, non toutefois sans perte. On fut obligé d'abandonner un assez grand nombre de soldats blessés, et quelques pieces de canons dont s'emparerent les ennemis, qui sortirent enfin de leur prison, et se mirent à la poursuite des prussiens. La position fâcheuse de l'arriere-garde excita l'attention de Frédéric; il y pourvut en partageant son armée en différens corps et en jetant ainsi l'ennemi dans l'incertitude, il facilita le passage de ses troupes à travers les montagnes de la Bohême. Les vues du roi se portoient alors sur ses propres provinces qu'il falloit couvrir; car la bataille de Kolin fut comme le signal auquel les françois, les russes, les suédois et les troupes de l'Empire vinrent se jeter sur les états prussiens; il n'y eut pas jusqu'au conseil aulique de l'Empire, qui ne profita de cette occasion pour déclarer juridiquement Frédéric déchu de tous ses états. Les françois sous la conduite du maréchal d'Estrées, prirent possession de la Westphalie, et en chasserent les ha-

novriens commandés par le duc de Cumberland. Les russes, au nombre de cent mille hommes, entrerent dans la Prusse, que le maréchal Lehvald cherchoit à défendre avec trente mille hommes. Le prince de Soubise, à la tête d'une autre armée françoise, se réunit à l'armée de l'Empire, afin d'envahir la Saxe, tandis que les suédois passoient la Baltique, pour venir tomber sur la Poméranie.

Broun étoit mort, et l'armée autrichienne se trouvoit commandée par le prince Charles et le feld-maréchal Daun. Ces deux généraux entrerent en Lusace. Le corps de Bevern, qui devoit couvrir cette province, étoit beaucoup trop foible pour leur résister, et fut contraint de se retirer. Les autrichiens marcherent en conséquence sur les pas des prussiens, et les suivirent à travers la Saxe et la Silésie, jusqu'aux portes de Breslaw. En même temps une autre armée impériale assiégeoit Zittau, une des plus florissantes villes d'Allemagne par ses manufactures. La fureur fut telle, que, pour s'emparer de cette ville ouverte, dans laquelle il n'y avoit que quelques bataillons prussiens, l'on y jeta une si grande quan-

tité de bombes et de boulets rouges, qu'en peu d'heures elle fut réduite en cendres; barbarie à laquelle les autrichiens furent excités par le prince Xavier de Saxe lui-même, qui y étoit présent. La garnison prussienne se fit jour à travers l'ennemi, et il n'y en eut qu'une petite partie qui fut faite prisonniere de guerre.

Pendant le printemps, il s'étoit déja rassemblé, dans le nord de l'Allemagne, une armée d'observation composée de troupes hanovriennes, hessoises, brunswickoises, et de quelques bataillons de Gotha et de Buckenbourg, auxquels se joignirent encore quelques milliers de prussiens; cette armée montoit à plus de cinquante mille hommes. Elle se trouva cependant encore trop foible pour pouvoir tenir tête à la grande armée françoise. Après que celle-ci eut passé le Veser, pris Embden, et mis le Hanovre à contribution, on en vint à une bataille près d'Hastenbeck, dans laquelle le maréchal d'Estrées battit le duc de Cumberland. Cette victoire auroit été peu importante par elle-même, et n'auroit pas eu de suites fâcheuses, si les inquiétudes que l'on conçut relativement aux archi-

ves du Hanovre, et à d'autres choses de grand prix que l'on avoit renfermées dans cette place, n'avoient pas engagé le duc à se retirer avec son armée vers le nord; mais il fut bientôt bloqué par les françois, séparé de l'Elbe, et mis dans une telle position qu'il ne lui resta pas d'autre partie à prendre que de faire une capitulation qui fut signée le 8 septembre, près de Closter-Seeven, sous la garantie du roi de Danemarck. Le principal article de ce traité portoit que toutes les troupes, soit hanovriennes, soit hessoises ou brunswickoises, se sépareroient : cela fut exécuté. Les soldats retournerent chez eux, et leurs chefs partirent pour l'Angleterre. C'est ainsi que Frédéric perdit en un seul jour une armée alliée qui jusques-là avoit occupé les françois, tandis que ceux-ci, qui s'étoient emparés de Wesel depuis long-temps abandonné par les prussiens, et qui s'y étoient fortifiés, pouvoient actuellement tourner toutes leurs forces contre lui.

Indépendamment du Hanovre, les françois occupoient aussi le pays de Hesse. Le sieur F...., commissaire des guerres de l'armée françoise, régnoit à Cassel aussi des-

potiquement qu'un grand vizir. Le Landgrave, pour ne pas demeurer témoin de cette tyrannie exercée dans la capitale de ses états, s'étoit retiré à Hambourg, où il resta pendant la plus grande partie de cette guerre.

Les françois toutefois conserverent encore assez de modération, aussi long-temps que le maréchal d'Estrées demeura à leur tête. Dans toutes les occasions, ce général donnoit des preuves de sa générosité aussi bien que de ses talens pour la guerre. L'université de Goettingen lui avoit demandé sa protection. La réponse du maréchal mérite de trouver place dans l'histoire.

MESSIEURS,

« L'université de Goettingen est trop « célebre par la quantité de grands hom« mes qui en sont sortis, et qui ont mis le « sceau à sa réputation, pour que je ne « saisisse pas avec empressement cette oc« casion de lui témoigner mon profond res« pect. Elle peut être tranquille relative« ment aux incommodités que la guerre « entraîne après soi. Je tâcherai, autant « qu'il dépendra de moi, de les éloigner « d'elle; je n'ignore point combien elles « sont préjudiciables aux sciences, et j'aurai

« soin que le passage des troupes n'y cause
« aucun trouble. C'est dans ces sentimens
« que je suis, de tout mon cœur,

MESSIEURS,

Votre très-humble serviteur,
Le maréchal d'ESTRÉES.

Holzmunden, ce 16 Juillet 1757.

Dans ce même mois le maréchal d'Estrées reçut ordre de sa cour de remettre le commandement de l'armée au duc de Richelieu qui étoit très-protégé de la marquise de Pompadour; la lettre qui contenoit cet ordre ajoutoit que le roi verroit cependant avec plaisir que le maréchal, sans avoir égard à ce changement, consentît à rester à l'armée. D'Estrées obéit à l'ordre, mais ne satisfit point le desir du roi. Il partit dès que son successeur fut arrivé.

Le duc de Richelieu recueillit les fruits de la sage conduite qu'avoit tenue son prédécesseur, en forçant les alliés à signer la capitulation de Closter-Seeven. Après avoir pris le commandement de la grande armée françoise, et avoir mis garnison à Brunswick, il choisit une partie de ses meilleures troupes, parmi lesquelles se trouvoient

les gendarmes, pour les envoyer à l'armée du prince de Soubise qui s'étoit réuni à l'armée de l'Empire, et qui marchoit en Saxe. Le maréchal de Richelieu lui-même, tomba sur les provinces prussiennes; il en faisoit piller et dévaster les villes et les villages ou bien il menaçoit de les mettre à feu et à sang, s'ils ne fournissoient les contributions les plus fortes. Les excès que les françois commirent alors, furent tels, qu'on pouvoit presque les comparer à ceux des cosaques. Par l'ordre exprès d'officiers supérieurs, on frappa inhumainement des gens riches, afin de les forcer à payer pour leurs concitoyens. Les femmes et les filles furent outragées, et l'on se jouoit de leur pudeur comme de la vie des hommes. Rien n'étoit plus ordinaire parmi ces troupes, que de pendre comme espion, sur le soupçon le plus léger, et sans ombre de preuve, les personnes les plus innocentes. Tel fut dans le cours de cette guerre, sans égard au rang ni à l'âge, le triste sort d'un grand nombre d'allemands.

Frédéric, de son côté, partagea son armée en quatre corps, pour les opposer aux différentes armées qui arrivoient en Saxe

et

et au cœur de ses états: et comme la défensive étoit la position qui lui plaisoit le moins, il cherchoit de tous côtés une occasion avantageuse pour attaquer. Le colonel Mayer tomba sur le haut Palatinat, leva des contributions, parcourut le cercle de Franconie, et menaça Nuremberg. La ville se trouvant pressée, eut recours, dans sa détresse, à l'assemblée du cercle, dont elle réclama la protection. L'aréopage de Franconie donna en cette occasion une preuve de sa profonde sagesse. Il fit dire au colonel Mayer, qu'il eût à montrer les pouvoirs en vertu desquels il avoit osé faire une incursion en Franconie, et à réparer sur le champ les dommages qu'il y avoit causés. Le commandant prussien n'avoit pas apporté de parchemin, mais de la poudre et des balles, et il étoit de plus accompagné de guerriers qui soupiroient après l'argent; il montra donc aux ambassadeurs ses soldats armés, et leur demanda, en souriant, s'ils pouvoient souhaiter des pouvoirs plus en regle. Il remplit ainsi son objet, et se retira, emmenant de Franconie plusieurs otages, parmi lesquels se trouvoient deux patriciens de Nuremberg.

Les impériaux profiterent de la disposition des prussiens, et le général Haddick hasarda de venir jusqu'aux portes de Berlin avec un corps de quatre mille hommes. Cette capitale sans remparts, en partie sans murailles, et défendue seulement par des palissades, étoit alors gardée par deux mille hommes de milices, auxquels se joignirent quelques centaines de recrues et d'autres soldats. La famille royale s'étoit retirée à Spandaw, dès qu'elle avoit eu la premiere nouvelle de l'approche de l'ennemi. L'on n'avoit rien à redouter d'un corps volant auquel tout moyen d'inquiéter la ville manquoit, et qui craignoit lui-même d'être coupé. Haddick fit sommer la ville, et attaqua presqu'en même temps les portes de Cœpenicker et de Cottbusser. Les palissades furent d'abord renversées à coups de canons, et aussi-tôt les autrichiens se porterent en foule dans le fauxbourg. Les bourgeois prouverent qu'ils étoient dignes du nom de brandbourgeois. Des corps entiers de métier vouloient se réunir, et offroient de chasser eux-mêmes l'ennemi; mais la timidité du général Rochan, qui commandoit à Berlin, ne s'accommodoit point d'une

pareille proposition. Tout se réduisit donc à une foible escarmouche qui eut lieu dans le fauxbourg de Cœpenicker, entre un détachement de soldats prussiens et les autrichiens, et qui n'aboutit à rien.

La nouvelle de l'approche du prince Maurice d'Anhalt-Dessau, inquiétoit beaucoup l'ennemi; Haddick, qui connoissoit ce qu'il avoit à craindre d'une pareille visite, fut modéré dans ses demandes, et elles lui furent accordées, moins par crainte, que pour faire cesser les troubles. On lui compta deux cent mille écus, et à l'instant il se mit en marche comme s'il eût pris la fuite. On faisoit également la guerre dans le royaume de Prusse. Les russes au nombre de plus de cent mille hommes, sous la conduite du feld-maréchal Apraxin, y étoient entrés, et avoient pris Memmel. Leurs troupes légeres, telles que les cosaques, les calmouks et les tartares, mettoient tout le pays à feu et à sang, avec une cruauté qui n'avoit pas eu d'exemple en europe depuis l'invasion des huns. Ces barbares massacroient ou mutiloient jusqu'aux gens désarmés. Tantôt ils les pendoient à des arbres, ou leur coupoient le nez et les oreilles, tantôt ils

leur abattoient les jambes, ou leur arrachoient le cœur et les entrailles. Les tombeaux furent violés, les ossemens dispersés, des gentilshommes et des curés furent écorchés avec des grapins de fer, ensuite couchés sur des charbons ardens, et tourmentés avec une férocité que rien n'étoit capable d'assouvir. On enlevoit les enfans à leurs meres, et on les massacroit à leurs yeux. Les femmes et les filles étoient violées, et il y en eut qui se donnerent ellesmêmes la mort pour échapper à la brutalité de ces infâmes. Plusieurs personnes furent assez heureuses pour se soustraire à ces atrocités, en se réfugiant à Dantzick, où l'on avoit transporté les archives de la couronne, qui étoient à Koenigsberg. Le feldmaréchal Lehwald ne pouvoit opposer à l'ennemi que trente mille hommes. Malgré ce petit nombre, il osa l'attaquer, le 30 août, dans ses retranchemens, près de Jacgersdorf. La fortune au commencement se déclara en faveur de la petite armée, qui ne combattoit pas alors pour satisfaire la vanité du monarque, mais contre des peuples barbares, pour l'existence et le salut de sa propre nation. Les prussiens s'étoient

déja emparés d'un grand nombre de canons russes, ils avoient renversé la cavalerie, et totalement battu une aile de l'armée ennemie, quand tout-à-coup la victoire leur fut enlevée, à l'instant où ils s'y attendoient le moins. Les russes avoient mis le feu à quelques villages qui se trouvoient sur le champ de bataille. La fumée de cet incendie jeta les prussiens dans l'erreur; il se glissa du désordre dans les rangs, et leur ligne fut débordée par celle des ennemis. Lehwald eut ici le même bonheur que Frédéric auprès de Kolin. On le laissa faire sa retraite, sans le poursuivre. Sa perte fut de cinq mille sept cents hommes, tant tués que blessés; il en coûta aux russes sept mille hommes. Ils ne tirerent au reste aucun avantage de leur victoire; il étoit impossible qu'ils trouvassent assez de subsistance pour une aussi grande armée, dans le royaume de Prusse, qu'ils avoient converti en un désert. Apraxin n'y laissa en conséquence que dix mille hommes pour garder Memmel, et s'en alla peu de jours après avec le reste des troupes. Cette retraite avoit tout l'air d'une fuite, et se fit si précipitamment qu'on laissa en arriere quinze mille blessés ou

malades, quatre-vingt pieces de canons, et une grande quantité d'attirails de guerre. L'armée russe marcha sur deux colonnes. Par-tout où elle passoit, elle commettoit les plus horribles excès; ses traces étoient marquées par le feu et le brigandage. Toutes les villes, bourgs et villages, qui se trouvoient sur sa route, furent réduits en cendres, et les chemins étoient presque entièrement couverts de cadavres d'hommes et de chevaux. Ceux des paysans qui n'écoutoient que leur désespoir, se défendoient, et par-là aggravoient leur infortune. Les soldats prussiens au reste, qui avoient été battus, mais non vaincus, poursuivirent les russes jusqu'aux frontieres des états de Frédéric.

Durant cette retraite, il arriva un événement important. Le roi de Prusse obtint un allié auquel il n'avoit jamais pensé, et qui le débarrassa de quelques milliers de calmouks. Ce puissant confédéré étoit la petite vérole. Les calmouks qui avoient vécu dans leur pays, sans se douter de cette effroyable maladie, apprirent ici à leur grand étonnement à la connoître; ils la gagnerent, et beaucoup en devinrent les victimes. Leur

chef même en fut attaqué ; dès ce moment, rien ne fut plus capable de les retenir. Le corps entier que formoit ce peuple barbare, abandonna l'armée pour se retirer chez lui ; et depuis les calmouks n'ont pas remis le pied en Allemagne.

Les généraux russes ne s'opposerent point à leur départ. Ils étoient bien aise d'être débarrassés de cette bande de scélérats, encore pires que les cosaques, et qui d'ailleurs étoient incapables d'aucune espece de discipline. Il n'y en eut que quelques-uns, chez lesquels la passion de voler étouffoit toute autre considération, qui resterent à l'armée russe.

Cette nation paroissoit alors en Allemagne pour la premiere fois ; elle étoit le plus sauvage de tous les ennemis de Frédéric, et étoit aussi indigne d'être employée contre un peuple civilisé, que peu propre à servir dans une armée disciplinée. Incapable par ses armes de faciliter la victoire, elle faisoit souffrir de ses dévastations l'armée qu'elle surchargeoit, et lui faisoit partager l'opprobre de ses cruautés. Les calmouks dont nous parlons, demeurent sur les bords de la mer caspienne et du volga : c'est un

peuple libre, mais il est sous la protection de la Russie; et, lorsque les souverains de cet empire l'exigent, il est obligé de se mettre en campagne, sans autre paie qu'un rouble et une pelisse de peau de mouton, que l'on délivre tous les ans à chacun de ces prétendus soldats. Les calmouks sont proprement nomades, n'ayant ni villes ni villages. Leurs habitations sont des tentes de feutre (filz), au moyen de quoi ils changent de place à volonté, et suivant que l'exige le besoin de fourrages pour leurs bestiaux, qui sont en grand nombre, et qui font toute leur richesse. Ils sont excessivement laids, et d'une laideur si uniforme, qu'il est très-difficile de les distinguer les uns des autres : leur visage est très-plat et presque quarré; leurs yeux, semblables à ceux des chinois, sont fort petits et enfoncés dans la tête; leur nez est large et applati; ils ont la bouche et les oreilles très-grandes, et ces dernieres sont fort relevées. Ils se servent d'arcs et de fleches, et quoiqu'ils tirent à une distance prodigieuse, ils atteignent presque toujours au but ; leur religion est le paganisme. Mais c'est assez parler d'un peuple qui mé-

rite d'être l'horreur du genre humain. Je reprends le fil des événemens.

Frédéric rappella Lehwald de la Prusse, et lui ordonna de marcher contre les suédois. Les forces de ces alliés de la France, montoient dans ce temps-là à vingt-deux mille hommes, parmi lesquels il y en avoit quatre mille de cavalerie. Ils venoient d'arriver en Poméranie. La valeur de ce peuple faisoit craindre aux prussiens de rencontrer en lui un ennemi redoutable; mais jamais on ne vit hasarder plus légèrement l'honneur d'une couronne, et la réputation de troupes courageuses, qu'on ne le fit dans cette occasion. L'équipement de l'armée suédoise, dans toutes ses parties, telle qu'elle étoit au moment de son débarquement en Allemagne, étoit une vraie satyre sur la nouvelle maniere de faire la guerre; des soldats bien alignés, bien exercés et remplis du desir de combattre, se trouvoient là; tout le reste manquoit. Point de commissaire des guerres, point de boulangerie, point de magasins, point de ponts volans, point de troupes légeres, point de subordination. Les chefs de cette armée n'étoient pas sans expérience; mais chacun

de leurs pas étoit exactement tracé par le conseil de guerre suédois, dont les membres n'étoient pas d'accord entr'eux, et menaçoient les généraux de les rendre responsables du succès des entreprises. D'après cela il est facile d'expliquer comment les soldats d'un peuple qui, plus d'une fois, a décidé par le fer du sort de l'Allemagne, et qui, à la paix de Westphalie, donna des loix à l'europe; comment, dis-je, ces soldats, sans avoir perdu leurs vertus guerrieres, ne remporterent dans leur pays, après cinq campagnes, que le mépris et la dérision?

Le manque de troupes légeres étoit cause que les suédois se trouvoient souvent obligés de renoncer aux meilleurs projets; car les prussiens leur donnoient, avec une poignée de monde, des alarmes continuelles, et leur enlevoient tous leurs convois. Ils ne pouvoient pas pénétrer fort avant dans les états prussiens, faute de magasins et de pontons, et il y avoit tant d'obstacles à leur jonction avec les armées françoises, russes, autrichiennes, quoiqu'on y travaillât sans relâche, qu'on n'y put jamais parvenir. Le théâtre de la guerre, pour les suédois, fut donc circonscrit dans un petit coin du nord

de l'Allemagne, leur armée parcouroit successivement la Poméranie et une partie de la Marche, sans jamais entreprendre quelque chose de considérable, et cela continua ainsi pendant toute la durée de la guerre.

Cependant le roi qui cherchoit à engager dans une bataille les françois réunis aux troupes de l'empire, marcha à eux. Sa situation étoit véritablement désespérante; de tous côtés c'étoit des ennemis qui, à chaque instant, s'accroissoient encore. Ses victoires ne terminoient rien, elles n'abbattoient qu'une tête de l'hydre. A peine avoit-il battu une armée, qu'il en arrivoit deux autres. Un décret de la diete l'avoit déclaré déchu de tous ses états, et même de la dignité électorale. Ainsi le projet de l'opprimer entièrement, étoit manifeste, et l'on paroissoit en état de l'exécuter, tandis qu'il avoit moins d'espérance que jamais de pouvoir résister à une tempête aussi violente. Malgré cela, la tranquillité de son esprit ne fut pas altérée, et ce fut même à cette époque, qu'il s'amusa à faire son testament en vers françois.

Quelque peu de vraisemblance qu'il y

eût que Frédéric pût échapper à tant d'ennemis à la fois, il n'en prit pas moins toutes les mesures que lui dictoit la prudence. Son armée affoiblie par tant de combats, étoit réduite à vingt-deux mille hommes, pendant que celle des ennemis montoit à soixante mille. Ceux-ci avoient déja fait auprès de Gotha une épreuve de l'activité des prussiens. Tous les officiers généraux françois, avec le prince de Soubise à leur tête, et un corps de huit mille hommes, s'étoient rendùs à Gotha comme dans un lieu de plaisir où ils espéroient se délasser des fatigues de la guerre. La cour du duc étoit brillante, et l'on y avoit fait des provisions immenses pour bien traiter des hôtes aussi puissans, et qui de plus étoient armés. C'étoit l'heure du dîner, les tables étoient servies, et les françois commençoient à y faire honneur, lorsque le général prussien Seidlitz parut devant la porte avec quinze cents chevaux. Les françois ne firent aucune résistance, ils abandonnerent au plus vîte la table du duc, et s'enfuirent de la ville. Il n'y eut que peu de leurs soldats faits prisonniers; mais les équipages de plusieurs généraux tomberent entre les mains des prussiens. Les

Les françois se consolerent bientôt du petit dérangement qu'ils venoient d'éprouver, et il ne fit qu'accroître en eux le desir qu'ils avoient de combattre. Leur seule inquiétude étoit alors que le roi de Prusse ne leur échappât. Quelques-unes de ses marches et de ses dispositions sembloient en effet annoncer ce projet. Ils ne connoissoient jusqu'alors que par des ouï-dire ses mouvemens rapides, ses manœuvres et son génie, et ils ne craignoient point de l'attaquer sur un terrein où il pouvoit librement faire usage de tous les talens qu'il avoit en tactique. Les françois ne bornoient pas seulement leurs espérances à le battre, mais ils vouloient prendre son armée prisonniere, et l'on se demandoit parmi eux, s'il n'y avoit pas de déshonneur à se battre contre aussi peu de monde. Jamais enfin il n'y eut de présomption plus ridicule; jamais aussi elle ne fut plus sévèrement punie.

Ce fut le 5 novembre, auprès du village de Rosbach en Saxe, à un mille de Lutzen, sur le même terrein où Gustave-Adolphe combattit et mourut pour la liberté de l'Allemagne, que se donna une des batailles les plus mémorables de notre siecle. Le roi,

pour faire quitter aux françois la position avantageuse qu'ils avoient prise, feignit de vouloir se retirer. Les françois y furent trompés ; et, dans la persuasion où ils étoient qu'il vouloit s'échapper de leurs mains, ils se mirent à le poursuivre. Frédéric, qui ne s'étoit pas éloigné, et qui se reposoit sur la célérité avec laquelle ses troupes pouvoient se mettre en bataille, regardoit dans le nouveau camp où il s'étoit placé, les mouvemens de l'ennemi. Son armée paroissoit immobile, et à l'heure de midi les soldats dînerent comme s'ils eussent été dans leurs garnisons. Les françois, qui voyoient cela, pouvoient à peine en croire à leurs yeux ; mais ils n'attribuoient cette conduite qu'au désespoir, qui fait que l'on oublie jusqu'à sa conservation. Cette idée, qui s'étoit emparée de tous les esprits, contribua singulièrement au peu de résistance et à la terreur panique qui rendirent cette journée si célebre.

Le général Seidlitz sortit avec la cavalerie prussienne, au moment où l'on s'y attendoit le moins, de derriere une hauteur, et par différentes manœuvres se précipita comme la foudre sur les ennemis, qui ne

s'occupoient que de leurs espérances. Ce qui n'est jamais arrivé dans aucune bataille arriva dans celle-ci. La cavalerie légere attaqua la cavalerie pesamment armée ; et quoique les hussards, malgré l'agilité de leurs chevaux, eussent peine à joindre la gendarmerie françoise, ils l'atteignirent et la renverserent. Ni le courage héréditaire de ce corps, ni la grandeur de ses chevaux ne purent le sauver. Le prince de Soubise fit avancer le corps de réserve ; mais à peine se montra-t-il qu'il fut obligé de se replier. Alors l'infanterie prussienne, si tranquille jusques-là, se mit subitement en bataille, et reçut l'infanterie françoise avec une canonnade des plus vives, et un feu de mousquéterie aussi régulier que celui que l'on fait dans les exercices. L'infanterie françoise, abandonnée de sa cavalerie, se trouvoit prise en flanc, et le prince de Soubise chercha inutilement à la soutenir. Ses colonnes à la maniere de Follard, furent rompues, et ce ne fut plus qu'une déroute générale. Les françois, aussi bien que les impériaux, jeterent leurs armes pour se sauver plus vîte. Il n'y eut que quelques régimens suisses qui continuerent encore à combattre, et qui res-

terent les derniers sur le champ de bataille. La victoire fut si prompte, que les vaincus même n'oserent parler de leur résistance ; ils se bornerent à rejeter cet événement sur la terreur panique qui les avoit saisis, et en partie sur les troupes de l'Empire.

Entre plusieurs traits singuliers, qui augmenterent la célébrité de ce jour, il en est quelques-uns qui méritent d'être rapportés. Le roi apperçut un grenadier françois qui se défendoit comme un héros contre trois cavaliers prussiens, et qui ne vouloit pas se rendre. Il fit cesser à l'instant ce combat inégal, et demanda au grenadier s'il se croyoit invincible. « Oui, sire, répondit-il, si je com« battois sous vos ordres. » En parcourant le champ de bataille, le roi consoloit les officiers françois qui étoient blessés, et ceux-ci, touchés d'une pareille attention, le bénissoient comme le plus généreux des vainqueurs, qui, en prenant les corps, savoit s'assujettir les ames. Le butin que firent les prussiens fut considérable; outre une quantité de croix de saint Louis que les hussards attachoient à leur boutonniere, on prit soixante-douze canons, vingt-deux drapeaux ou étendards, et l'on fit six mille deux cent

vingt prisonniers. L'armée des alliés eut trois mille cinq cent soixante morts ou blessés, et celle des prussiens seulement trois cents. Parmi les blessés se trouverent le prince Henry de Prusse et le général Seidlitz. Une victoire qui a coûté aussi peu, et qui a cependant été remportée sur un peuple guerrier, est, dans ces derniers siecles, une chose sans exemple. La briéveté des jours dans cette saison sauva l'armée d'une perte entiere ; car ce n'étoit pas une retraite, mais une déroute, dans toute l'étendue du terme. Schwering étoit mort trop tôt pour en être témoin ; il ne faut, disoit-il souvent, qu'une victoire sur les françois pour mettre le comble à la gloire des prussiens.

Tous les peuples de l'Allemagne, grands et petits, amis ou ennemis, furent enchantés de cette victoire, qu'on regarda comme un triomphe national. Cette façon de penser se manifesta même sur le champ de bataille. Un cavalier prussien, sur le point de faire un françois prisonnier, apperçoit derriere lui un cuirassier autrichien qui avoit le sabre levé sur sa tête. « Frere allemand, « lui dit le prussien, laisse-moi ce françois!

« Prends-le, répond l'autrichien, » et il s'en va.

De toutes les actions humaines, il n'en est pas sans doute de plus sérieuse qu'une bataille, et les peuples civilisés ont appris qu'il ne falloit pas abuser des avantages que l'on remportoit, parce que les meilleurs généraux et les troupes les plus courageuses ne sont pas à l'abri des revers. Mais la bataille de Rosbach fit une exception à cette regle ; elle fut regardée comme une aventure comique par les amis et les ennemis de la France. Les parisiens même ne furent pas les derniers à en rire. On se moquoit publiquement de S.... et les beaux esprits de Paris ne tarissoient point en épigrammes et en chansons. Heureusement pour ceux que cela intéressoit, de nouveaux événemens succéderent bientôt à celui-ci, et le firent oublier dans cette capitale.

La nouvelle de la bataille de Rosbach fit une telle impression sur la reine de Pologne, dont l'ame étoit déchirée par mille passions, qu'on la trouva le lendemain morte dans son lit. Depuis long-temps elle étoit languissante; mais rien ne sembloit annoncer une fin aussi prochaine. Le soir

qui précéda sa mort, elle avoit quitté les gens de sa cour dans la plus profonde tristesse, et lorsqu'ils se présenterent le lendemain pour assister à son lever, elle n'étoit déja plus. Frédéric perdit en elle une ennemie irréconciliable. Séduite par des principes de religion, qu'elle entendoit mal, elle n'avoit pas eu peu de part à cette terrible guerre, qui faisoit le malheur de son peuple; ses préjugés l'entraînoient, et elle leur auroit tout sacrifié.

Après la perte de la bataille de Rosbach, les françois et les troupes de l'Empire évacuerent la Saxe; ils rompirent tous les ponts, afin de ne pas être poursuivis, et leur fuite fut si rapide, que plusieurs ne s'arrêterent que quand ils furent arrivés sur le Rhin. Ils croyoient sans cesse voir le roi de Prusse derriere eux; mais celui-ci étoit rappellé en Silésie par les progrès qu'y faisoient les autrichiens; il laissoit cependant sur ses frontieres l'armée françoise, commandée par le maréchal de Richelieu, mais il espéroit lui opposer bientôt une autre armée, qui se forma en effet d'une maniere très-inattendue.

La France donna elle-même au roi

Georges II un prétexte pour rompre la convention de Kloster-Seeven. On s'étoit flatté en Hanovre, après ce traité, de jouir d'une sorte de neutralité, mais on ne tarda pas à être détrompé. Les françois agirent dans ce pays, comme dans une province conquise, et elle fut ainsi nommée dans les édits du roi de France. Ce n'étoit pas assez que R.... exigeât des contributions exorbitantes, et des livraisons de toute espece pour ses troupes, avec des sommes considérables pour lui-même; on envoya encore un fermier général de Paris, pour prendre à ferme, à la maniere françoise, tout l'électorat de Hanovre, et le piller méthodiquement. Cet homme étoit en même temps revêtu du titre de fermier général de tous les autres pays de l'Allemagne qu'on pourroit conquérir. Un édit solemnel, daté du 18 octobre 1757, annonçoit toutes ces dispositions; et ce fut en conséquence de cet acte que le sieur Gautier exerça ses fonctions dans le Hanovre. Tous ces événemens réduisirent les hanovriens au désespoir. Georges préféroit son électorat à son royaume. Le parlement d'Angleterre vint à son secours; et alors on prit des résolu-

tions vigoureuses. On regarda en Angleterre la convention comme rompue. La bataille de Rosbach acheva de déterminer ceux qui balançoient encore. Les troupes hanovriennes, qui, jusques-là, étoient restées dispersées, furent rassemblées; on engagea aisément le Landgrave à y joindre son armée, sur-tout depuis que les françois lui avoient donné de très-grands sujets de plainte. Au commencement il vouloit être fidele à la convention de Kloster-Seeven, et il avoit rappellé ses troupes. Elles se mettoient en marche, lorsque le maréchal de Richelieu voulut qu'elles fussent désarmées, et menaça, si on n'y consentoit pas, de s'opposer à leur départ. Le Landgrave objecta inutilement que ses soldats étant libres, armés et pourvus de tout, ne devoient pas être mis au nombre des prisonniers de guerre, auxquels on pouvoit à volonté ôter leurs armes. Le duc de Cumberland écrivit aussi à ce sujet au maréchal de Richelieu; et le comte de Lynar, ambassadeur de Danemarck, sous la médiation duquel la convention avoit été faite, se rendit lui-même au quartier général des françois. Il proposa, pour tranquilliser la cour de France, de

transporter les troupes hessoises dans le Holstein. Le Landgrave y consentoit, et le maréchal de Richelieu écrivit en conséquence à Versailles ; mais les ministres françois ne le voulurent pas, et ils insisterent à ce qu'on désarmât.

Le ministre anglois mit fin à ce différent, en déclarant qu'il se regarderoit comme dégagé de l'entretien des troupes hessoises, si le Landgrave refusoit de les laisser à la disposition du roi de la Grande-Bretagne. Ce prince alors n'hésita plus ; il abandonna à Georges ses douze mille hessois, et s'exposa par-là à toute la colere des françois. On lui expédia du quartier général françois un courier qui étoit chargé des menaces les plus effrayantes : elles portoient « que l'on feroit sauter en l'air « son château de Cassel, qu'on brûleroit « la ville, et que tout le pays seroit « tellement dévasté par le fer et le feu, « que ce ne seroit plus qu'un désert ». Le Landgrave méprisa ces menaces et s'éloigna. Dès ce moment on ne ménagea plus rien, et on leva des contributions excessives, qui, par une singularité remarquable, furent partagées avec un commissaire au-

trichien, appellé Christiani. On donna ordre que, dans les vingt-quatre heures, chacun eût à apporter à ces messieurs tout l'argent monnoyé et la vaisselle qu'il pouvoit avoir. Les arcenaux furent forcés; et les drapeaux, tymbales et autres trophées que les braves hessois avoient gagnés à la guerre, furent réduits en cendres.

Cependant l'armée des alliés se formoit. Aux troupes hanovriennes et hessoises se joignirent celles de Brunswick, d'abord contre le gré de leur duc qui craignoit pour son propre pays, et ensuite de son consentement. Comme il n'y avoit pas assez de gens de cheval, on y joignit quelques régimens de cavalerie prussienne. Frédéric ne pouvoit pas envoyer beaucoup de soldats; mais il donna un chef qui valoit seul une armée : c'étoit le duc Ferdinand de Brunswick, un de ces hommes extraordinaires qui réunissent à un degré supérieur les plus grandes qualités qui honorent l'espece humaine, l'élévation de l'esprit et la générosité du cœur. Inutilement le maréchal de Richelieu menaçoit de dévaster tout le Hanovre et de détruire les palais du roi, si l'on commettoit la moindre hostilité. Fer-

dinand répondit d'une maniere laconique, qu'il attendoit l'effet de ces menaces, et qu'il lui donneroit des explications plus claires à la tête de son armée. Les opérations des alliés commencerent alors; deux corps françois furent attaqués et battus. Le maréchal de Richelieu, au désespoir, donna ordre de piller la ville de Zell, et de mettre le feu aux fauxbourgs. On le supplia d'épargner la maison des orphelins : priere inutile! elle fut réduite en cendres avec tout le reste. La rigueur de la saison força enfin les deux partis à prendre leurs quartiers d'hiver.

Les armes de Frédéric n'avoient pas eu en Silésie des succès aussi complets. Le duc de Bevern, qui avoit cherché à couvrir cette province avec vingt-cinq mille hommes, n'avoit pas pu résister à toutes les forces réunies de la maison d'Autriche, qui vouloit conquérir ce pays. Le général Winterfeld, qui entretenoit la communication entre la Saxe et la Silésie, avoit été forcé d'abandonner son poste, après avoir soutenu un combat très-vif, et dans lequel il avoit reçu une blessure dont il mourut.

Le roi, dont ce brave homme étoit le favori,

favori, l'armée et toute la province pleurerent sa mort, et la regarderent comme un malheur public.

Le général autrichien Nadasti attaqua alors Schweidnitz, et, après un siege de seize jours, emporta d'assaut cette forteresse, que le duc de Bevern ne put pas secourir. La garnison, qui se montoit à six mille hommes, fut faite prisonniere. Les impériaux trouverent dans la place une grande quantité de provisions de toutes especes, des canons, des munitions de guerre, et vingt mille florins en argent comptant. Cette conquête facilita la communication des autrichiens avec la Bohême, et Nadasti se rendit à la grande armée près de Breslaw, où les prussiens étoient campés. On se hâta de les attaquer avant l'arrivée du roi, qui venoit les joindre avec ses troupes victorieuses. La bataille se donna le 22 novembre. On se servit de la grosse artillerie qu'on avoit enlevée de Schweidnitz pour battre en brèche le camp retranché des prussiens, que l'on attaqua par cinq endroits à la fois. On combattit des deux côtés avec beaucoup de courage; mais la nuit, qui survint, suspendit le combat, et le succès

resta incertain. Le duc, qui s'attendoit à être attaqué de nouveau au point du jour, et qui étoit dans les plus vives inquiétudes à cause de la grande supériorité de l'ennemi, profita des ténebres pour traverser Breslaw, et laissa le champ de bataille au prince Charles de Lorraine, qui ne s'attendoit pas à cette retraite. L'armée de celui-ci montoit le jour de la bataille à quatre-vingt mille hommes ; celle des prussiens n'étoit que de vingt-cinq mille, sur lesquels ils avoient eu six mille deux cents tant morts que blessés, tandis que la perte des autrichiens n'étoit que de cinq mille huit cents hommes. On avoit fait sur les prussiens trois mille six cents prisonniers, et, deux jours après, le duc de Bevern fut pris lui-même, en allant reconnoître l'ennemi. Il n'avoit point de détachement avec lui; ce qui a fait soupçonner qu'il s'étoit exposé à cet accident, pour éviter de rendre compte de sa conduite.

Le général Zieten prit alors le commandement, et mena les restes de l'armée battue au-devant du roi. La suite de cette retraite fut la prise de Breslaw, qui fut rendue sans aucune résistance. L'on permit à la

garnison prussienne, composée de trois mille hommes, de se retirer où elle voudroit, et l'on s'empara d'un butin considérable en provisions, artillerie et autres munitions. Frédéric fut si mécontent de la conduite du général Lestwitz, commandant de Breslaw, qu'il le fit mettre en prison.

La Silésie parut alors à peu près perdue pour le roi de Prusse. Les autrichiens se croyoient destinés aux plus grands succès; ils avoient gagné une bataille et pris deux forteresses ; ils avoient en leur possession la capitale du pays avec une puissante armée pour conserver leurs conquêtes; il étoit naturel qu'ils se flattassent de voir incessamment finir cette guerre d'une maniere conforme à leurs desirs. L'hiver dans lequel on entroit paroissoit devoir mettre un obstacle aux opérations des prussiens, et l'on pensoit déja à prendre des quartiers d'hiver, lorsque tout à coup la scene changea au grand étonnement de l'europe entiere. L'arrivée de Frédéric dans ces circonstances fut regardée comme le dernier effort d'un homme réduit au désespoir, et l'on qualifioit sa petite armée du titre de la parade de Berlin. Les silésiens bien intentionnés pour la Prus-

se étoient sans espérance, et ceux qui tenoient pour l'autriche étoient sans inquiétude.

Schafgotsch, évêque de Breslaw, donna lui-même un exemple éclatant de cette opinion populaire. Frédéric l'avoit élevé à la dignité de prince, l'avoit nommé évêque, et comblé de bienfaits. Il avoit été souvent admis à Potzdam dans la société intime du monarque, et avoit obtenu le grand ordre de l'aigle noir, dont Frédéric, depuis le commencement de son regne jusqu'à sa mort, avoit toujours été très-jaloux. Tout fut oublié par l'ingrat Schafgotsch, qui regarda son bienfaiteur comme entièrement perdu, et crut mériter les bonnes graces de l'Autriche par une perfidie aussi imprudente qu'indécente. Il dit publiquement des injures du roi, s'arracha l'ordre de l'aigle noir, et le foula aux pieds; action qui révolta les généraux autrichiens eux-mêmes, et lui attira de leur part les reproches les plus amers. Oublié, méprisé, il s'enfuit dans les montagnes de la Bohême pour cacher sa honte; et lorsque dans la suite il osa se présenter à Vienne, il fut reçu par les grands avec tout le mépris qu'il méritoit.

Marie-Thérese et l'empereur François, qui désapprouvoient sa conduite, refuserent de lui donner audience. Il ne fut pas mieux traité à Rome, où l'on connoissoit ses mœurs, et il vit encore actuellement en Bohême comme un banni.

Les conquérans avoient déja fait un grand nombre de dispositions relatives au gouvernement du pays, et beaucoup d'officiers civils avoient prêté serment à l'impératrice Marie-Thérese, lorsque l'armée prussienne s'approcha de la capitale de la Silésie. Frédéric avoit recueilli pendant la route, les débris de celle de Bevern, qu'il obligea à camper séparément, pour empêcher que le découragement se communiquât à son armée triomphante; et lorsqu'il fut près de l'ennemi, qui s'étoit retranché sous Breslaw, il assembla ses généraux et ses principaux officiers pour leur adresser un discours très-court, mais fort touchant. Il leur mit sous les yeux sa malheureuse position, leur rappella le courage de leurs ancêtres, leur fit considérer le sang de leurs concitoyens qu'il falloit venger, et la gloire du nom prussien qu'il falloit soutenir. Il ajouta, que se confiant en leur va-

leur, leur attachement à son service, et leur amour pour la patrie, il étoit déterminé à attaquer l'ennemi sur le champ, et à lui enlever tous ses avantages. Ce discours fit un tel effet sur l'esprit de ces guerriers, que leur enthousiasme fut à son comble. Plusieurs versoient des larmes, et tous étoient émus. Les plus considérables des généraux répondirent au nom de cette assemblée de héros, et promirent au roi de vaincre ou de mourir. Ils communiquerent à toutes les troupes l'ardeur qui les transportoit, et lorsqu'ils apprirent que les autrichiens avoient abandonné leurs retranchemens, et venoient au-devant d'eux, ils se regarderent comme sûrs de la victoire.

Ce fut le 5 décembre, près du village de Leuthen, que se donna cette bataille mémorable. Tout étoit différent dans les deux armées. Les prussiens étoient au nombre de trente mille hommes, les autrichiens en avoient quatre-vingt-dix mille. Ces derniers, pleins de confiance en leurs forces et dans leurs alliés, se voyoient encore en possession de la moitié de la Silésie; les premiers ne se croyoient assurés du succès que d'après leur tactique et le génie de

leur chef. D'un côté régnoit l'abondance, parce qu'on faisoit venir de Bohême tout ce dont on avoit besoin; de l'autre on manquoit de beaucoup de choses, et l'on étoit sans ressource. Les uns se reposoient depuis long-temps, les autres étoient fatigués de la marche forcée qu'ils venoient de faire. Les autrichiens n'apportoient au combat que leur valeur ordinaire; et celle des prussiens étoit portée au plus haut degré d'exaltation.

C'est dans ces dispositions que les deux armées en vinrent aux mains dans une grande plaine, qui étoit telle que Frédéric pouvoit la souhaiter. Les autrichiens, rangés sur des lignes immenses, s'étendoient à perte de vue, et pouvoient à peine en croire leurs yeux, lorsqu'ils virent la petite armée prussienne qui s'avançoit pour les attaquer. Mais alors se manifesta le génie de Frédéric. Il choisit l'ordre de bataille, appellé bateau (1), qui a valu aux grecs tant de victoires, et par lequel Epaminondas triompha des Spartiates jusqu'alors invincibles. Frédéric savoit que c'est une

(1) Traduction littérale.

maxime fondamentale de l'art de la guerre, de porter plus de monde que l'ennemi, dans le point qu'on veut attaquer. Il faisoit en conséquence des mouvemens déguisés contre l'aile droite, parce qu'il vouloit attaquer l'aile gauche, et alors il ordonna la manœuvre dont nous venons de parler, manœuvre extraordinaire qu'on a voulu imiter ailleurs, mais qui n'a pu encore être exécutée que chez les prussiens avec l'ordre et la vivacité convenables. Tout l'art de cette évolution consiste à partager une ligne en plusieurs pelotons, à faire passer ces pelotons directement les uns sur les autres, et ensuite à mettre en action ces hommes entassés. C'est une imitation de la phalange macédonienne, qui marchoit et combattoit sur seize de hauteur, et qui fut regardée comme invincible, jusqu'à ce que l'épée des légions romaines en eût triomphé, et l'eût tellement anéantie, qu'il n'en est plus resté que le nom. Une troupe de soldats disposée de cette maniere, ne tient qu'un très-petit espace, et ressemble de loin à un amas d'hommes qui sont dans le plus grand désordre. Cependant il ne faut qu'un signe du général, et dans l'instant cette

multitude qui paroît confuse, se trouve rangée dans le plus grand ordre, avec une si grande rapidité, que je ne puis mieux la comparer qu'à celle d'un torrent.

Frédéric attaqua donc ainsi l'aile gauche des autrichiens, et la renversa. De nouveaux régimens venoient au secours de ceux qui avoient été battus, mais on ne leur donnoit pas le temps de se former; à peine se présentoient-ils, qu'ils avoient le même sort que les précédens. Les bataillons tomboient les uns sur les autres, la ligne fut enfoncée, et plusieurs autrichiens, entraînés par la foule des fuyards, ne purent pas même tirer un coup de fusil. La plus forte résistance se fit dans le village de Leuthen, où les fuyards se réunirent aux troupes impériales et à l'artillerie qui s'y trouvoient. Ils s'y défendirent comme des désespérés, et ne céderent qu'à la derniere extrémité. Quelqu'effroyable que fût le désordre dans l'armée battue, ses meilleures troupes se rallierent, et firent un dernier effort pour essayer, à la faveur du terrein, de rétablir leurs affaires, mais elles ne purent pas tenir contre l'artillerie prussienne, qui les dispersa, et la cavalerie, qui, voltigeant de tous

côtés, ne cessoit de faire des prisonniers. A Kolin, ce n'étoit ni la science militaire ni le courage qui avoit décidé de la journée, mais ces batteries placées sur des hauteurs inaccessibles; à Leuthen au contraire, la tactique et la bravoure donnerent seules la victoire. On fit sur le champ de bataille même vingt-un mille cinq cents prisonniers, six mille cinq cents autrichiens furent tués ou blessés, et six mille déserteurs passerent après la bataille, du côté des vainqueurs. La perte des prussiens monta à cinq mille hommes tant morts que blessés.

Immédiatement après cette victoire, Frédéric assiégea Breslaw. Cette ville avoit été pourvue d'une forte garnison par l'armée battue, et l'on y dressa des potences, avec menace d'y attacher ceux qui parleroient de se rendre; mais elle fut obligée de capituler au bout de quatorze jours, parce que les prussiens étoient prêts à l'emporter d'assaut. Treize généraux, sept cents officiers et dix-huit mille hommes mirent bas les armes. On trouva un magasin immense, une grande quantité de caissons, de vivres, et une caisse militaire contenant cent quarante-quatre mille florins. Le général Zieten, qui

poursuivoit les ennemis, avoit fait encore deux mille prisonniers, et pris plus de trois mille chariots; de maniere qu'en quinze jours les autrichiens perdirent près de soixante mille hommes, et que le reste de cette formidable armée n'étoit plus qu'un corps de fuyards, qui, sans canons, sans drapeaux, sans bagages, accablés de misere et mourant de froid, se retirerent chez eux pardessus les montagnes de la Bohême.

Le plus grand talent du roi de Prusse, étoit de réparer ses fautes, et de pousser ses avantages aussi loin qu'ils pouvoient aller. La conquête de la Silésie, et plus de quarante mille prisonniers, n'auroient pas suffi pour satisfaire ce guerrier infatigable, et l'arrêter dans le cours de ses victoires, si l'hiver déja très-avancé, et l'épaisseur des neiges, n'avoient pas mis un obstacle insurmontable à de nouvelles entreprises. Il fut même contraint de différer jusqu'au printemps le siege de Schweidnitz, et la derniere opération de cette campagne fut la reprise de Liegnitz. La garnison, qui montoit à trois mille cinq cents hommes, obtint la permission de se retirer; elle fut seulement obligée d'abandonner aux prussiens une quantité considérable de munitions et de provisions.

Frédéric eut la satisfaction, à la fin de cette année, d'avoir encore arraché des mains de ses ennemis la plus grande partie de ses états. Les autrichiens gagnoient en diligence les états héréditaires, afin de réparer leurs pertes; les russes avoient abandonné la Prusse, les françois s'étoient éloignés des frontieres du Brandebourg, et n'avoient plus en leur possession que quelques provinces isolées de Westphalie. Les troupes de l'Empire avoient été renvoyées chez elles, et le général Lehwald avoit contraint les suédois à quitter la Poméranie prussienne. La Poméranie suédoise étoit aussi tombée entre les mains des prussiens, qui se saisirent du Mecklenbourg, et prirent tranquillement leurs quartiers d'hiver en Saxe.

Ainsi se termina une campagne dont l'histoire ne nous présente aucun exemple. On livra dans cette seule année sept batailles rangées, sans compter une quantité d'escarmouches, qui, autrefois auroient été regardées comme de véritables batailles. De grands généraux, espece de phénomene que la nature produit rarement, Frédéric et Ferdinand avoient paru sur la scene, et

avoient donné d'importans exemples et d'utiles leçons à tous les guerriers des siecles à venir.

Le prince Henry, le prince héréditaire de Brunswick et Laudon, avoient fait paroître avec éclat les rares talens qui les distinguoient; plusieurs généraux inférieurs aux précédens, mais qui, dans un autre temps, auroient été seuls capables d'illustrer leur nation, avoient fait dans cette campagne le premier essai de leur valeur et de leurs connoissances militaires. Tels furent Seidlitz, Keith, Fouquet, Bevern, d'Estrées, Broglio, Haddick, Romanzow, Wunsch, Zieten, Werner et quelques autres. Trois vaillans capitaines dont les noms vivront éternellement dans l'histoire, Schwerin, Broun et Winterfeldt, avoient scellé de leur sang les titres de leur gloire, et terminé par la mort le cours de leurs exploits. Plus de sept cent mille soldats avoient été sous les armes. Et de quels peuples? Ce n'étoit pas de ces asiatiques efféminés, qui n'avoient paru couvrir la terre de leurs innombrables armées, que pour multiplier les victoires des grecs, des romains et des anglois. Ce n'étoit pas non plus ces troupes

de croisés, sans chefs, sans discipline, sans expérience, qui, semblables à des nuées de sauterelles, inondoient des provinces entieres, et périssoient bientôt après, sans laisser d'autres traces que celles de leurs désordres. C'étoit des nations guerrieres cultivées par les sciences et les arts, dont quelques-unes, égales aux peuples les plus courageux de l'antiquité, auroient pu donner des loix à une partie de la terre.

Les différentes révolutions de cette campagne étoient sorties de l'ordre commun des événemens. On avoit vu au commencement de l'année, le roi de Prusse triomphant, la puissance autrichienne presque anéantie, une grande armée réduite aux abois dans la ville où elle s'étoit renfermée, la capitale de l'Autriche exposée, et toutes les espérances de Marie-Thérese presque perdues. Tout-à-coup la fortune change. Les impériaux gagnent des batailles, et font des conquêtes. Frédéric vaincu, chassé de la Bohême, abandonné de ses alliés, environné par ses ennemis, se trouve à deux doigts de sa perte, et se releve aussi-tôt pour devenir plus triomphant que jamais. Les armées de la Russie, de la Suede, de

l'Empire, de la France et de l'Autriche, sont chassées, battues, ou faites prisonnieres de guerre. La Silésie est conquise de nouveau; les russes prennent la fuite après une victoire, et se laissent poursuivre jusqu'aux frontieres de la Pologne. Les suédois, qui brûloient de combattre, ne trouvent pas d'ennemis à leur arrivée. La conquête de Berlin se présente à eux, ils restent dans l'inaction, et bientôt ils sont obligés de chercher leur salut sous le canon de Stralsund, tandis que la grande armée françoise, maîtresse des provinces situées entre l'Elbe et le Weser, est poussée par Ferdinand, dans un coin du nord de l'Allemagne.

Les anglois n'avoient pas voulu jusqu'alors entendre parler d'une guerre de terre; mais la position de l'électorat de Hanovre qui souffroit pour la cause de la grande Bretagne, et les victoires de Frédéric, changerent leurs dispositions. Le roi des prussiens devint le héros des anglois : ils célébrerent sa naissance comme celle de leur roi. Le parlement lui accorda un subside annuel de 670,000 liv. sterlings; on se détermina à envoyer des troupes en Allemagne, et le

grand Pitt, qui, sur ces entrefaites, prit en main les rênes de l'état, et qui, par la force de son génie, gouvernoit l'Empire britannique, comme s'il en avoit été le dictateur, établit pour principe que l'Amérique devoit être conquise en Allemagne.

1758.

Les deux puissances belligérantes avoient donc de nouveaux projets et de nouvelles espérances, et elles avoient en conséquence rassemblé de nouvelles forces pour ouvrir la campagne de 1758. Les russes furent les prèmiers qui commencerent à agir. Apraxin avoit été rappellé, et le général Fermor avoit des ordres positifs de s'emparer de la Prusse, ce qu'il effectua au milieu de l'hiver. Frédéric avoit rétabli son armée, qui étoit affoiblie par ses victoires mêmes; et avant de s'opposer à cet ennemi éloigné, auquel il ne pensoit pas, il vouloit exécuter contre les autrichiens quelques entreprises importantes, et se porta en conséquence sur la Moravie. Schweidnitz étoit repris. Sa garnison, qui étoit de cinq mille deux cents

hommes, et qu'on avoit tenu bloquée pendant l'hiver, ne soutint qu'un siege de seize jours, et se rendit aux prussiens qui marcherent vers Olmutz. Cette place, défendue par une forte garnison, et pourvue de tout ce qu'il falloit pour soutenir un long siege, avoit pour commandant le général Marschall, homme de tête, rempli de courage et de résolution, et promettoit la résistance la plus vigoureuse. L'expédition de Moravie étoit encore embarrassée par l'éloignement des magasins prussiens, dont les plus près étoient à dix-huit milles d'Olmutz; mais le roi franchit tous ces obstacles. Il feignit d'aller en Bohême, trompa l'ennemi par cette fausse marche, puis se retournant tout-à-coup sur la Moravie, repoussa les troupes qui voulurent s'opposer à son passage, et commença le siege d'Olmutz. Le commandant prit toutes les mesures nécessaires à sa défense, répara les fortifications, se pourvut de vivres, fit sortir les bouches inutiles, et abbattre les fauxbourgs. Le feld-maréchal Keith commandoit le siege. D'après les premieres dispositions des assiégeans, on pouvoit déja prévoir qu'ils n'auroient pas un heureux

succès. Le colonel Balby, françois de naissance, et ingénieur prussien, fit tant de fautes, que les premieres opérations furent perdues. La premiere tranchée des assiégeans avoit été ouverte à quinze cents pas du corps de la place, ce qui rendoit nul l'effet des batteries. On s'approcha enfin, mais trop tard; et malgré les sorties et le feu des assiégés, l'on tira sur la ville avec quatre-vingt pieces de canons.

Il faut des munitions immenses pour commencer et continuer un siege; dans celui-ci on consommoit journellement en poudre et en boulets la charge de plusieurs centaines de voitures. Les transports se faisoient tantôt par de petits convois, tantôt par de plus grands. Ils arrivoient presque tous heureusement au camp des prussiens; mais ils étoient bien éloignés de suffire à la consommation journaliere. Le succès du siege dépendoit donc d'un immense convoi, composé de plus de trois mille chariots que l'on attendoit de Silésie, et qui devoit venir par Troppau. Ce fut sur ce convoi que se porta toute l'attention de Daun, qui vouloit sauver Olmutz sans être obligé de livrer bataille, projet bien con-

forme à son caractere circonspect. Comme son armée étoit nombreuse, il en détacha plusieurs corps qui occuperent toutes les avenues de la route que le convoi devoit tenir. Il y eut des escarmouches très-vives, dans lesquelles la fortune favorisa tour-à-tour chacun des deux partis, et ne décida rien sur le point capital.

Frédéric faisoit tout ce que sa position d'assiégeant, et la foiblesse de son armée pouvoient lui permettre, pour faciliter l'arrivée de son convoi. Le colonel Mosel, officier de mérite, en commandoit l'escorte, qui montoit à neuf mille hommes ; mais comme le train étoit immense, on étoit forcé d'aller très-lentement. Les chemins étoient si gâtés par les voitures et les pluies, que les chariots et caissons s'embourboient à chaque instant, ce qui obligeoit tout le convoi à s'arrêter pour ne pas être séparé. Mosel, après avoir suspendu sa marche plusieurs fois, fut obligé de laisser en arriere un tiers des voitures, et continua à marcher par des chemins creux où les ennemis avoient pratiqué des batteries. Les croates postés dans un bois, attaquerent les prussiens avec la plus grande vivacité; ceux-ci

entrerent dans le bois, repousserent l'ennemi, et firent même plusieurs prisonniers.

Pendant ce combat, le convoi étoit tombé dans le plus grand désordre. Les paysans qui menoient les voitures, furent tellement effrayés des premiers coups de canons, qu'ils abandonnerent tout, et se disperserent. Plusieurs dételerent les chevaux de volée, et s'enfuirent avec eux. Une grande partie ne reparut plus, et il y eut même des voitures qui retournerent à Troppau. Cependant Mosel chercha à rétablir l'ordre autant qu'il put, et fit avancer. Le roi envoya au-devant de lui le général Zieten, qui le joignit heureusement; mais il ne restoit plus la moitié des voitures, et encore y en avoit-il qui ne pouvoient pas aller, faute de conducteurs. On fut donc obligé de s'arrêter encore. Les autrichiens profiterent de ce moment précieux pour poster vingt-cinq mille hommes dans les bois de Darmstacdel, sous le commandement de Laudon et de Ziskovitz. A peine le convoi fut-il arrivé à ce défilé, qu'il fut attaqué de tous côtés. On tiroit à coups de canons sur les chariots, on tuoit les chevaux, on faisoit sauter les caissons de poudre, et on

mit tout dans la plus horrible confusion. Les prussiens ne perdirent pas courage, et ils se défendirent pendant deux heures, quoiqu'ils se trouvassent dans la position la plus désespérée. Ils étoient divisés par pelotons sur toute la ligne des voitures, afin de les couvrir, tandis que l'ennemi pouvoit se réunir à volonté, et attaquer par colonnes. Les prussiens furent vaincus, et le convoi fut presqu'entièrement détruit. Zieten fut coupé avec une partie de l'escorte, et se retira, toujours en combattant, jusqu'à Troppau. Le général Krokow rassembla le reste des troupes, et deux cent cinquante chariots, avec lesquels il joignit le camp du roi. Les trente-sept voitures chargées d'argent avoient heureusement échappé à l'ennemi, et se trouvoient au milieu des foibles débris de ce magnifique convoi.

Toute la valeur des prussiens étoit devenue inutile dans un combat aussi inégal; il n'avoit pas été difficile de disperser une file de chariots qui occupoit une étendue de trois à quatre milles d'Allemagne, et de vaincre les troupes qui l'escortoient. Il y avoit avec ce convoi beaucoup de recrues,

tirées des régimens de milices de la Marche et de Poméranie, qui n'avoient jamais vu l'ennemi, et qui se comporterent comme des romains. De neuf cents qu'ils étoient, il n'y en eût que soixante-cinq faits prisonniers, et quelques-uns blessés; tous les autres resterent sur la place.

Cette perte occasionna la levée du siège d'Olmutz, que le feld-maréchal exécuta avec toute la sagesse et la prudence imaginables; il emmena, sans rencontrer d'obstacles, les canons, les chariots de vivres, et même les malades, à l'exception de trente qui étoient les plus foibles, et qu'on abandonna à la générosité de l'ennemi. Frédéric fit alors, pour la seconde fois, un discours à ses généraux, pour leur faire part de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvoit, et les assurer de la confiance qu'il avoit dans le courage de ses troupes; confiance qui lui faisoit croire qu'elles batteroient l'ennemi, quand même il seroit retranché sur les plus hautes montagnes, et environné des batteries les plus formidables. Zaun vouloit empêcher le retour du roi en Silésie; il avoit fait occuper les passages, et il regardoit déja les prussiens

comme ses prisonniers. Mais Frédéric, au-lieu de marcher en Silésie, se retourna sur la Bohême, partagea son armée en divers corps, et arriva enfin, avec toute son artillerie et ses bagages, malgré les difficultés qu'il avoit éprouvées dans les montagnes, et les escarmouches continuelles auxquelles il avoit été exposé. Keith couvroit l'artillerie de siege, et près de mille chariots. Il fallut cesser alors la guerre offensive contre les autrichiens, par l'irruption des russes dans le cœur des états de Frédéric; ils exigeoient sa présence et les mesures les plus promptes.

Ils étoient retournés en Prusse, comme nous l'avons vu, dès le commencement de cette année, sous la conduite du général Fermor; et comme ils trouverent ce royaume entièrement dégarni, ils s'en emparerent sans coup férir. Fermor fit une entrée triomphante à Kœnigsberg. On sonna toutes les cloches, et les trompettes ainsi que les timballes, se firent entendre toute la journée du haut des clochers. Les malheureux habitans, qui n'avoient pas oublié les cruautés que les russes avoient exercées contr'eux les années précédentes, deman-

derent alors à être reçus sous la protection de l'impératrice. Le général leur répondit en ces termes : « C'est un bonheur pour « vous, messieurs, que ma gratieuse sou« veraine ait pris possession de ce royau« me. Il ne peut rien vous arriver que « d'heureux, sous un gouvernement aussi « doux que le sien, et je ferai mon possible « pour maintenir l'ordre établi, autant que « les choses me paroîtront convenables, et « non susceptibles d'amélioration ». Sur le champ il dépêcha un courier à Pétersbourg, avec les clefs de la ville, et donna audience à la noblesse. Dès ce moment, les russes regarderent ce royaume comme une province de leur empire qu'ils espéroient conserver à la paix, et en conséquence ils le traiterent pendant tout le reste de la guerre avec beaucoup de ménagement.

On exigea des officiers de justice, de la noblesse et des bourgeois, le serment de ne rien entreprendre, publiquement ni secrettement, de contraire aux intérêts de l'impératrice de Russie. Le consistoire reçut ordre de faire prier pour elle, suivant un formulaire qu'on lui adressa, et de faire observer

server les fêtes qui étoient chomées dans l'empire de Russie ; l'on fit ensuite toutes les dispositions nécessaires à la sûreté du commerce, des postes et d'autres objets aussi importans. Toutes les affaires reprirent leur cours, et toutes les branches du gouvernement furent administrées comme avant la conquête.

Les russes prirent à Kœnigsberg et à Pillau, quatre-vingt-huit canons de fer, avec une très-grande quantité de boulets, de bombes et de barils de poudre. Jamais il n'y eut de royaume plus aisément conquis, et jamais aussi l'on ne vit des guerriers barbares, au comble du bonheur, se comporter avec plus de modération. La cour de Vienne, pour recompenser cette conquête facile, créa Fermor comte de l'empire, et l'impératrice de Russie approuva toutes ses opérations.

Les habitans de la Prusse, qui ne s'attendoient pas à tant de ménagemens, parurent oublier leur roi pour se soumettre à ses ennemis. A Kœnigsberg sur-tout, on fit beaucoup plus que les circonstances n'exigeoient. Le 21 février, jour de la naissance du grand duc Pierre, la ville entiere fut

illuminée, il y eut un feu d'artifice, et l'université demanda la permission de faire prononcer un discours public en l'honneur de l'héritier du trône de Russie. Quoique ces illuminations et ces réjouissances fussent en usage chez les russes, et que des considérations politiques, et même des ordres, y eussent engagé les Kœnigsbergeois plutôt que leur inclination, Frédéric ne l'oublia jamais, et le ressentiment qu'il en conserva, l'empêcha, jusqu'à sa mort, de retourner dans son royaume de Prusse. Il n'y eut que les chefs des tribunaux qui surent, à l'exemple des saxons, trouver le moyen de donner à leur roi des preuves journalieres de leur fidélité et de leur dévouement.

Fermor quitta enfin la Prusse avec son armée. Trente mille trainaux étoient chargés de ses provisions, et il se mit en route pour la Poméranie et la Marche. En se retirant, ces conquérans barbares, qui n'étoient plus retenus par des ordres séveres, se livrerent, comme l'année précédente, à leur naturel féroce, et laisserent par-tout, dans ces malheureuses contrées, des traces de leur cruauté et de leur fureur. L'armée,

commandée par le général Dohna, avoit, avant l'arrivée des russes, acculé les suédois, et tenoit même Stralsund bloqué. Tous ces avantages furent perdus par l'approche de ce nouvel ennemi, qui, après s'être rendu maître de la Vistule, le devint encore de la Warthe, en s'emparant de Posen, capitale de la grande Pologne, d'Elbing et de Thorn. Fermor vouloit aussi prendre Dantzig, et en faire sa place d'arme. Mais les habitans de cette ville, qui étoient alors bien disposés en faveur des prussiens, refuserent formellement d'abandonner aux russes les ouvrages extérieurs de Dantzig, et firent des préparatifs pour les repousser, s'ils vouloient employer la force. Les russes, qui avoient déja été retardés par l'établissement de leurs magasins, n'avoient plus de temps à perdre ; ils abandonnerent Dantzig, et vinrent assiéger Custrin, que Dohna ne pouvoit sauver. Comme l'usage de ces troupes, semblable à celui des hordes sauvages, étoit de mettre tout à feu et à sang, cette malheureuse ville fut convertie, dès le premier jour, en un monceau de décombres, et un magasin immense fut entièrement brûlé. A peine les habitans eurent-

ils le temps de se sauver eux-mêmes. Ils s'enfuirent par l'Oder, et eurent alors le douloureux spectacle de voir s'élever dans les airs la fumée qui sortoit de leurs maisons embrasées. Beaucoup de personnes des environs, et même d'endroits éloignés, avoient déposé dans cette forteresse leurs effets les plus précieux, pour les mettre à l'abri du pillage des cosaques ; tout fut la proie du feu allumé par les russes. Ils parurent vouloir exercer leur fureur jusques sur les ruines de cette ville infortunée; quoique tout fût en flammes, ils continuerent à tirer à boulets rouges, et à jeter des bombes jusques vers le soir, que l'on suspendit ce bombardement inutile. Mais Fermor, pendant la nuit, changea de sentiment, et ordonna de jeter ce qui restoit de bombes, parce que, disoit-il, on n'en auroit plus besoin durant cette campagne, et qu'il falloit seulement conserver les boulets pour les batailles. Le commandant fut sommé de se rendre le cinquieme jour, et le général russe employa cette fois les procédés en usage parmi les peuples civilisés ; mais il les employa en barbare. Il menaça de faire donner l'assaut, et de passer la gar-

nison au fil de l'épée, si l'on ne rendoit pas à l'instant la forteresse. Le commandant lui répondit : « La ville n'est plus qu'un tas « de pierres, les magasins sont brûlés, mais « les défenses de la place sont encore dans « le meilleur état, et la garnison n'a rien « souffert. Je me défendrai jusqu'à ce qu'il « ne me reste plus un homme ». Il se maintint en effet sur ces décombres ; et si par cette conduite il montra du courage, il ne montra pas beaucoup de prudence.

Aussi lorsqu'il voulut s'excuser auprès du roi, il en reçut cette réponse mortifiante : « J'en suis moi-même la cause, je ne devois « pas vous confier de commandement. » Cependant l'assaut, dont on avoit menacé Custrin, n'eut pas lieu, parce que toute l'attention des russes se porta sur le roi qui s'approchoit. Dohna avoit déja paru aux environs de la ville assiégée, et il avoit fait jeter sur l'Oder un pont de bateaux, au moyen duquel la garnison pouvoit être sauvée en cas de besoin.

Le roi avoit laissé la plus grande partie de son armée en Silésie ; il avoit seulement pris avec lui quatorze mille hommes de troupes de sa maison, et avoit fait avec eux, en-

vingt-quatre jours, soixante milles d'Allemagne. Cette petite armée brûloit de se venger d'un ennemi qu'elle n'avoit pas encore vu, mais dont la barbarie et les dévastations, qui ne lui étoient que trop connues par la voix publique, demandoient à être lavées dans des flots de sang. Lorsque ces braves soldats arriverent dans ces provinces désolées, où ils ne trouverent que des ruines et des cendres fumantes, au milieu desquelles ils cherchoient leur pays, leur courage redoubla : ils supporterent, sans se plaindre, toutes les fatigues d'une marche forcée, pendant les plus grandes chaleurs, quoiqu'ils n'eussent d'autre eau pour se désaltérer que de l'eau croupie.

Le roi arriva le 21 août auprès de Custrin, où il se réunit à l'armée de Dohna. Il avoit passé l'Oder dans un endroit qui n'étoit point gardé ; par cette marche il déconcerta les projets de Fermor. Le siege de Custrin fut levé, et les deux armées s'approcherent. Jamais peut-être le desir de combattre ne fut aussi grand qu'il l'étoit alors parmi les prussiens ; le dieu des combats sembloit leur avoir inspiré toute sa fureur. Frédéric lui-même, fortement ému à

la vue de tant de ruines et de ses malheureux sujets qui fuyoient de toutes parts, parut subordonner ses autres passions à celle de la vengeance. Il fit les dispositions nécessaires pour couper la retraite à l'ennemi, et le pousser dans les marais de l'Oder; fit brûler les ponts qui auroient pu favoriser sa fuite, et ordonna de ne faire quartier à personne. On entendit le long de la ligne un cri, qui répétoit: « Les prussiens ne font point de quartier. » — « Ni « nous non plus, répondirent les russes. »

La position de Frédéric étoit alarmante: tout dépendoit du sort de cette bataille. Les armées ennemies avoient fait le projet de se réunir, et de lui ôter toute communication avec l'Elbe et l'Oder. Les françois et les troupes de l'Empire étoient en marche pour la Silésie, où Daun s'étoit rendu avec la grande armée des autrichiens. Les suédois, débarrassés des prussiens, et n'ayant plus d'ennemis en tête, s'avançoient vers Berlin; et ce mot terrible, *dévastation*, étoit le seul mot de ralliment que les russes devoient choisir, s'il étoient vainqueurs.

Les dispositions de Frédéric ne tendoient pas seulement à remporter la victoire, il

cherchoit encore à détruire sans ressource l'armée ennemie; cependant, pour ne pas être pris au dépourvu, en cas d'accident, il s'étoit réservé une retraite sous le canon de Custrin. Ce fut le 25 août que ce donna cette grande bataille, près de Zorndorf. Les russes étoient au nombre de cinquante mille hommes, et les prussiens n'en avoient que trente mille. L'ordre de bataille des russes étoit le même que celui dont ils se servoient dans leurs guerres contre les turcs, c'est-à-dire, un énorme quarré, au milieu duquel se trouvoient renfermés leur cavalerie, leur bagage et leur corps de réserve. Les prussiens commencerent le combat par une canonnade très-vive; elle fit un effet terrible sur cette masse d'hommes mal-adroitement entassés, et dans un régiment de grenadiers un seul boulet en tua quarante-deux. Le désordre n'étoit pas moindre dans le bagage; les chevaux s'emportoient avec les voitures, et bouleversoient les rangs, de maniere que l'on fut obligé de les faire sortir de leur enceinte. L'aile gauche des prussiens avança alors avec tant de vivacité, qu'elle découvrit un de ses flancs. La cavalerie russe profita de cette circonstance pour

se jeter sur l'infanterie prussienne, et enfonça quelques bataillons. Fermor crut avoir remporté la victoire ; il fit ouvrir sa vaste phalange pour en laisser sortir le reste de la cavalerie, et poursuivre l'ennemi, qu'il croyoit vaincu, tandis qu'il lui préparoit la victoire. Le général Seidlitz, à la tête d'une partie de la cavalerie prussienne, tomba à l'instant sur celle des russes, et la renversa sur leur infanterie. Un autre corps se jeta en même temps sur l'infanterie même, et ils massacrerent tous ceux qu'ils purent atteindre. Quelques régimens de dragons prussiens ne furent pas arrêtés par l'incendie de Zorndorf ; ils passerent au milieu des flammes, afin de poursuivre les fuyards. Seidlitz lui-même, après avoir défait la cavalerie ennemie, suivit ce nouveau chemin ; et l'infanterie russe, attaquée de tous côtés, ne fut plus qu'une troupe de victimes dévouées à la mort. Ces barbares, si cruels dans la prospérité, donnerent alors aux prussiens un spectacle dont on n'avoit pas encore vu d'exemple. Après avoir épuisé leurs cartouches, ils conservoient leurs rangs comme des statues, et se laissoient égorger sans résistance sur la place où on les avoit postés.

Dès qu'une ligne étoit étendue par terre, il s'en présentoit une nouvelle, qui, avec la même stupidité, sembloit attendre le même sort. Il étoit plus aisé de les tuer que de les mettre en fuite; souvent même un coup de fusil ne suffisoit pas pour les abbatre, il falloit assommer ceux qui ne vouloient pas fuire. Toute l'aile droite des russes fut détruite; ceux qui ne furent pas massacrés furent poussés dans les marais, et plusieurs de ceux-ci tomberent sur les bagages, pillerent les chariots des vivandiers, et burent tant d'eau-de-vie qu'ils resterent morts ivres sur la place. Inutilement les officiers russes enfoncerent les tonneaux; les soldats se jetoient ventre à terre pour lécher sur la poussiere cette liqueur si précieuse pour eux. Quelques-uns en moururent, d'autres massacrerent leurs officiers, et l'on vit des troupes entieres courir sur le champ de bataille, comme des furieux qui ne savoient plus entendre la voix de leurs chefs.

Il étoit midi, et l'aile gauche des russes étoit encore entiere, l'aile droite des prussiens s'ébranla pour l'attaquer; mais au-lieu de rendre la victoire complette, en déployant leur courage ordinaire, les régimens

qui la composoient, perdirent de vue la gloire qui les attendoit, méconnurent leurs forces dans le moment le plus décisif, et reculerent sous les yeux même de leur roi devant des ennemis presque vaincus. Tout étoit perdu, si le général Seidlitz, qui revenoit de la poursuite des fuyards, ne fût accouru avec sa cavalerie. Il s'élance dans l'intervalle que l'infanterie repoussée venoit de former ; et après avoir reçu avec intrépidité une décharge terrible de mousqueterie, et de canons chargés à cartouches, il attaque à la fois la cavalerie des russes et la partie de leur infanterie, qui jusques-là avoit tenu ferme, leur enleve les batteries dont ils s'étoient emparés, et les chasse dans les marais. Cette grande manœuvre de la cavalerie fut supérieurement soutenue par la meilleure infanterie prusienne, sur-tout par les régimens du prince Henry, de Forcade, du Kalkstein, d'Asseburg, et par quelques bataillons de grenadiers, que le roi avoit amenés avec lui. Ces braves vétérans, sans s'émouvoir à la vue des bataillons qui fuyoient autour d'eux, s'étoient maintenus dans leurs postes ; et se réunissant alors à leur cavalerie, tomberent sur les

russes, et les enfoncerent. Les munitions commençoient à manquer dans les deux armées, et le feu se ralentissoit; mais la haine et la vengeance n'étoient pas assouvies. L'on se chargea à coup de crosses, de bayonnettes et de sabres; ceux qui étoient blessés oublioient leur douleur dès qu'ils pouvoient tuer un ennemi, et l'on vit un russe étendu sur un prussien expirant, lui arracher avec les dents des lambeaux de chair, tandis que celui-ci, lutant contre la mort, et incapable de se défendre, ne pouvoit espérer de secours que de ses camarades, qui arriverent enfin et assommerent le cannibale.

L'extrême lassitude des combattans, et la nuit qui survint, mirent fin au carnage; les seuls cosaques rodoient encore, et achevoient de tuer les blessés. Les deux armées resterent sous les armes; mais les russes, dans la plus effroyable confusion, pouvoient à peine se reconnoître; et ils auroient abandonné aux prussiens tout l'honneur de la victoire, si on ne leur eût pas coupé la retraite, et si tous les ponts n'eussent pas été rompus. Dans cette position critique, le général Fermor fit proposer, le soir même de la bataille, une suspension d'armes pour

deux

deux ou trois jours, sous prétexte d'enterrer les morts. Le général Dohna lui répondit : « Comme le roi mon maître a gagné la ba-« taille, il donnera des ordres pour que les « morts soient enterrés, et les blessés pan-« sés ». Il leur apprit par-là qu'une suspension d'armes, après une bataille, ne se demandoit jamais. Le jour suivant, il y eut encore des canonnades, et le roi vouloit recommencer le combat; mais le défaut de munition pour l'infanterie, et la fatigue de la cavalerie, le forcerent à rester dans l'inaction, et fournirent aux russes le moyen de sortir du labyrinthe où ils étoient renfermés, en leur laissant prendre le chemin de Landsberg, sur la Warthe, par lequel ils sauverent les débris de leur armée. Cette bataille leur coûta dix-neuf mille hommes tant tués que blessés, et trois mille prisonniers; ils perdirent cent trois canons, grand nombre d'étendards, leur caisse militaire et beaucoup de bagages. Les prussiens de leur côté, eurent dix mille morts ou blessés; quatorze cents furent faits prisonniers ou ne se retrouverent plus; et on leur avoit pris vingt-six canons dans le moment où leur aile droite avoit fléchi.

Ce petit nombre de canons, ce peu de prisonniers, et la circonstance de la nuit qui laissa sur le champ de bataille une partie de l'armée russe, quoique dispersée, et dans le plus grand désordre, donnerent lieu aux russes de s'attribuer la victoire. Le général Panin fut cependant assez équitable pour dire : « Nous avons, à la vérité, con- « servé le champ de bataille, mais nous « étions morts, blessés ou ivres ». Quoique Fermor eût demandé la permission d'enterrer les morts, et eût annoncé par-là qu'il avoit été vaincu, il envoya des couriers dans toutes les cours des alliés, et à toutes leurs armées, pour leur porter la nouvelle de sa victoire. Jamais on n'usa plus fréquemment de cette supercherie, que dans la guerre de sept ans. Les prussiens seuls méprisoient de pareils moyens. Etoient-ils battus, ils en convenoient, dans l'espérance de faire oublier leur perte par de nouveaux exploits? Ainsi pensoit Frédéric, ainsi pensoient tous ceux qui commandoient ses armées. On laissoit aux vaincus le plaisir de se repaître d'illusions, de se réjouir pour de fausses nouvelles, et l'on profitoit de la victoire. Le roi, demeuré maître du champ de bataille

de Zorndorf, poursuivit l'ennemi jusqu'à Landsberg; et il étoit si assuré de sa foiblesse, qu'il n'employa, pour l'observer, qu'une partie de son armée sous les ordres de Dohna. Il détacha de nouveau un corps de troupe contre les suédois, et se prépara à se rendre en Saxe, où sa présence étoit absolument nécessaire. Le général Seidlitz eut alors une preuve bien flatteuse de la grandeur d'ame de Frédéric. Ce monarque reconnut publiquement qu'il étoit redevable à sa valeur du succès de cette grande journée; non pas qu'il se fut ménagé lui-même, car il s'étoit tellement exposé, que ses aides-de-camp et ses pages avoient été blessés et tués autour de lui.

Les russes étoient éloignés, et le souvenir des cruautés qu'ils avoient exercées, étouffoit encore dans les soldats prussiens et dans les paysans, tout sentiment d'humanité; ils crurent pouvoir agir en barbares contre des barbares, et enterrerent avec les morts un grand nombre de vivans qui n'étoient que blessés. Inutilement ces infortunés tâchoient de soulever les cadavres qui les couvroient: on en jetoit sur eux de nouveaux qui épuisoient ce qui leur restoit de forces, et qui les étouffoient.

Le roi de Prusse ne pouvant faire face à tous ses ennemis à la fois, les autrichiens s'efforçoient de profiter de son absence. Ils étoient en état d'agir offensivement, et la supériorité de leur armée promettoit à leurs entreprises les plus brillans succès. Le point important étoit de mettre beaucoup de célérité dans les opérations; et comme les passages étoient occupés en Silésie, et qu'il y avoit un grand nombre de forteresses, il fallut remettre les projets relatifs à cette province, après l'exécution d'entreprises moins longues. La Saxe présentoit des lauriers plus faciles à cueillir : Daun s'y trouvoit avec toute son armée, et le Duc de Deux-Ponts avec les troupes de l'Empire. Tout menaçoit les prussiens de la perte prochaine d'un pays qui leur étoit si nécessaire pour pouvoir soutenir la guerre. Le prince Henry, qui couvroit cette province d'une petite armée, fut obligé de reculer devant une puissance aussi supérieure, et se retira à Dresde. Conquérir cette capitale, battre les prussiens en Saxe, ou du moins les en bannir, ôter au roi la communication avec l'Elbe, et le renfermer dans ses états, tels étoient

les projets de Daun. Il avoit en conséquence écrit au général Fermor, pour lui recommander de ne pas se laisser engager dans une bataille avec un ennemi aussi rusé, qu'il ne connoissoit pas encore ; et il lui conseilloit de rester sur la défensive, jusqu'à ce qu'on eût délivré la Saxe. Le courier tomba entre les mains du roi, qui le chargea, après la bataille de Zorndorf, de la réponse suivante : « Vous aviez raison « d'avertir le général Fermor de se défier « d'un ennemi rusé que vous connoissiez « mieux que lui, car il a tenu ferme, et il « a été battu ».

Le prince Henry, qui comptoit sur l'activité de Frédéric, s'efforçoit par toutes sortes de manœuvres, à conserver ses postes contre un aussi grand nombre d'ennemis, et il y réussit. Sonnenstein fut cependant assiégé et pris par les troupes de l'Empire. Le commandant prussien perdit courage, et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui montoit à quatorze cents hommes. Daun conçut le projet de s'emparer de Dresde. Il s'approcha de cette capitale qui n'avoit qu'une foible garnison, et qui n'étoit presque pas fortifiée. Mais la pru-

dence et la fermeté du comte de Schmettau qui en étoit commandant, suppléerent à tout ce qui manquoit d'ailleurs. Il menaça de brûler les magnifiques fauxbourgs de cette ville, dont les maisons avoient six à sept étages, et dominoient pardessus les remparts. Cette menace jeta la cour et la ville dans la plus grande consternation; et lorsqu'on commença à remplir ces maisons de matieres combustibles, les cris et les gémissemens devinrent universels. Schmettau s'excusa sur la nécessité et sur l'obligation dans laquelle il étoit de se défendre; il représenta que les saxons, dont il étoit l'ennemi, ne devoient pas attendre qu'il respectât leur capitale, si leurs propres alliés le forçoient lui-même à la détruire. Daun menaça de venger, de la maniere la plus cruelle, l'incendie des fauxbourgs, et de n'épargner, après la prise de la ville, aucun prussien, et Schmettau promit qu'il se défendroit, de rue en rue, jusqu'à la derniere extrémité; qu'il se retireroit ensuite dans le château royal, sous les ruines duquel il étoit résolu de s'ensevelir. Son projet étoit de mettre des poudres dans ce château, d'y rassembler de force les person-

nes les plus considérables de la cour et de la ville, et d'attendre l'ennemi dans l'appartement même du prince électoral, environné de toute sa famille. Une menace de cette nature, quelqu'incertaine qu'en fût l'exécution, étoit trop bien imaginée et trop assortie aux circonstances, pour manquer de produire son effet. Daun renonça à ses desseins sur Dresde, et Schmettau laissa subsister les fauxbourgs. On retira des maisons les matieres combustibles, et les citoyens furent rassurés.

La grande supériorité des autrichiens et des troupes de l'Empire en Saxe, inspira aux alliés de nouveaux projets pour ruiner entièrement le prince Henry. Les généraux des différentes armées avoient tenu à ce sujet un conseil de guerre, et tout étoit prêt, lorsque ces mots effrayans, *Frédéric vient,* renverserent en un instant le plan qu'on avoit formé. Frédéric arriva en effet, se réunit au Prince Henry, et chercha aussitôt l'occasion de donner une bataille ; il vouloit forcer les autrichiens à retourner en Bohême, et pouvoir aller au secours de la Silésie, qui étoit mal gardée, et en grand danger. Les ennemis y levoient des contri-

butions, et assiégeoient Neisse et Cossel. Fouquet, retranché près de Landshut, avec un corps de quatre mille prussiens, ne pouvoit que contrarier les opérations des ennemis, et non les empêcher. Daun, qui avoit pénétré les intentions de Frédéric, cherchoit à retarder sa marche vers la Silésie, et évitoit avec soin d'engager le combat. Son principal camp, près de Stalpen, étoit un des plus forts de la Saxe. Il étoit couvert par des montagnes à pic, des étangs, des marais, des bois et des chemins creux. Le général et ses troupes étoient tranquilles et satisfaits. La victoire supposée de leurs alliés, près de Zorndorf, donna lieu à un *Te Deum* qu'on chanta au son des trompettes et au bruit du canon, tandis que les gens raisonnables doutoient et ne croyoient pas à une victoire qui se trouvoit contredite par l'arrivée du roi, et le renversement de leurs projets. Cependant différens corps autrichiens furent chassés de leurs postes, et il y eut de fréquentes escarmouches; le chemin de la Silésie devint libre, et Daun restoit toujours immobile derriere ses retranchemens. Il falloit le renvoyer en Bohême, et Frédéric es-

péroit y parvenir, en lui coupant ses convois et en détruisant ses magasins. Il pensoit d'ailleurs n'avoir rien à craindre de la part des troupes de l'Empire, sur le départ desquelles il comptoit, parce qu'elles commençoient déja à manquer de vivres et de fourrages. Ainsi il se campa près de Bautzen, pour donner quelques repos à ses troupes, qui, depuis deux mois, étoient en mouvement; et comme la saison commençoit à devenir rude, il ordonna à l'infanterie de se construire des cabannes, et à la cavalerie, de faire des écuries en paille pour leurs chevaux. On peut se former une idée de la situation dans laquelle étoit le roi au commencement du mois d'octobre de cette année, par la lettre qu'il écrivit au lord-marschall. « Je serai forcé de danser sur « la corde, jusqu'au moment où les neiges « viendront. Que je donnerois volontiers « la moitié de la gloire dont vous me par- « lez, pour un peu de repos ».

Les deux armées changerent enfin de position. Daun se posta dans un camp très-fort, à une petite distance de l'ancien, et les prussiens se placerent près de Hochkirch. Une faute que fit le général prussien

Rotzow, en négligeant de s'assurer d'une hauteur, devint la cause d'un événement qui, en mettant le roi à deux doigts de sa perte, fit éclater toute l'étendue de son génie. La hauteur qui avoit été négligée, fut aussi-tôt occupée par les autrichiens, qui s'y fortifierent. Cet avantage étoit si grand, qu'il fit naître au circonspect Daun l'idée d'attaquer le roi dans son camp même. Ce projet fut communiqué au général Laudon, il étoit conçu avec sagesse, et il fut exécuté avec courage. Les armées étoient si proches l'une de l'autre, que l'aile droite des prussiens n'étoit éloignée du camp ennemi que d'une portée de canon. Les troupes légeres, qui étoient en grand nombre dans l'armée autrichienne, étoient très-propres à couvrir une surprise, et leurs escarmouches, qui ne discontinuoient pas, pouvoient cacher facilement de plus grands desseins. Les prussiens, habitués sous la conduite de Frédéric à attaquer leurs ennemis, étoient bien éloignés de croire qu'ils fussent dans le cas de l'être eux-mêmes, sur-tout par ce Daun si prudent, et dont le camp ne pouvoit jamais être assez retranché, dès qu'il se trouvoit à la proximité du roi de Prusse.

Daun connoissoit en effet le génie entreprenant de ce monarque, à qui rien ne paroissoit impossible. Il connoissoit la célérité avec laquelle les prussiens se rangeoient en bataille, et marchoient à l'ennemi. Mais il voyoit la sécurité de Frédéric, et croyoit pouvoir en profiter. Le roi comprenoit aussi tout le danger de sa situation, et il ne se retiroit pas, parce qu'il regardoit la retraite comme inutile et honteuse tout à la fois. Le feld-maréchal Keith, qui avoit vieilli sous le harnois, disoit : « Si les autrichiens « nous laissent tranquilles dans ce camp, « ils méritent d'être pendus ». Frédéric répondit : « Il faut espérer qu'ils nous crain« dront davantage que la potence ». Toutefois il se détermina à décamper aussi-tôt que son armée seroit ravitaillée, et il avoit fixé pour son départ la nuit du 14 au 15 octobre. S'il se fut décidé à partir un jour plutôt, il auroit sauvé la vie à bien des hommes que ce retard fit périr.

Ce fut la nuit du 13, que toutes les colonnes de l'armée autrichienne quitterent leur camp pour attaquer les prussiens. Le général Odonel conduisoit l'avant-garde, qui consistoit en quatre bataillons et trente-

six escadrons ; le général Sincere le suivoit avec seize bataillons, et le général Forgatsch avec dix-huit. Le corps du général Laudon, qui étoit placé presqu'au dos du camp prussien, fut renforcé de quatre bataillons et de quinze escadrons, auxquels se joignit ensuite toute la cavalerie de l'aile gauche, dont le feld-maréchal Daun conduisoit l'infanterie.

Toutes ces troupes et quelques autres petits corps devoient attaquer l'aile droite des prussiens, les prendre en tête et parderriere, tandis que le duc d'Aremberg avec vingt bataillons et trente-deux escadrons, devoit observer l'aile gauche, et ne l'attaquer que lorsque tout le reste seroit défait. Il y avoit à l'avant-garde des grenadiers volontaires qui étoient montés en croupe derriere des Cuirassiers, et qui devoient sauter de cheval dès qu'ils seroient arrivés, pour se former en pelotons, et se porter en avant. Les tentes étoient restées dressées dans le camp autrichien, et les feux y étoient soigneusement entretenus. Une foule d'ouvriers étoient employés à abattre des arbres ; ils chantoient pendant leur travail, et se répondoient mutuellement, pour empêcher

pêcher les postes avancés, d'entendre le bruit de la marche des troupes; mais les hussards prussiens étoient trop attentifs pour se laisser surprendre; ils s'apperçurent du mouvement des ennemis, et coururent sur le champ en avertir le roi. Il s'étoit douté lui-même de ce mouvement; et comme les rapports réitérés qu'on lui en faisoit ne lui permettoient pas d'en douter, il l'attribua à différentes causes, et ne soupçonna seulement pas qu'il alloit être attaqué. Seidlitz et Zieten se trouvoient alors auprès de lui, et s'efforçoient à le tirer de sa sécurité : ils l'engagerent à donner ordre à quelques brigades de se lever, et à plusieurs régimens de cavalerie de seller leurs chevaux. Mais vers minuit cet ordre fut changé; et le soldat, délivré de toute inquiétude, se livra paisiblement au sommeil.

Il ne faisoit pas encore jour, et cinq heures sonnoient dans le village de Hochkirch, lorsque l'ennemi se présenta devant le camp. Il y arrivoit à chaque instant des troupes de soldats qui se donnoient pour déserteurs, et leur nombre s'accrut si rapidement, que bientôt ils furent en état de forcer les postes avancés et les grand'gar-

des. L'armée autrichienne partagée en différens corps, suivoit son avant-garde de très-près; elle entra sur plusieurs colonnes, s'empara des premieres batteries, et les tourna contre les prussiens, qui furent éveillés par les boulets de leurs propres canons. Ils se trouvoient dans une situation d'autant plus accablante, qu'ils étoient accoutumés à combattre, à vaincre ou à mourir, et qu'ici il falloit périr sans pouvoir presque se défendre. Ils reposoient tranquillement, sous l'égide de Frédéric; et tout-à-coup attaqués au milieu de leur camp, ils ne s'éveillent que pour voir briller le feu et étinceler le fer qui leur donnent la mort. Les ténebres augmentoient le désordre, et tandis que les uns étoient massacrés dans leurs tentes, les autres à moitié nus, couroient à leurs armes, et ne les trouvant pas, s'emparoient des premieres qu'ils trouvoient, et se mettoient en ligne. Alors on put connoître les avantages inestimables d'une bonne discipline. Dans cette position désespérante, où la résistance sembloit une témérité, et où chaque soldat devoit naturellement penser à chercher son salut dans la fuite, le sort de toute autre ar-

mée eût été la déroute la plus complette ; les meilleures troupes même, les généraux les plus habitués à vaincre, eussent trouvé le terme de leur triomphe et le tombeau de leur gloire. Le courage devenoit presque nul, la discipline seule pouvoit tout rétablir, ou du moins empêcher de tout perdre.

L'alarme se répandit aussi vîte que l'éclair dans tout le camp prussien. Dans un instant, malgré le tumulte qui régnoit, la plus grande partie de l'infanterie et de la cavalerie fut rangée en ordre de bataille ; et quoique la nature du combat obligeât les différens corps à agir séparément, ils opposerent la plus grande résistance aux efforts de l'ennemi, le repousserent en plusieurs endroits, et ne céderent dans d'autres qu'à la supériorité du nombre. Le jour, qui commençoit à luire, ne fit point cesser la confusion, parce qu'un brouillard épais vint couvrir les combattans. La cavalerie commandée par Seidlitz se donnoit de grands mouvemens, et cherchoit à soutenir la gloire qu'elle avoit acquise. L'obscurité lui laissoit à peine appercevoir les ennemis ; mais lorsqu'elle les rencontroit, elle faisoit couler des ruisseaux de sang.

Le régiment des cuirassiers de Schoenich, renversa seul une ligne entiere d'infantrie autrichienne, et fit cinq cents prisonniers.

Le village de Hochkirch étoit en feu, et les prussiens le défendoient toujours avec la plus grande valeur. La victoire sembloit dépendre de ce poste : Daun y envoyoit continuellement de nouvelles troupes, et cependant il n'y avoit que six cents prussiens, qui, après avoir consumé toute leur poudre, conçurent et exécuterent le projet hardi de se frayer un passage à travers l'ennemi. Plusieurs échapperent, les autres resterent sur le champ de bataille, ou furent faits prisonniers. Alors avancerent des régimens entiers de prussiens qui attaquerent le village, et s'en rendirent maîtres. Un boulet de canon emporta la tête au prince François de Brunswick ; le feld-maréchal Keith mourut d'un coup de feu qu'il reçut dans la poitrine ; le prince Maurice de Dessau fut mortellement blessé, et les prussiens attaqués de toute part furent forcés de reculer devant la cavalerie autrichienne qui forçoit leurs rangs. Le roi conduisit en personne des troupes fraîches, et repoussa l'ennemi ; mais la cavalerie qui revint à la

charge, le repoussa à son tour, et lui enleva l'avantage qu'il venoit de remporter.

Le brouillard se dissipa enfin, et les deux armées purent voir le champ de bataille. La discipline des prussiens avoit souvent rétabli l'ordre parmi eux; mais l'obscurité et la nature du terrein avoient déconcerté leur tactique, et les avoient mis dans l'impossibilité de combattre régulièrement. Les autrichiens, de leur côté, étoient dans une telle confusion, qu'on les voyoit dispersés par troupes sur les hauteurs, près de Hochkirch. Il fallut donc former de part et d'autre un nouvel ordre de bataille. Daun, peu satisfait de ses avantages, ne croyoit pas avoir vaincu une armée qui avoit trompé son attente d'une maniere aussi étonnante; une armée qui, surprise la nuit au milieu du sommeil, avoit combattu si long-temps avec un courage sans exemple, et qui, malgré la mort de plusieurs de ses chefs, paroissoit encore disposée à renouveller le combat. C'étoit en effet le dessein de Frédéric, lorsque le duc d'Aremberg, qui s'étoit approché à la faveur du brouillard, attaqua l'aile gauche des prussiens, leur tua beaucoup de monde, et leur

prit une batterie. La victoire n'eut pas d'autres suites. Le roi, qui se voyoit presqu'entouré, rassembla ses vaillantes bandes au milieu même de ce champ de carnage, et fit sa retraite après avoir combattu en désespéré cinq heures entieres. Il ne manque à cette retraite, pour devenir un objet d'admiration, que d'avoir vingt siecles d'antiquité; les jalousies et les intérêts des nations ne subsisteroient plus, et l'on pourroit juger tranquillement et sans prévention. Frédéric en se retirant par la plaine de Belgern, fit couvrir son armée par ce qui lui restoit d'artillerie et par des lignes de cavalerie, derriere lesquelles l'infanterie se formoit. L'armée autrichienne étoit dans un trop grand désordre pour interrompre cette retraite; et Daun avoit fait connoître à Kolin qu'il avoit pour maxime, qu'il falloit faire un pont d'or à un ennemi qui fuyoit.

Frédéric n'alla pas loin; il campa dans un endroit appellé Spitzberg, à une demi-lieue du champ de bataille. Son armée avoit perdu la plus grande partie de son artillerie et de ses bagages. Ses troupes n'avoient, dans cette saison rigoureuse, que leurs ha-

bits courts pour se couvrir, et le ciel pour tente. Elles manquoient de poudre et de balles, et si elles avoient eu un nouveau combat à soutenir, elles auroient été forcées de renouveller l'ancienne maniere de se battre, où chacun se confiant à ses propres forces, attaquoit son ennemi corps à corps.

La position que le roi avoit choisie pour son nouveau camp étoit si favorable, ses ressources pour braver tous les dangers étoient si nombreuses, et ses troupes, quoique battues, se trouvoient encore si redoutables, que Daun ne voulut pas risquer une seconde attaque. L'armée prussienne perdit dans cette malheureuse journée, indépendamment de ses bagages, plus de cent canons, et au moins neuf mille hommes; les autrichiens en perdirent huit mille.

Le roi s'étoit trouvé au plus fort du feu; il eut un cheval tué sous lui, et deux de ses pages tomberent roides morts à ses côtés. Exposant sa vie, comme le dernier des soldats, il couroit au danger; et sans la valeur des hussards qui l'accompagnoient, il eût été pris auprès du village de Hochkirch, par un gros d'ennemis qui commençoient à l'entourer. Jamais son génie et ses grandes

qualités ne se montrerent dans un plus grand jour, que pendant cette nuit, qui, bien loin de nuire à sa gloire, la porta à son comble. Ce n'est plus ce roi, qui, au milieu du tumulte de la guerre, s'occupe des affaires d'administration, et gouverne ses états par lui-même, comme en pleine paix; ce n'est plus cet homme extraordinaire qui, dans les momens les plus dangereux, joue de la flûte, et un instant après donne les ordres les plus réfléchis; qui, la veille d'une bataille décisive, fait des vers françois, projette des loix et vérifie des comptes : ce n'est plus enfin le vainqueur de Lissa, qui, dans les plaines de la Silésie, s'instruit en combattant de la tactique des grecs, et détruit une armée nombreuse de plusieurs peuples guerriers; c'est un homme plus admirable encore aux yeux du philosophe et de l'historien; c'est un guerrier toujours intrépide, surpris alors et battu, mais non vaincu, qui avoit su rassembler ses soldats endormis, pour les opposer à un ennemi qui réunissoit contre eux tous les avantages, et les foudroyoit avec leurs propres armes; c'est un héros, qui, dans ce moment terrible, avoit vu

tomber son meilleur ami, perdu ses plus habiles généraux, et qui seul, et abandonné à lui-même, ne consulte que ses lumieres et son courage, prend les mesures les plus propres aux circonstances, rétablit l'ordre dans son armée dispersée, combat durant cinq heures, et se retire avec le même ordre que s'il eût remporté la victoire. Alors sans canons, sans munitions, sans bagages, il inspire encore de la terreur à l'ennemi, et se trouve bientôt en état de secourir plusieurs villes que l'on assiégeoit, et qui étoient au moment de se rendre. Un tel prince commande l'admiration de tous les hommes et de tous les âges.

Plusieurs anciens régimens, qui, jusqu'alors, n'avoient connu que la victoire, et ne s'étoient jamais trouvés à une défaite, furent obligés, pour la premiere fois, de fuir devant l'ennemi. Sans ce jour, plus glorieux peut-être pour les prussiens, que s'ils avoient remporté dix victoires, ces régimens jouiroient encore aujourd'hui de la gloire de n'avoir jamais été vaincus (1).

(1) Le régiment de Forcade infanterie, de la garnison de Berlin, dans lequel j'ai eu l'honneur de ser-

Plusieurs officiers de ces bandes triomphantes avoient de si hautes idées de l'honneur militaire, qu'ils ne vouloient pas absolument céder à la force; l'on fut obligé de les arracher du champ de bataille, parce qu'ils ne pouvoient se déterminer à survivre à un jour aussi malheureux. Les autrichiens remporterent cette victoire le jour de la fête de l'impératrice Marie-Thérese, et Daun donna pour bouquet à sa souveraine la nouvelle de cet heureux événement. Elle l'en remercia par une lettre pleine des témoignages de la plus vive satisfaction. Le pape Clément XIII voulut aussi prendre part au gain de cette bataille, en envoyant au feld-maréchal un chapeau et une épée qu'il avoit bénis.

Daun n'étoit jamais plus circonspect que lorsqu'il avoit remporté un avantage; au-lieu de profiter de sa victoire, il craignit de flétrir les lauriers qu'il venoit de cueillir, et se retrancha dans un camp qu'il mit hors de toute insulte. Frédéric se hâta de

vir, est un de ces régimens, qui, depuis leur création, en l'année 1726, jusqu'au mois d'octobre 1758, n'avoient connu une bataille perdue, que d'après le récit qu'ils en avoient entendu faire.

profiter d'un temps aussi précieux ; il fit venir avec toute la diligence possible, et de Dresde, et de l'armée du prince Henri, les munitions et les provisions dont il manquoit, se fit amener un renfort de six mille hommes, et se prépara à partir pour la Silésie. Il disoit : « Daun a quitté le jeu, la « partie n'est pas perdue ; reposons-nous « quelques jours, puis marchons au se- « cours de Neisse ». Il y avoit cependant encore bien des difficultés à surmonter. Il falloit se décharger d'une foule de malades et de blessés, se procurer des vivres, couvrir la Saxe et tromper l'ennemi par des contre-marches, pour avoir les chemins libres. Tout réussit ; et le 25 octobre, onze jours après la bataille, Frédéric étoit en marche. Daun, qui étoit obligé de renoncer à l'espérance de pouvoir l'arrêter, détacha Laudon avec un corps considérable, pour le suivre et l'inquiéter sur sa route. Laudon s'acquitta de cette commission avec toute l'intelligence qu'elle exigeoit. Tantôt il jetoit des troupes légeres dans des chemins creux pour retarder les prussiens, tantôt il les canonnoit lorsqu'il trouvoit des positions favorables, tantôt enfin il

sortoit des bois comme un torrent, et tomboit sur l'ennemi; mais toutes ces tentatives n'aboutirent qu'à la perte de quelques pontons et de quelques chariots de bagages.

Le général autrichien Harsch, assiégeoit Neisse, qui n'avoit de même que toutes les forteresses prussiennes, qu'une foible garnison, parce que l'on avoit besoin à l'armée de toutes les troupes. Il avoit commencé le blocus dès le 4 août : la tranchée avoit été ouverte le 5 octobre; et malgré la résistance de la garnison, il espéroit s'emparer de cette place importante, parce que le roi étoit éloigné, et qu'il n'y avoit pas de corps prussiens dans les environs. La bataille d'Hochkirch redoubla ses espérances, et toute l'europe crut Neisse perdu. En effet, on ne secourt gueres une ville assiégée, qu'après une victoire, ou du moins lorsqu'on se trouve dans des circonstances favorables; mais que Frédéric battu, entouré de grandes armées, éloigné de quarante milles, ait pu venir dégager Neisse, c'est ce qui surpassa l'attente de tout le monde. En treize jours de marche, il arriva à trois milles de cette ville, et c'étoit

tout ce qu'il falloit alors. Dès le jour même, 5 novembre, Harch leva le siege, abandonna une grande quantité de munitions et d'attirailles de guerre, et se retira en Moravie.

Je ne dois point passer sous silence la conduite généreuse que tint alors une dame allemande, et qui, inconnue à tout le monde, l'a vraisemblablement été à Frédéric lui-même. Le général de Treskow, commandant de Neisse, avoit un bien situé à une petite distance de la ville; sa femme s'y trouvoit, lorsque les autrichiens arriverent pour commencer le siege. Ceux-ci, qui prévoyoient que cette entreprise pouvoit traîner en longueur, et que Frédéric, tout éloigné qu'il étoit, arriveroit peut-être encore assez tôt pour les écarter, crurent qu'une trahison seroit le moyen le plus sûr de parvenir à leur but. Treskow avoit été peu auparavant prisonnier de guerre. On avoit eu en Autriche beaucoup d'égard pour lui, et sa femme, qui étoit allée le joindre pour partager et adoucir son sort, avoit été parfaitement reçue à la cour impériale. Le souvenir des bontés que l'impératrice avoit eues pour elle, ne devoit pas encore être effacé

de son esprit, et ce fut d'après ces considérations qu'on dressa le plan qu'on se proposoit d'exécuter. Un officier autrichien alla faire une visite à madame de Treskow, et lui porta des lettres de sauve-garde de la part des généraux autrichiens (1). Il fut reçu comme un bienfaiteur; et comme il étoit tard lorsqu'il arriva, on le pria de passer la nuit, comme il s'y étoit attendu. Après le souper, et quand les domestiques se furent retirés, on parla de l'impératrice. Madame de Treskow, ne consultant que son cœur, ne tarissoit pas sur les grandes qualités de Marie-Thérese, et l'officier autrichien saisit l'instant où cette dame se livroit aux plus vifs épanchemens de sa reconnoissance, pour lui proposer de trahir sa patrie. Après avoir essayé de justifier sa démarche, il lui offrit une somme considérable et des dignités, sous la promesse du

(1) Je tiens cette anecdote de la bouche même du baron d'Eichbeg, qui étoit l'officier chargé de cette commission. Il étoit alors capitaine de cavalerie au service d'Autriche, et faisoit ordinairement le service d'aide-de-camp auprès des généraux Laudon et Harsch : il vit encore, et demeure en Italie, où j'ai eu occasion de le voir.

plus inviolable secret, si elle vouloit se prêter à livrer la ville. Madame de Treskow fut obligée de se contenir pour attendre la fin d'un discours qui l'indignoit : elle se leve avec transport, déplore l'humiliation à laquelle elle se voit exposée, et s'écrie : « Est-il possible que ce soit à moi qu'on « fasse une pareille proposition »? En vain l'officier veut l'engager à regarder ce qui s'étoit passé comme non avenu, il ne peut réussir à la calmer. Elle abandonne à l'instant le dessein qu'elle avoit d'attendre dans sa maison de campagne l'issue du siege, et renonçe aux lettres de sauve-garde, à toutes les commodités qu'on lui offroit, à son repos même, pour aller partager les inquiétudes, les besoins et les dangers des assiégés. Son village, qui faisoit toute la fortune de sa famille, et qui avoit été donné à son mari pour récompense de cinquante ans de service, fut généreusement sacrifié. Elle dit à celui qui lui étoit envoyé: « Nous sommes pauvres, ceci est « tout ce que nous possédons; forcée d'o« béir à l'honneur, je le remets entre vos « mains : si vous voulez vous venger, vous « le pouvez ». L'officier ému jusqu'aux lar-

mes par ce noble dévouement, se jette à ses pieds pour la supplier de renoncer à son projet; tout ce qu'il put en obtenir, ce fut le pardon de la peine qu'il lui avoit faite. Elle refusa constamment de rester davantage sous la protection des ennemis, et partit la nuit même sans emporter aucune provision, quoiqu'elle n'ignorât pas la disette qui régnoit dans la ville. L'officier confu et pénétré d'admiration, l'accompagna jusqu'aux lignes, où ils se séparerent.

La forteresse de Cosel, qui avoit aussi été bloquée par les autrichiens, fut également délivrée, et les troupes ennemies évacuerent entièrement la Silésie. La campagne tiroit à sa fin dans cette province. Daun, qui étoit resté en Saxe avec la grande armée, espéroit encore faire des conquêtes avant la fin de l'hiver. Toute l'europe étoit dans l'attente des suites que devoit avoir la victoire de Hockirch; on pensoit que Dresde, Leipzick et Torgau seroient emportés à la fois, et Daun lui-même s'approcha de la capitale, dans la résolution de ne pas reculer comme la premiere fois. Il n'y avoit alors en Saxe qu'un petit nombre

de prussiens, parmi lesquels régnoient la plus grande activité et l'intelligence la plus parfaite. C'étoit le général Finck qui les commandoit réellement, quoiqu'il parut être sous les ordres de généraux plus anciens que lui. Mais ces braves guerriers, Hulsen et Ytzenplitz, avoient mis de côté tous sentimens de jalousie. Ils cherchoient le vrai chemin de l'honneur dans la gloire de leur patrie, et respectoient la volonté de leur roi, en rendant hommage aux grands talens du jeune général.

On renforça la garnison de Dresde, et on prit toutes les mesures que les circonstances pouvoient permettre, pour s'opposer à la supériorité des ennemis. Le général Schmettau se vit alors dans la nécessité de faire mettre le feu aux fauxbourgs qu'il avoit épargnés, tandis que la famille royale, trompée par de vaines espérances, resta dans la ville, et fut témoin de ce triste spectacle. Ces fauxbourgs, pour la magnificence de leurs bâtimens, étoient comparables aux plus belles villes de l'europe. Les superbes hôtels dont ils étoient ornés, appartenoient, soit aux grands de l'état et aux personnes riches, soit à des fabricans

qui y avoient établi des manufactures d'où sortoient sans cesse de riches ouvrages, fruits précieux de l'industrie des saxons. Dans les commencemens on se contentoit à la cour de hausser les épaules, lorsque Schmettau menaçoit de faire mettre le feu aux fauxbourgs, dès que les ennemis s'approcheroient. Ils s'approcherent malgré ces menaces, et les prussiens retirerent aussitôt leurs postes avancés, et donnerent le matin du 10 novemb re l'épouvantable signal de l'incendie. On avoit mis des matieres combustibles dans tous les appartemens, au milieu des plus beaux meubles, des chefs-d'œuvres des arts, et jusques dans les magasins des manufactures. Les habitans s'étoient enfuis, et fort peu d'entre eux avoient pu profiter du délai qu'on leur avoient donné pour emporter leurs effets, parce qu'ils manquoient de chevaux et de voitures. Un seul homme et sa femme y furent brûlés vivans, et il y eut trois personnes qui furent tuées (1).

(1) Schmettau obtint des magistrats de Dresde un certificat, par lequel il fut pleinement justifié de cette cruauté dont on l'accusoit.

Daun parut surpris, et fit demander à Schmettau, si c'étoit par les ordres du roi qu'il avoit commis une action qui n'avoit pas eu d'exemples jusqu'alors parmi les chrétiens; il lui fit dire encore qu'il le rendoit responsable des suites que cela pourroit entraîner. Schmettau donna pour raison les loix de la guerre, et l'obligation où il étoit de défendre jusqu'à la derniere extrémité, une ville dont la garde lui étoit confiée. Il assura en même temps le feld-maréchal, comme il avoit déja fait, qu'il se défendroit de rue en rue, et qu'il iroit ensuite s'ensevelir sous les ruines du château royal. Daun fit alors les préparatifs nécessaires pour assiéger Dresde en regle; mais les mauvaises nouvelles qu'il reçut de Silésie, d'où on lui mandoit la levée du siege de Neisse, la retraite de l'armée impériale en Moravie, et l'arrivée prochaine de Fréderic en Saxe, le forcerent encore une fois à changer de projet. Il se retira, en assurant comme un bon courtisan qu'il ne le faisoit que par égards pour la famille royale, qui se trouvoit renfermée à Dresde. Dans la relation autrichienne de cette guerre, il est dit, qu'une considération de

la plus grande importance avoit obligé à changer de plan, et cette considération n'étoit autre chose que l'approche du roi. Les tentatives qu'on avoit faites sur Torgau et Leipsick, furent également malheureuses. Ces deux villes furent secourues presqu'en même temps par les généraux Dohna et Wedel, et Sonnenstein fut pris. Daun, qui n'osoit plus rien entreprendre, employa toute son attention à préparer ses quartiers d'hiver; il les disposa de maniere que son armée formoit une grande chaîne, telle qu'on n'en avoit jamais vue en Allemagne. Elle régnoit le long des frontieres de la Silésie et de la Saxe, se continuoit par les troupes de l'Empire, dans la Thuringe et la Franconie, et se joignoit ainsi à l'armée françoise qui bordoit le Mein, et dominoit sur les rives du Rhin, jusqu'aux frontieres de la Suisse.

Les russes, après la bataille de Zorndorf et le départ du roi, se virent un peu plus libres, et se déterminerent à faire le siege de Colberg, pour se procurer une place d'armes et un magasin dans le centre des états prussiens. Le port de cette ville leur promettoit les plus grands avantages, et la

foiblesse de la garnison leur annonçoit une conquête facile. Le sort de la Poméranie dépendit alors de sept cents miliciens qui composoient toute la garnison de Colberg, et qui étoient commandés par un major invalide; mais ce commandant, appellé Heyden, ne devoit pas être placé dans la classe des guerriers ordinaires. Il fit les dispositions les plus sages, et joignit à la plus grande fermeté le courage le plus intrépide.

Le général Palmbach assiégea cette forteresse avec dix mille russes, et en cinq jours les chemins couverts furent emportés. La reddition de la place étoit certaine, si la valeur du commandant et celle des bourgeois qu'il avoit armés n'eussent arrêté les progrès des russes. Ceux-ci, constamment renforcés par leur grande armée, renouvelloient sans cesse leurs attaques, et sans cesse étoient repoussés; de sorte que, rebutés de leurs pertes, ils leverent le siege, et allerent prendre leurs quartiers d'hiver les uns en Pologne, les autres en Prusse. Alors le général Dohna se trouva maître de marcher en Saxe avec son armée, et de secourir Leipsick.

Les opérations des suédois ne furent pas

plus importantes durant cette campagne, que pendant les précédentes, quoiqu'ils eussent été renforcés par cinq mille six cents hommes d'infanterie, et deux mille de cavalerie. Leur inaction les rendoit méprisables aux yeux de leurs alliés, de leurs ennemis et même de leurs compatriotes. On les tournoit en ridicule à Stockholm et à Vienne, autant qu'à Berlin. L'excès de la honte dont ils étoient couverts, les réveilla enfin, et les engagea à donner des preuves de leur existence militaire ; mais ils démentirent alors le caractere d'ennemis généreux, qu'ils méritoient depuis plusieurs siecles, et ils souillerent leur courage par des actions indignes de véritables guerriers. Aussi-tôt que les prussiens s'éloignoient, ils s'abandonnoient au pillage et aux excès les plus honteux ; excepté qu'ils ne brûloient ni ne tuoient les paysans désarmés, leurs ravages étoient peu différens de ceux des cosaques. Les villes et les villages, où ils pouvoient pénétrer, étoient tellement dévastés, qu'ils n'y laissoient rien. Ils emportoient aux malheureux habitans jusqu'au dernier morceau de pain, et détruisoient les semences afin d'empêcher la récolte. Ils ne savoient pas

même respecter leurs alliés ; ils envoyerent des détachemens dans le Mecklenbourg, pour en exiger des livraisons, et l'y forcer par des exécutions militaires. Le Brandebourg, qui se trouvoit dégarni, attira ensuite leur attention ; ils prirent la route de Berlin, dans le courant d'octobre ; et ils n'en étoient plus qu'à cinq milles, lorsque Wedel arriva avec le corps qu'il commandoit, et les repoussa sous le canon de Stralsund. Ils laisserent pendant leur fuite une forte garnison à Fehrbellin, dans la marche, afin de couvrir leurs derrieres ; mais cette place, si célebre depuis un siecle, à cause de la bataille que les suédois avoient perdue sous l'électeur Frédéric Guillaume, fut attaquée sans aucun préparatif, et emportée d'assaut. Une partie de la garnison fut taillée en pieces, et le reste fut pris. Malgré tous ces revers, et l'espece de nullité à laquelle les suédois étoient réduits, la cour de Pétersbourg renouvella avec eux pour douze ans, son traité d'ailliance qui alloit expirer.

On étoit au milieu du mois de décembre, et la campagne prenoit fin de tous les côtés. Il n'y avoit plus d'ennemis en Silésie,

en Saxe, dans le Brandebourg et en Poméranie. Ce même Frédéric, qui avoit été battu au mois d'octobre, étoit actuellement maître de la Saxe, depuis l'Elbe jusqu'à l'Oder. En sept semaines il avoit été de Saxe en Silésie, en étoit revenu, y étoit retourné, et avoit délivré Neisse, Cosel, Dresde, Leipsick, Torgau et Colberg. La rapidité de ces opérations étonnoit les personnes les plus versées dans l'art militaire. Le maréchal de Belleisle, ministre de france, ne pouvoit pas se persuader que de pareilles marches fussent possibles. Il connoissoit par lui-même les difficultés qu'on éprouve à faire mouvoir une armée, et il disoit à cette occasion : « Quoi que puisse faire le « roi de Prusse, son armée n'est cependant « pas une navette. »

Les françois n'avoient point partagé l'inaction des suédois, et il n'avoient pas été plus heureux. Dès le commencement de l'année, le maréchal de Richelieu avoit remis le commandement au prince de Clermont, qui avoit trouvé les troupes dans le plus mauvais état. Le marquis d'Havrincourt, ambassadeur de france à Stockholm, en parle de la maniere suivante dans une lettre

lettre qu'il adressa au marquis de Montalembert : « Le prince de Clermont a reçu « l'armée dans un désordre inconcevable ; « il n'y a ni regle ni ensemble dans la dis- « position des troupes en quartier, point de « prévoyance pour l'avenir, point de me- « sures prises relativement à l'approvision- « nement et à l'entretien de l'armée, fina- « lement on y manque de tout. » Le prince de Clermont écrivit lui-même au roi cette lettre singuliere : « J'ai trouvé l'armée de « votre majesté divisée en trois corps très- « différens. Le premier est sur la terre ; il « est composé de voleurs, de maraudeurs, « tous gens déguenillés depuis les pieds jus- « qu'à la tête : le second est sous terre et le « troisieme dans les hôpitaux. « Il demandoit ensuite des instructions pour savoir s'il devoit ramener le premier corps, ou s'il devoit attendre qu'il fût allé rejoindre les deux autres.

Le prince Ferdinand ne donna pas le temps au général françois d'améliorer sa situation ; il alla le trouver en Hanovre, et se mit à le poursuivre. Dès que les françois appercevoient les coureurs ennemis, ils prenoient la fuite, et le faisoient quelque-

fois avec tant de précipitation, qu'ils abandonnoient leurs malades, une partie de leurs canons et de leurs bagages. Il n'y eut qu'à Hoya, sur le Weser, que le comte de Chabot se maintint dans son poste, jusqu'à ce que le prince héréditaire, aujourd'hui duc de Brunswick, l'en eut chassé et eut fait quinze cents prisonniers après avoir essuyé la plus vigoureuse résistance. Ce fut ici la premiere action de ce jeune prince, et celles qui la suivirent le placerent bientôt au rang des plus grands généraux de notre siecle.

La prise de Hoya intercepta le chemin de Zelle, du Hanovre et de la principauté de Brunswick. Les troupes légeres des alliés poussoient devant elles tout ce qu'elles trouvoient ; et les paysans hanovriens, qui vouloient se vanger des violences qu'on avoit exercées sur eux, profitoient du désordre des françois, pour les surprendre et les massacrer. Huit jours suffirent pour délivrer le Hanovre des ennemis qui s'y trouvoient, et qui reculerent sur le Rhin, en laissant au pouvoir du vainqueur tous les magasins qu'ils ne purent pas détruire. Pour assurer cette malheureuse retraite, le prince

de Clermont sacrifia quatre mille hommes, qu'il laissa à Minden. Cette place fut emportée après six jours de siege; l'on y prit un grand magasin, et la garnison qui ne montoit plus qu'à trois mille cinq cents hommes, fut faite prisonniere de guerre. Les françois ne s'arrêterent qu'à Wesel, où ils établirent leur quartier général, après avoir fait passer le Rhin à la plus grande partie de leurs troupes.

Le parlement britannique, qui savoit que Ferdinand n'avoit pas assez de cavalerie pour tenir la campagne, s'étoit décidé à lui en envoyer, et même à renforcer son armée avec de l'infanterie angloise. Emden étoit le lieu le plus propre au débarquement; mais comme cette ville se trouvoit encore entre les mains des françois qui en avoient fait leur place d'armes et leur principal magasin, sous la garde de trois mille huit cents hommes, on fit marcher en avant deux vaisseaux anglois qui parurent et bloquerent le port. La garnison effrayée craignit d'être attaquée par terre et par mer, et de se trouver coupée. Sur le champ elle abandonna les magasins, les malades, les otages même qu'elle avoit en dépôt, et fit

sa retraite au milieu des estafettes angloises, des hussards prussiens et des chasseurs hanovriens qui tuerent beaucoup de monde, et firent encore plus de prisonniers. On avoit oublié de retirer la garnison d'un fort voisin appellé le Wechti; elle fut obligée de se rendre sans combat, et de laisser à l'ennemi un train de cent pieces de canons.

Toutes les armées des prussiens, des autrichiens, des russes, des suédois et de l'empire, étoient déja dans leurs quartiers d'hiver, lorsqu'arriva cette révolution si peu attendue, qui délivra des françois le nord de l'Allemagne, et changea entièrement le théâtre de la guerre. Ferdinand pensa alors à repousser les françois au-delà du Rhin, en s'emparant de Wesel, qui étoit la seule ville qui leur restât; mais pour exécuter ce projet d'une maniere plus sûre, il attendit l'arrivée de la cavalerie angloise, et mit son armée en quartier d'hiver dans la Westphalie.

La France, qui n'avoit pas oublié l'affaire de Rosbach, fut très-sensible à ce nouveau malheur. On prit à la cour de Versailles les mesures les plus efficaces pour le réparer. Toutes les troupes du

royaume eurent ordre de se mettre en marche, et de se rendre à l'armée du bas-Rhin. Les places de la frontiere furent mises en état de défense ; et pour inspirer encore plus de confiance à la nation, qui soupiroit après la paix, on répandit le bruit qu'elle se feroit incessamment par l'entremise de l'Espagne.

Le maréchal de Belleisle qui tenoit alors le timon des affaires, chercha à découvrir les causes de tant d'événemens désastreux. Il envoya plusieurs officiers à la Bastille, et écrivit des lettres pleines de reproches et de menaces à tous les commandans des régimens. On y eut peu d'égard. Le mal avoit jeté de trop profondes racines, et à moins d'une réforme entiere dans le militaire françois, telle que celle qui s'est exécutée depuis, il étoit impossible d'y porter remede. Il n'y avoit en effet dans les armées de cette nation, lorsqu'elles étoient en marche, qu'elles campoient ou qu'elles combattoient, aucune espece de subordination ni de discipline. La quantité prodigieuse de marchands, d'équipages inutiles; de laquais, de vivandiers, &c. rendoient les subsistances des troupes fort difficiles, et

augmentoient considérablement le désordre des camps et des marches. Le comte de Saint-Germain, un des principaux chefs de l'armée françoise, donna vers ce temps-là un exemple bien dangereux du défaut de subordination qui régnoit alors. Comme il étoit en mésintelligence avec le duc de Broglio, il refusa obstinément de lui obéir, et bientôt après il abandonna le corps qu'il commandoit, sans en avoir prévenu son chef, ni avoir pris aucune mesure relativement à la sûreté des troupes qui lui avoient été confiées. Il lui parut suffisant d'indiquer par une lettre l'endroit où il avoit laissé les dix mille hommes dont il devoit répondre.

Si c'est le devoir d'un historien de rapporter les actions glorieuses qui ont illustré ses compatriotes, ce n'en est pas un moins sacré pour lui de rendre justice aux ennemis de son pays, en faisant passer à la postérité, et en présentant à la reconnoissance publique, les noms de ceux qui s'en sont rendus dignes par la grandeur de leur caractere, et la noblesse de leurs procédés. Le marquis d'Armentieres, aussi généreux en Allemagne que le marquis de Bouillé l'a été en Amérique, avoit pris

une ville considérable dans le Hanovre ; des députés de la noblesse et de la bourgeoisie vinrent implorer sa clémence. Ce général leur répondit : « Messieurs, je ne « ne suis pas venu pour vous faire du bien, « mais soyez certains que je vous ferai le « moins de mal qu'il me sera possible ». Et il tint parole.

L'action la plus grande, la plus noble, la plus sublime de cette guerre, appartient également à la nation françoise, et je crois devoir la rapporter ici, sans avoir égard au temps où elle s'est passée. Le chevalier d'Assas, jeune officier françois du régiment d'Auvergne, qui commandoit un détachement, fut surpris dans un bois pendant une nuit très-obscure, et étoit à une certaine distance de sa troupe. Tout-à-coup il est environné de soldats; cent bayonnettes sont dirigées contre sa poitrine, et prêtes à le percer, s'il pousse un seul cri. Le grand Condé avoit coutume de dire : « Qu'on me « montre un danger auquel il n'y a pas « moyen d'échapper, et j'aurai peur ». Il n'y avoit pas de moyen pour d'Assas, s'il avertissoit ses gens de la présence de l'ennemi, et leur salut n'étoit pas même assuré par

sa mort. D'Assas oublia tout, et ne vit que son devoir. *Auvergne, voici l'ennemi!* ce furent ses dernieres paroles. A l'instant il tomba percé de mille coups. Lorsque les Decius se dévouoient volontairement, l'espérance de sauver leur patrie animoit leur sacrifice; ils voyoient dans un avenir glorieux l'admiration de Rome, des statues, des temples et l'immortalité. D'Assas, dans un rang moins élevé, n'avoit pas d'aussi grands motifs, et au printemps même de sa vie, il eut le courage de se dévouer à la mort.

Je reprends la suite des événemens. Aussi-tôt que les troupes se furent un peu reposées, Ferdinand ouvrit la campagne avec le dessein hardi de porter le théâtre de la guerre, si non au cœur de la France, du moins sur les frontieres de ce royaume; mais, comme l'armée françoise se trouvoit maîtresse des bords du Rhin, et qu'elle tenoit un poste avantageux, il sembloit que l'on ne pourroit passer ce fleuve qu'avec de très-grandes difficultés. On parvint à les surmonter, et le premier juin, pendant la nuit, l'armée des alliés passa heureusement auprès de Cleves, sur un pont de bateaux,

et sur des bateaux plats. Ferdinand desiroit une bataille : le prince de Clermont l'évitoit. Et quoique son armée eût été augmentée, il s'étoit retranché jusqu'aux dents auprès de Rheinfeld, où il étoit impossible de l'attaquer. Il n'y avoit d'autre moyen à prendre que de l'obliger, par des manœuvres, à quitter son poste, et le prince Ferdinand y réussit. Quatorze jours après qu'il eut passé le Rhin, il vit arriver l'armé françoise dans la plaine de Crefeldt, lui livra bataille le 23 juin, et la gagna. Les françois y perdirent sept mille cinq cents hommes, et les alliés n'eurent que quinze cents morts ou blessés. Le fort de l'action s'étoit passé dans un bois, de la conservation duquel dépendoit le sort de la journée. Le prince héréditaire de Brunswich s'y étoit porté à la tête de l'infanterie, et après une résistance opiniâtre de trois heures, en avoit chassé l'ennemi. La cavalerie françoise souffrit beaucoup dans cette affaire. Les dragons prussiens, qui avoient été offensés par quelques plaisanteries que les françois s'étoient permises, se vengerent complettement. La France perdit encore dans cette occasion le comte de Gisors, fils uni-

que du maréchal de Belleisle. Ce jeune militaire avoit de grands talens, et promettoit beaucoup; il mourut entre les bras du prince héréditaire de Brunswick, qui le connoissoit et l'aimoit. Le duc Ferdinand, après la victoire qu'il venoit de remporter, ne put voir sans émotion cette foule de cadavres mutilés dont la terre étoit couverte, et dit à ses officiers qui lui souhaitoient la continuation de son bonheur : « voilà la « dixieme scene de cette espece que je vois « de ma vie ; Dieu veuille que ce soit la « derniere! »

On fit ensuite le siege de Dusseldorf, où les françois avoient leur principal magasin, et cette ville se rendit le sixieme jour, après qu'un grand nombre de maisons eurent été réduites en cendres par les bombes et les boulets rouges. La garnison obtint la permission de se retirer, et laissa au pouvoir des vainqueurs tous les approvisionnemens, avec une quantité de très-beaux canons. Cette nouvelle perte jeta la France dans la consternation; on remplit la Bastille, et le prince de Clermont fut rappellé. Le dauphin vouloit aller se mettre lui-même à la tête de l'armée, mais on ne lui permit pas

Le cabinet de Versailles prit seulement les moyens qu'il estimoit les plus propres à sauver l'honneur des armes françoises. Il envoya aux généraux les instructions les plus détaillées et les plus précises, fit recruter les armées, et les pourvut de tout ce qui leur manquoit. Le commandement de l'armée du Rhin fut donné au maréchal de Contade; et l'on ordonna au maréchal de Soubise de pénétrer dans la Hesse, à quelque prix que ce fût. Cette province, dont le prince Ferdinand étoit éloigné, paroissoit aisée à conquérir, et cette conquête pouvoit devenir un moyen d'écarter du Rhin l'armée des alliés. Le maréchal de Soubise se mit en marche, et quoique son avant-garde eût été battue par la milice hessoise, il pénétra dans le cœur de cette province avec trente mille hommes. Le prince d'Isenbourg, général des hessois, n'avoit que cinq mille hommes à lui opposer; et, dans l'impossibilité où il étoit de résister à une armée avec des troupes aussi peu nombreuses et aussi peu exercées, il chercha à gagner du temps, choisit une position avantageuse entre Cassel et Minden, et attendit l'issue des opérations qui se faisoient sur le Rhin. Il avoit eu

d'abord le dessein de se retirer; mais ses troupes qui étoient animées contre les françois s'y opposerent, et il fut contraint de tenir tête au duc de Broglio qui conduisoit un corps de douze mille hommes dont la plupart étoient des régimens allemands au service de la France. Le combat se donna auprès du village de Sangershausen. L'action fut très-vive. Les hessois se battirent comme des lions, et, durant cinq heures, rendirent la victoire douteuse; le nombre les accabla enfin, et le prince d'Isembourg abandonna le champ de bataille après avoir perdu quinze cents hommes, et presque toute son artillerie. Trois cents de ces braves hessois furent noyés dans la Fulde, en voulant la passer à la nage. Par cette victoire les françois se trouvoient maîtres du Weser, et pouvoient se répandre dans le Hanovre et la Westphalie. La Hesse, qui avoit déja été si maltraitée, éprouva encore une fois les malheurs de la guerre. Le maréchal de Contade refusa d'accorder la capitulation qu'on lui demandoit pour ce pays infortuné, en disant qu'il étoit soldat, et qu'il ne savoit pas écrire.

Les anglois, d'après la nouvelle de la victoire

victoire de Crefeldt et des progrès du duc Ferdinand sur le Rhin, s'étoient déterminés plus que jamais à poursuivre la guerre. Le parlement de ce royaume, le peuple, toute la nation en un mot, desiroient qu'on prît les mesures les plus vigoureuses pour combattre la France par terre et par mer. Pitt, qui étoit alors à la tête du ministere de la grande Bretagne, et qui savoit gouverner cette nation fiere d'une maniere conforme à son goût, subjuguoit par son éloquence et par la force de son génie, le conseil du roi ainsi que le parlement. Sa maxime favorite étoit d'abandonner totalement une affaire, ou de la pousser aussi loin qu'elle pouvoit aller. Le parlement consentit enfin à envoyer dix-huit mille hommes en Allemagne; et si cette détermination eût été prise plutôt, le duc Ferdinand auroit pu se maintenir au-delà du Rhin; mais dans ce moment sa position étoit très-critique. Il avoit en tête une armée de quatre-vingt mille hommes, conduite par un général expérimenté; ses troupes commençoient à manquer de vivres; des pluies continuelles avoient gâté les chemins; les fleuves et les rivieres commen-

çoient à déborder, et le maréchal de Contade, qui vouloit ruiner son ennemi, évitoit avec le plus grand soin une bataille inutile. D'un autre côté, le Hanovre étoit menacé, et il falloit le secourir ; il falloit encore pourvoir à la sûreté des anglois qui devoient débarquer dans le nord de l'Allemagne, et empêcher qu'ils fussent coupés. Le duc Ferdinand n'avoit donc d'autre parti à prendre que de repasser le Rhin; et il étoit bien difficile qu'il exécutât ce projet en présence d'une armée plus forte que la sienne, et qui observoit tous les mouvemens qu'il pouvoit faire. Un événement qui auroit dû le perdre sans ressource, vint le tirer de l'embarras cruel où il se trouvoit. Le général Imhof gardoit près de Rées, avec trente mille hommes, un pont que l'armée des alliés avoit établi sur le Rhin. Dix mille françois vinrent l'attaquer dans un moment où le duc Ferdinand ne pouvoit le secourir. Imhof, ne consultant que son courage, et sachant que l'ennemi ne connoissoit pas le terrein qui étoit couvert par des fossés et des haies, sortit de son camp et présenta le combat au-lieu de l'attendre. Cette attaque imprévue, de

la part d'un corps aussi foible, épouvanta les françois ; ils s'enfuirent après une demi-heure de foible résistance, et se retirerent à Wesel avec tant de précipitation, qu'ils laisserent beaucoup de prisonniers, abandonnerent onze canons avec des munitions et des chariots, et jeterent jusqu'à leurs armes pour courir plus vîte. On trouva sur le chemin de Wesel plus de deux mille fusils.

Quelque peu importante que puisse paroître une action comme celle-ci dans une guerre aussi fertile en grands événemens, elle eut, dans la conjoncture présente, les suites qu'auroient pu avoir une grande victoire ; elle assura la possession du grand magasin d'Emmerich, et conserva le précieux pont de bateaux, sans lequel le duc Ferdinand n'auroit jamais pu repasser le Rhin. Ce grand général et ses braves soldats, sans vivres, sans pontons, sans espérance, auroient été renfermés dans un petit coin de terre, où ils seroient devenus la proie de leurs ennemis ; tandis que, par ce succès si léger en lui-même, le passage devint libre, et l'on put même transporter le pont à Grielhausen, parce que le Rhin, qui étoit grossi, le rendoit impraticable à

Rées. Les françois firent alors une derniere tentative pour le détruire ; ils firent partir de Wesel quatre bateaux d'une construction particuliere, qui furent arrêtés par des estaffettes, et l'armée des alliés passa heureusement le Rhin les 9 et 10 juillet. Imhof fut envoyé avec un corps de troupes au-devant des anglois, qui débarquerent à Embden, et se réunirent sans obstacle à leurs confédérés, près de Crefeldt.

Le duc Ferdinand, pour laisser reposer ses troupes, se campa sur la Lippe, d'où il couvroit le Hanovre. Le prince d'Isembourg se porta sur le Weser, et le général Oberg fut chargé de couvrir la Hesse avec vingt mille hommes. Il s'empara du camp fortifié de Saudersbausen, et fit tout ce qu'il put pour engager les françois à l'attaquer dans ses retranchemens. Le prince de Soubise ne donna point dans le piege, et sut attirer son ennemi en feignant de le prendre par ses derrieres ; il lui fit quitter son camp, l'investit et l'attaqua auprès de Lutternberg. Les hessois se défendirent vaillamment, et repousserent l'infanterie ennemie ; mais dans l'instant même où la victoire étoit à eux, s'ils avoient eu de la ca-

valerie pour les soutenir, la cavalerie françoise les prit en flanc et parderriere, et les força à la retraite. Les alliés perdirent dans cette occasion quinze cents hommes, avec vingt-huit pieces de canons. Un corps de dix mille saxons, qui avoit joint depuis peu l'armée françoise, eut beaucoup de part à cette victoire, et contribua fortement aux avantages que les françois remporterent dans la suite. Ces guerriers étoient en grande partie des déserteurs de l'armée prussienne, qui ne vouloient pas combattre contre leur patrie; on en avoit composé douze régimens qui étoient alors à la solde de la France. Ils avoient vingt-quatre canons qui leur avoient été donnés par la dauphine, et sur lesquels étoit gravé le nom de cette princesse : c'étoit une espece de tribut qu'elle payoit à sa patrie opprimée. Son frere, le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, commandoit ce corps. Il apporta à l'armée des manieres si fieres, qu'elles révolterent les saxons, qui étoient pleins de bonne volonté, et qui croyoient mériter plus d'égards. Ils ne se contenterent pas de murmurer, ils se plaignirent hautement, et en présence même du prince, qui fut souvent

obligé d'entendre des propos très-humilians. Comme il vouloit les réprimer par les peines les plus séveres, un général saxon lui donna le sage conseil de ne pas faire attention à ces clameurs et de changer ses manieres. Il fit l'un et l'autre ; et alors ses soldats, quoiqu'ils n'eussent pas meilleure opinion de ses talens militaires, respecterent au moins dans lui le fils de leur roi. La victoire de Lutternberg valut au prince de Soubise le bâton de maréchal de France. Il parcourut toutes les provinces voisines, leva de fortes contributions, et avança presque sous les murs de Hameln. Ceux qui étoient à la tête de l'administration du Hanovre, éprouvoient de vives inquiétudes, et firent encore une fois apporter dans la ville les archives et tous les objets que l'on vouloit mettre en sûreté.

Les différentes manœuvres du duc Ferdinand empêcherent les progrès ultérieurs des françois, et la jonction de leurs armées, qui, après quelques tentatives inutiles, entrerent dans leurs quartiers d'hiver; la grande armée, commandée par le maréchal de Contade, prit les siens entre la Maas et le Rhin, et celle du maréchal de Soubise sur les

bords du Rhin et du Main. Le prince d'Isembourg occupa la Hesse que les françois avoient quittée, et le duc Ferdinand se plaça dans la Westphalie, et établit son quartier-général à Munster. L'activité de ce grand général avoit empêché l'exécution des ordres rigoureux que les françois avoient reçus de leur cour. On avoit résolu à Versailles que, sans avoir égard à aucune considération, l'on profiteroit, autant qu'il seroit possible, des avantages que l'on pourroit obtenir. Le maréchal de Belleisle écrivit en conséquence au maréchal de Contade :
« Je ne connois point d'autre remede à nos
« pressans besoins que de tirer le plus d'ar-
« gent qu'il sera possible des pays ennemis;
« ceux-ci doivent, indépendamment de l'ar-
« gent, nous fournir tout ce qui sera né-
« cessaire pour la subsistance des troupes :
« foin, paille, avoine, pain, orge, bestiaux,
« chevaux, et même des hommes pour re-
« cruter nos régimens étrangers. Il sera à
« propos, d'ici à la fin de septembre 1758,
« de dévaster entièrement tout le pays qui
« se trouvera en avant du cordon que nous
« voulons former pendant l'hiver, afin qu'il
« soit impossible à l'ennemi de s'approcher

« de nous. » Dans les lettres suivantes, ces ordres étoient encore plus pressans. Par une dépêche, du 5 octobre, le ministre disoit: « Vous devez, monsieur, faire un désert de « la Westphalie ; et quand à ce qui concerne « les pays de la Lippe et de Paterborn, « comme ce sont les provinces les plus fer- « tiles, il faut avoir soin d'y tout détruire « sans exception. »

Tous les généraux françois ne suivirent pas à la lettre ces cruelles instructions ; il y en eut seulement quelques-uns qui s'y conformerent autant qu'ils purent. Les contributions sont un des malheurs de la guerre, même parmi les peuples civilisés ; elles ne doivent exciter l'attention que lorsqu'elles sont poussées à l'excès ; elles le furent dans le comté de Hanau, et dans la Hesse, qui éprouverent pendant cette guerre toute la fureur des ennemis. Le sieur F..., intendant des armées françoises, pour se faire payer une contribution exorbitante, fit enfermer dans une chambre, pendant trois jours et deux nuits, quatre-vingt-treize personnes de tout rang, sans leur donner à boire ni à manger, et sans qu'elles pussent dormir, parce que le plus grand nombre étoit obligé

à se tenir debout. A ces procédés inhumains on ajouta le troisieme jour une nouvelle rigueur, en ordonnant à la garde de ne laisser sortir personne pour satisfaire les besoins de la nature. On leur refusa jusqu'à du pain et de l'eau; et lorsque des conseillers de Gunderode, de Hugo, et d'autres prisonniers d'un rang distingué, supplierent de leur en faire donner, la S... répondit : « Je vous « accorderai aujourd'hui soir la grace que « vous me demandez ; vous aurez du pain et « de l'eau ; mais ne vous attendez plus doré- « navant à une pareille condescendance. »

1759.

TOUTES les puissances belligérentes se préparoient pour la campagne prochaine. Frédéric, résolu de se tenir sur la défensive avec sa grande armée, ne négligea cependant aucune occasion de faire craindre et respecter ses forces. Un prince polonois, nommé Sulkowsky, sans égard pour la neutralité qui existoit entre sa république et la Prusse, se mêloit de la guerre, levoit des troupes et rassembloit des magasins pour

les russes. Le roi de Prusse lui fit faire des représentations très-sérieuses, auxquelles il répondit avec beaucoup de fierté, en s'appuyant sur son indépendance, et sur sa qualité de magnat; il comptoit encore sur l'éloignement dans lequel se trouvoit la ville de Riesen des frontieres de la Silésie; il comptoit sur les soldats et les canons qu'il avoit dans cette ville, ainsi que sur le secours de la république. Mais le nom prussien, qui étoit redouté alors des plus puissantes nations, ne devoit pas être impunément outragé par un aussi petit souverain d'esclaves. Frédéric, oubliant toute espece de considérations politiques, envoya le général Wobersnow en Pologne, avec un corps de troupes. Riesen fut pris sans coup férir. Le prince fut arrêté et ses soldats furent enlevés; on ruina les magasins destinés aux russes, on emmena les canons, les chevaux, les chariots, et tous les attirails de guerre. Les soldats polonois furent forcés à coups de bâton à entrer au service de Prusse, et leur prince fut enfermé dans la forteresse de Glogau, où il resta jusqu'à la fin de la guerre. Tel fut le sort de ce noble orgueilleux, qui, fier de se voir maître d'un

nombre assez considérable de villages habités par de misérables paysans, prétendoit devenir l'allié de puissans monarques, et prendre part à leurs querelles. Le Gazetier d'Erlangen étoit encore un ennemi de la même espece, qui croyoit défendre son souverain, en déclarant la guerre aux prussiens dans ses feuilles, et en les accablant d'injures. Un officier prussien se chargea de le corriger ; il lui fit délivrer une volée de coups de bâton, et obligea le malheureux folliculaire à en donner une quittance en forme.

Les troupes prussiennes ne montrerent jamais plus d'activité que durant cet hiver. Elles prirent Erfurth, détruisirent beaucoup de magasins, et battirent un corps d'autrichiens ; le prince Henry, malgré la rigueur de la saison, les hautes montagnes qu'il falloit traverser, et les chemins impraticables qu'il falloit prendre, entra en Bohême, força les défilés, et dispersa les troupes ennemies. Hulsen vainquit le général autrichien Reinhardt, fit deux mille prisonniers, et s'empara d'un grand nombre de magasins où il trouva trente-cinq mille tonneaux de farine, cent trente-sept mille mesures d'a-

voine, quatre-vingt-six mille rations de foin et soixante-quatorze mille pains. C'étoit de quoi nourrir pendant cinq mois une armée de cinquante mille hommes, et fournir de fourrage pour un mois vingt-cinq mille chevaux. Ces immenses provisions furent gatées, on détruisit un pont nouvellement bâti, et l'on brûla cent cinquante bateaux qui étoient sur l'Elbe. Les autrichiens mirent eux-mêmes le feu au magasin qu'ils avoient à Zaatz, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des prussiens. Du côté de la Saxe on fit aussi une diversion contre les troupes de l'Empire. Le prince Henry entra en Franconie, et détacha différens corps pour aller en avant. Ils chasserent de toute part ces bandes composées de tant de peuples divers, et dont la constitution militaire, la discipline et le peu d'activité dans une guerre, si féconde en événemens, faisoient un singulier contraste avec les opérations des grandes armées. Cette déroute leur occasionna des pertes considérables ; on les faisoit prisonniers par troupes, et le général Riedesel fut pris avec deux mille cinq cents hommes, auprès de Himmelskron; Bamberg, Wurzbourg et d'autres villes impériales, où les prussiens

prussiens pénétrerent, furent mises à contribution.

Un autre corps prussien tomba sur le Meckelbourg, prit Schwerin, força les jeunes gens à se faire soldats, et leva de grandes contributions. Les pauvres Mecklenbourgeois furent punis des mesures politiques de leur duc, qui, par haine pour le roi de Prusse, et sans réfléchir aux suites, s'étoit mis à la tête des princes qui soutenoient le jugement de Ratisbonne. Il avoit cru pouvoir satisfaire son inclination sans aucun danger, en se mêlant d'une guerre, dont la puissance des confédérés paroissoit assurer le succès. Il avoit cru qu'en restant attaché au parti le plus fort, il obtiendroit de grands avantages ; mais au-lieu de réaliser ces brillantes illusions, il occasionna la ruine entiere de son pays, qui étoit bien éloigné d'être dans l'abondance. Les prussiens ne se comporterent nulle part avec tant de cruauté : ils détruisirent ce qu'ils ne purent emporter, découperent les plumons mêmes des pauvres habitans, et jeterent les plumes au vent. La princesse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz écrivit à Frédéric, et lui peignit d'une maniere

déchirante toutes les horreurs arrivées sous ses yeux ; Frédéric y fut sensible, et cette lettre fut une des causes, qui contribuerent à placer cette princesse sur le trône de la grande Bretagne.

Les suédois furent attaqués à leur tour. Damgarten, Wolgast et d'autres endroits qu'ils occupoient, leur furent enlevés ; les villes d'Anclam et de Demmin, qu'on assiégea en forme, furent obligées de se rendre. On fit dans ces différentes expéditions deux mille sept cents prisonniers, et un butin considérable en canons, munitions et provisions de toute espece. Cette perte fut très-grande pour les Suédois, à cause de l'éloignement où ils étoient de leur pays, et des obstacles qu'il falloit vaincre à Stockholm, pour obtenir seulement les secours les plus nécessaires.

Les provinces du sud de l'Allemagne, manquoient de forteresses et de troupes ; elles étoient ouvertes aux prussiens depuis les progrès qu'ils avoient faits en Franconie. Le prince héréditaire de Brunswick avoit joint le Prince Henri avec douze mille hommes des alliés. Les troupes de l'Empire fuyoient de toutes parts, et le duc

de Deux-Ponts, leur général, demandoit instamment du secours au duc de Broglio. La fortune favorisoit les prussiens, lorsque le prince Henri fut obligé de s'arrêter au milieu de ses succès, pour aller couvrir la Saxe, où les autrichiens venoient d'entrer ; ce fut l'unique raison qui le détermina à rétrograder avec son armée victorieuse.

Durant ce temps, les russes s'étoient rassemblés en Pologne, et menaçoient les états prussiens d'une nouvelle invasion. Frédéric envoya à leur rencontre le général Dohna avec un corps considérable, afin de retarder leur marche, s'il ne pouvoit les arrêter tout-à-fait. Dohna, sans considérer si les terreins étoient neutres ou ennemis, ne suivit que la loi du plus fort, et exigea par-tout des livraisons qu'il ne paya pas. Il employoit la violence pour obliger les habitans à les fournir, et s'empara d'une foule de polonois qu'il incorpora dans les régimens qui manquoient de recrues. Les prussiens publierent à cette occasion un manifeste, par lequel ils chercherent à justifier la conduite qu'ils avoient tenue. Le défaut de vivres les contraignit enfin à se

retirer vers l'Oder. Les russes, dont les magasins étoient brûlés, les suivirent; de sorte que les deux armées se rencontrerent auprès de Zullichau dans le Brandebourg.

Le feld-maréchal Soltikow avoit remplacé Fermor, qui, après s'être démis du commandement en chef, continuoit à servir sous les ordres de son successeur. Les prussiens changerent aussi de général. Le roi, mécontent de Dohna, qui avoit négligé l'occasion d'attaquer les russes avec avantage, lui ôta sa place pour la donner au général Wedel. Celui-ci arriva à l'armée le 22 juillet; il ne connoissoit ni ses troupes, ni l'ennemi, ni le pays où il devoit combattre. Il avoit en outre des ordres positifs d'attaquer les russes sans délai, s'il ne pouvoit les empêcher de se joindre aux autrichiens d'une autre maniere. Pour effectuer cette réunion, Laudon s'avançoit avec trente mille hommes; les russes se hâtoient d'aller à sa rencontre; et comme ils voulurent continuer leur marche le lendemain de l'arrivée de Wedel, il fut impossible de retarder le combat. Les armées étoient très-inégales en force; Wedel fut battu, et obligé de se retirer après avoir perdu six mille hommes.

Alors il n'y eut plus d'obstacle à la jonction des armées alliées. Laudon partagea la sienne en deux. Il renvoya Haddic avec douze mille hommes, et le 3 août joignit les russes à la tête de dix-huit mille hommes, dont la plus grande partie étoit de la cavalerie. Les mouvemens et les opérations de ces deux généraux autrichiens, pour parvenir au but important qu'ils se proposoient, peuvent servir de modele en ce genre. L'armée de l'Empire, qui avoit fait si peu de choses dans le cours de cette guerre, servit pour cette fois aux projets de Laudon. Elle pénétra en Saxe, et contraignit le général Finck, qui observoit le général Haddick, à quitter son poste pour aller couvrir Leipsick et Torgau. Les forces réunies des alliés formoient une armée de quatre-vingt mille hommes; ils se porterent en avant, et se retrancherent sur le bord de l'Oder, à quelque distance de Francfort. Wedel les suivit, et se contenta pour lors de se préparer à leur disputer le passage du fleuve, pour laisser au roi le temps de venir à son secours. Ce prince étoit depuis long-temps en Silésie, où il se tenoit sur la défensive, auprès de Landshut, en attendant un mo-

ment favorable. Daun le tenoit en échec avec la grande armée, et attendoit également qu'il se présentât une occasion d'avancer ou de combattre. Pour lui ôter toute espérance, et le forcer à regagner la Bohême, Frédéric avoit employé tous les moyens, et cherchoit sur-tout à lui couper les vivres, lorsque l'arrivée des russes avoit dérangé les projets des deux généraux. Daun avoit tâché de s'approcher d'eux pour faciliter leurs opérations, et le roi avoit pris les mesures les plus capables d'en empêcher l'exécution.

La malheureuse affaire de Zullichau obligea Frédéric à changer la disposition de ses armées, et à se rendre en diligence dans ses états de Brandebourg. Le prince Henri envoya une grande partie des troupes qu'il avoit en Saxe, pour renforcer l'armée qui étoit sur l'Oder, et alla commander en Silésie pendant l'absence du roi, tandis que le corps, aux ordres de Finck, abandonna aussi la Saxe, et se rendit sur l'Oder. La marche de Frédéric fut heureuse; les troupes qu'on lui avoit envoyées, le joignirent sans avoir essuyé aucune perte, il attaqua même auprès de Guben le corps de Haddic,

lui prit quelques canons et cinq cents chariots de farine; fit deux mille prisonniers, et se réunit à l'armée de Wedel. Il résolut alors de livrer bataille; ses forces réunies montoient à quarante mille hommes, et celles des alliés à soixante-dix mille. Ceux-ci étoient placés entre Francfort et Kunesdorf, dans un camp retranché sur des hauteurs, et défendu par une artillerie considérable. L'aile droite étoit couverte par l'Oder, et l'aile gauche par des marais et des bois; devant le front il y avoit des ravins profonds. Le roi, sans s'effrayer de tous ces obstacles, fixa le 12 août pour le jour du combat. Il forma son armée dans un bois, et débouchant en colonnes, il se porta avec la plus grande vivacité sur l'aile gauche des russes, qui étoit sur des hauteurs appellées Muhlbergen. Son dessein étoit de prendre en même temps l'ennemi en avant, sur le flanc et parderriere; mais il ne connoissoit pas assez le terrein, et d'immenses étangs, auxquels il ne s'attendoit pas, retarderent sa marche. Il fallut faire de grands détours qui fatiguerent les troupes, et l'on perdit un temps précieux. On avoit déja été obligé de dételer les che-

vaux de l'artillerie, parce qu'il avoit été impossible de la retourner dans le bois, et qu'on n'avoit pu l'en faire sortir qu'à force de bras. Enfin les prussiens se trouverent en bataille hors de la forêt, et attaquerent les retranchemens des russes, sur lesquels ils firent feu de trois batteries. Les russes y répondirent avec cent pieces de canons qu'ils avoient entassées sur leur aile gauche. Le roi ordonna d'attaquer ces batteries de vives forces. Les grenadiers, qu'on avoit chargés de cette entreprise, trouverent un abbatis devant eux, se glisserent dans un ravin, et monterent sur les hauteurs qui étoient près des retranchemens russes. Ils essuyerent alors tout le feu des canons chargés à cartouches; bien loin de se décourager, ils doublerent le pas, et emporterent, la bayonnette au bout du fusil, ce formidable rempart. A l'instant l'aile gauche des russes cessa de combattre, abandonna toute son artillerie, et chercha son salut dans la fuite. La bataille avoit commencé à midi, et à six heures du soir, les prussiens maîtres de toutes les batteries de cette aile, et d'une foule de prisonniers, touchoient à la victoire. Elle paroissoit aussi décidée que

celles de Kolin et de Rosbach, et déja l'on avoit dépêché, du champ de bataille, des couriers à Berlin et en Silésie, pour en porter la nouvelle, lorsque la fortune changea de la maniere la plus extraordinaire et la moins attendue.

L'infanterie prussienne avoit eu le plus grand succès, et cependant on ne pouvoit pas profiter de la victoire, parce que la cavalerie se trouvoit à l'autre aile, et que l'artillerie n'avoit pu suivre assez vîte; il ne put même en arriver sur les hauteurs qu'une petite partie insuffisante pour achever le grand ouvrage qui étoit commencé. Cette derniere circonstance étoit d'autant plus importante, que la nature du terrein étoit aussi favorable à l'effet du canon, qu'elle l'étoit peu aux manœuvres de l'infanterie. Le roi avançoit toujours sur les russes avec l'autre aile et le corps de Finck, et il ne pouvoit aller que fort lentement, à cause des difficultés que le terrein présentoit sans cesse. Tantôt les troupes étoient obligées de se resserrer entre des étangs, et de défiler par des lieux marécageux, dont elles avoient beaucoup de peine à se tirer, et tantôt il falloit qu'elles passassent

sur des ponts très-étroits qui retardoient leur marche. Ce délai laissa aux russes le temps de se rallier, et de faire agir leur artillerie, tandis que Laudon, qui, jusques-là n'avoit pris aucune part à la bataille, se mit en mouvement avec les autrichiens. Le roi fit avancer la cavalerie conduite par Seidlitz; elle fut aussi obligée de défiler entre les étangs, et ne put se former que sous le canon des russes. Ces canons chargés à cartouches, emportoient des lignes entieres, et après avoir renversé hommes et chevaux, forcerent ces braves cavaliers à prendre la fuite.

Il n'y avoit encore rien de désespéré pour les prussiens, et l'avantage étoit toujours de leur côté. Les russes resserrés sur quatre-vingt et cent hommes de hauteur, ressembloient à une masse, mais cette masse étoit couverte par cinquante canons, et formoit un mur presqu'impénétrable. Les prussiens affoiblis par une marche de cinquante heures, par les fatigues et la chaleur du jour, pouvoient à peine se soutenir. Cependant ils étoient comme assurés du gain de la bataille. Il paroissoit que les russes ne s'arrêtoient dans leur dernier retranche-

ment que pour éviter le danger de fuir en plein jour, et on pouvoit présumer qu'après la perte considérable qu'ils venoient d'essuyer, ils se retireroient pendant la nuit, et abandonneroient au roi l'honneur de la victoire. Mais Frédéric croyoit n'avoir jamais rien fait, tandis qu'il lui restoit quelque chose à faire. Il pensoit qu'il ne suffisoit pas de vaincre les russes, qu'il falloit les détruire, si l'on vouloit se soustraire à leur dévastations. Les généraux prussiens n'avoient à opposer que l'épuisement excessif dans lequel se trouvoient les troupes; et Seidlitz, cet homme dont le courage étoit si connu, appuya cet avis de maniere à entraîner le consentement du roi. Le combat alloit cesser, lorsque Frédéric apperçut un de ses principaux officiers à qui il demanda: **** *Que pensez-vous*. Celui-ci, en vrai courtisan, qui considere davantage la volonté momentanée de son maître, que sa véritable gloire, répondit qu'il falloit attaquer les russes, et à l'instant le roi cria: *marche*.

Pour rendre la victoire complette et décisive, il fallut s'emparer d'une hauteur appellée le Spitzberg, qui commandoit le

Kuhgrund. Il y avoit un ravin escarpé de quatre cents pas de long, sur cinquante ou soixante de large, et dix à quinze pieds de profondeur. Laudon y avoit placé ses meilleures troupes, et lorsque les prussiens voulurent escalader ce poste dangereux, ils éprouverent des peines infinies à gravir ces hauteurs qui vômissoient un torrent de balles et de boulets; ceux mêmes qui pouvoient y parvenir, en étoient précipités aussi-tôt, et entraînoient dans leur chûte tous ceux qui les suivoient. Si les troupes royales étoient composées de héros, c'étoit toujours des hommes, et leur intrépidité ne pouvoit suppléer aux forces qui leur manquoient. On fit une seconde tentative, elle ne fut pas plus heureuse. Finck tacha de s'emparer d'autres hauteurs voisines, et il ne put réussir. Frédéric lui-même s'exposa aux plus grands dangers; son uniforme fut percé en plusieurs endroits, il eut deux chevaux tués sous lui, et il périssoit, sans un aide-de-camp qui lui donna le sien. Alors la cavalerie prussienne s'ébranla et vint à la charge; mais la tactique et le courage de Seidlitz furent inutiles. Sa vaillante cohorte accoutumée à renverser tout ce qu'elle

qu'elle attaquoit, ne put résister aux canons, qui étoient alors les seuls ennemis qu'elle eût à vaincre. Seidlitz fut hors de combat; le prince Eugene de Wurtemberg qui le remplaça, éprouva le même sort. Le général Putkammer, qui le suivoit avec les hussards blancs, expira sur la place. Tous les généraux prussiens, excepté Finck et Hulsen, furent blessés, et l'armée se trouva dans la plus horrible confusion. Laudon saisit avec son habileté ordinaire ce moment critique; il tomba sur les prussiens débandés et presqu'anéantis, entoura leur aile droite avec des troupes fraîches et de la cavalerie toute formée, et ne laissa plus la victoire douteuse. La nuit seule en arrêta les suites; elle donna au roi la facilité de recueillir quelques débris de son armée, et de se retirer sur des hauteurs où l'ennemi n'osa l'attaquer.

Jamais l'intrépidité de Frédéric ne s'étoit trouvée à une aussi forte épreuve, que dans cette malheureuse journée. En peu d'heures la fortune l'avoit fait passer d'une victoire assurée à une déroute complette. Il avoit fait tous ses efforts pour engager l'infanterie à tenir ferme; mais les remon-

trances, les prieres même, qui, dans la bouche d'un roi, sont ordinairement si puissantes, n'avoient produit aucun effet. On dit que dans cette position terrible, il appelloit à haute voix la mort à son secours. Son imagination ardente lui présentoit dans les premiers momens des suites si funestes, que de ce même champ de bataille, d'où, peu d'heures auparavant, il avoit expédié des courriers pour porter la nouvelle de sa victoire, il en envoya d'autres à Berlin pour avertir qu'on prît les mesures nécessaires à une prompte défense, et au salut de la patrie. La famille royale fut obligée de s'éloigner; on emporta les archives; et les personnes riches furent averties de mettre leur argent et leurs bijoux en sûreté. Il croyoit déja voir l'ennemi piller et dévaster sa capitale; et ce qui achevoit de le désespérer, c'est qu'il se croyoit dans l'impossibilité de l'empêcher. Son artillerie étoit perdue, et ses troupes étoient si dispersées, que le lendemain de la bataille il avoit à peine pu rassembler cinq mille hommes. Cette bataille avoit été un véritable massacre, et l'on n'en avoit pas vu dans cette guerre d'aussi sanglante. Il

y avoit du côté des prussiens huit mille morts, et plus de douze mille blessés. Les russes avoient perdu seize mille hommes, de l'aveu même de Soltikow, qui disoit à l'impératrice, en lui faisant part de la victoire qu'il avoit remportée : « Votre majesté ne s'étonnera pas sans doute de la « grandeur de cette perte. Elle n'ignore « pas que le roi de Prusse vend toujours « cher ses défaites. » Ce général disoit aussi à ce sujet, « si je gagne encore une pareille « bataille, je serai obligé d'en porter seul, « avec un bâton à la main, la nouvelle à « Pétersbourg ».

Vers la fin du combat, le général Wunsch, qui commandoit un petit corps de troupes de l'autre côté de l'Oder, s'étoit rendu à Francfort, et avoit pris la garnison russe qui s'y trouvoit; mais comme la perte de la bataille rendoit cet avantage nul, et l'exposoit lui-même à être pris, il se retira, et abandonna la ville. Frédéric se joignit à lui, recueillit les fuyards, rappella de la Poméranie le général Kleist avec cinq mille hommes, et harangua ses troupes, pour les consoler de leur malheur, et ranimer leur courage. Les russes qui le craignoient en-

gauche, et continua de marcher avec ses soldats qui l'aimoient comme leur pere. Il alloit s'emparer de la quatrieme batterie, lorsqu'un coup de canon chargé à cartouches, l'étendit par terre. Il n'étoit pas mort, et on l'emporta hors de la mêlée, pour le coucher dans un fossé, et lui laisser attendre la fin du combat. Des cosaques, ce peuple qui ne ressemble à l'homme que par la figure, et qui, pour tout le reste, ne peut être comparé qu'aux animaux féroces de la Lybie, ces monstres, pour qui le meurtre et la dévastation sont un instinct, et la pitié un sentiment inconnu, tomberent sur l'infortuné Kleist qui nageoit dans son sang, lui arracherent ses habits, et jusqu'à sa chemise qui étoit collée sur ses plaies. Alors ce héros, ce sage, peintre aimable des roses du printemps, nu, enfoncé dans un marais, auroit regardé comme un bonheur, d'avoir seulement des haillons pour se couvrir. Son état émut de compassion quelques hussards russes; ils lui jeterent un vieux manteau, un morceau de pain et un demi-florin; mais d'autres cosaques survinrent bientôt, et lui prirent ce qu'il tenoit de la charité compatissante de ces hussards.

Il fut donc obligé de passer toute la nuit sans aucun vêtement, sans secours, et perdant tout son sang. Quoique ses blessures ne fussent pas mortelles, elles le devinrent par cette situation cruelle, et par la quantité d'eau fangeuse qui baigna ses plaies. Il mourut prisonnier à Francfort, quelques jours après la bataille. Les russes le firent enterrer honorablement, et plusieurs de leurs officiers réunis aux académiciens, accompagnerent son convoi. Comme il n'y avoit point d'épée sur le cercueil, un officier russe, pour réparer ce défaut, y mit la sienne, et alors on s'avança vers la tombe sur laquelle les muses allemandes versoient des larmes, tandis que des jeunes filles la couvroient de fleurs.

Les russes avoient gagné deux batailles en trois semaines, et cependant ces victoires ne nuisirent pas au roi, autant qu'on auroit pu le penser. Le désordre actuel de ses affaires, venoit encore moins de sa défaite que de son absence, dont ses ennemis avoient profité en Saxe et dans la Silésie. La communication avec ces deux provinces lui étoit interdite, et il falloit qu'il empêchât la grande armée russe de se réunir à

la grande armée des autrichiens, qui étoit en Lusace. Daun et Soltikow eurent à ce sujet une entrevue à Guben, où ils ne déciderent rien. Les russes resterent dans leur camp près de Furstenwalde, et s'amuserent en vrais barbares à détruire les superbes digues du canal que Frédéric Guillaume avoit fait creuser, et qui joignoit l'Oder à la Sprée.

En ce temps-là mourut Ferdinand VI, roi d'Espagne. Charles, roi de Naples, monta sur le trône de cette monarchie, et laissa le sien à Ferdinand IV son fils, qui étoit alors âgé de huit ans. La maison d'Autriche avoit de grandes prétentions sur les royaumes de Naples et de Sicile, et jamais elle n'avoit trouvé d'occasion plus favorable de les faire valoir. Le roi étoit un enfant, le gouvernement se trouvoit dans des mains peu sûres. Les ministres étoient sans principe, les finances en désordre, les troupes en petit nombre, et sans aucune discipline. Il n'étoit pas nécessaire d'employer le temps d'une campagne pour assujettir ce royaume; il ne falloit qu'y paroître, et il étoit conquis. L'Espagne qui ne connoissoit pas encore son nouveau souverain, se seroit déterminé difficilement à soutenir une guerre

pour son fils, et la France avoit trop d'affaires pour envoyer une armée en Italie. Malgré tous ces motifs, les passions particulieres l'emporterent dans le conseil privé de l'impératrice, sur la raison d'état. L'on préféra l'espérance très-incertaine de reprendre la Silésie, à la conquête assurée de deux royaumes, qui, bien loin d'être comme autrefois, à charge à la maison d'Autriche, à cause de leur éloignement, se seroient trouvés unis à ses provinces d'Italie, et auroient assuré à Marie-Thérese et à sa postérité la prépondérance dans cette belle partie de l'europe.

Les autrichiens et les troupes de l'Empire étoient entrés en Saxe, et s'étoient emparés de Leipsick, Torgau et Wittemberg. On s'attendoit à voir bientôt le pays libre, Berlin pris et Magdebourg assiégé. Mais le roi qui s'abandonnoit à la fortune, et qui connoissoit l'irrésolution de ses ennemis, lorsqu'il s'agissoit de profiter de leurs victoires, commençoit déja à se consoler, et espéroit encore. Il avoit dit à un officier que le duc Ferdinand lui avoit envoyé pour lui annoncer la victoire de Minden : « Je suis fâché que la réponse à une aussi

« agréable nouvelle ne soit pas meilleure, « cependant si vous trouvez les passages « libres à votre retour, et que Daun ne « soit pas déja à Berlin, et Contade à Magdebourg, vous pouvez assurer de ma part « le duc Ferdinand, qu'il n'y a pas encore « grand'chose de perdu ».

Quoique les russes ne tirassent aucun avantage de leur victoire, elle n'én fut pas moins pour Frédéric la source d'une suite de revers plus fâcheux que tous ceux qu'il avoit jamais éprouvés. Son premier malheur fut la perte de Dresde. Les autrichiens n'avoient jamais perdu de vue le dessein de s'emparer de cette capitale; ils étoient unis alors aux troupes de l'Empire, et ils formerent le projet d'en faire le siege pendant l'absence du roi. Schmettau qui s'étoit préparé à la résistance, abandonna la nouvelle ville qui est séparée de l'ancienne par l'Elbe, et se réduisit à défendre cette derniere. La ville neuve fut occupée à l'instant par les autrichiens. Le général Guasco menaça de tirer sur la ville avec dix-huit batteries; et Schmettau lui fit dire qu'il y répondroit avec cent canons.

On en étoit à ces terribles pour-parler,

lorsqu'on apprit la nouvelle de la bataille de Kunersdorf. Les ennemis profiterent de la premiere surprise pour intimider le commandant, en lui démontrant l'impossibilité dans laquelle il étoit de se défendre, et en lui proposant en même temps une capitulation honorable. Schmettau s'étoit conduit jusqu'alors avec la plus grande vigueur, et s'étoit montré en homme supérieur à tous les événemens. Il avoit méprisé les menaces par lesquelles on avoit essayé de l'effrayer, et lorsque le duc de Deux-Ponts lui avoit fait dire que, s'il s'avisoit de mettre le feu au reste des fauxbourgs, la garnison entiere seroit passée au fil de l'épée, que Berlin et Halle seroient pillés, et tous les états prussiens dévastés, il avoit répondu en faisant brûler sur le champ tout ce que le premier incendie avoit épargné. Alors les messages s'étoient succédés sans interruption; les généraux Maquire et Guasco s'étoient abouchés eux-mêmes avec le commandant prussien, et toutes leurs démarches avoient été inutiles. Ils n'auroient rien obtenu de l'intrépide Schmettau, sans une lettre de Frédéric qui changea tout. Cette lettre marquoit au commandant, qu'il seroit très-

difficile de garder Dresde, et qu'en cas de malheur, il ne devoit veiller qu'à la conservation du trésor. Schmettau perdit un peu trop tôt l'espérance; il ne vit plus que les cinq millions d'écus d'Empire qu'il gardoit, et ne pensa qu'à mettre en sûreté ce métal dont la perte oblige à terminer toutes les guerres, et disperse les armées les plus courageuses. Cette somme immense qu'on avoit déposée à Dresde, comme au centre du pays, provenoit des fonds de la caisse militaire, des revenus de la Saxe, et des contributions qu'on y avoit levées. Les assiégeans savoient que Wunch venoit au secours de Dresde, et regardoient cette ville comme perdue pour eux, s'ils attendoient son arrivée. Ils ne laisserent pas à Schmettau le temps de l'apprendre, et oubliant leurs menaces et leurs bravades, se hâterent de lui accorder presque tous les articles qu'il demandoit. Il capitula dans le moment où l'on alloit commencer à battre en brêche, et obtint la permission de se retirer avec sa garnison, son bagage et son argent. Il fut obligé d'abandonner les munitions, les ustensiles de guerre, et les magasins, dans lesquels on trouva trente mille

mesures de blé ou d'avoine, et douze mille sept cents quintaux de farine.

A peine cette capitulation étoit-elle signée par le feld-maréchal, duc de Deux-Ponts, et une porte livrée aux assiégeans, que Wunsch arriva à deux mille de Dresde, et annonça sa présence par plusieurs coups de canons, en attendant que ses troupes fussent assez reposées pour donner l'assaut à la ville-neuve. Son arrivée rendit le courage aux prussiens de la garnison, et beaucoup d'officiers étoient d'avis d'annuller la capitulation, et de chasser le peu de troupes, auxquelles on avoit abandonné une des portes de la ville. Schmettau, toujours inquiet pour ses voitures d'argent, ne voulut pas consentir à ce coup désespéré, quelque facile qu'il parût; mais le major de place, Hausmann, crut qu'il étoit de son devoir de l'exécuter. Il monta à cheval et ordonna à la grand'garde de le suivre. Le capitaine Sidow, qui la commandoit, refusa d'obéir; le major le traita de lâche, et tira sur lui un coup de pistolet qui ne l'atteignit pas. Quelques soldats de la grand'garde, pour venger leur officier, firent feu, et renverserent le brave Hausmann. Alors il n'y eut plus d'espé-

rance

rance pour les prussiens bien intentionnés. Wunsch se retira, et Dresde fut occupé par les autrichiens, qui violerent presque tous les articles de la capitulation. Les officiers, les généraux même, traiterent la garnison d'une maniere indigne, et semblerent vouloir se surpasser les uns les autres par les procédés les plus insultans. On enlevoit les soldats, et on les contraignoit d'entrer au service d'Autriche. Les officiers furent injuriés, frappés, blessés, et même tués. Les chefs de l'armée autrichienne, méconnoissant la noblesse de leur état, et devenus étrangers à tout sentiment d'honneur et de générosité, étoient les principaux acteurs de cette scene infâme, et crioient sans cesse à leurs soldats : « Tuez ces chiens ! faites « feu sur cette canaille ! » Les généraux, Maquire et Guasco, qui commandoient en chef, manquoient ouvertement à leur parole ; ils retinrent de force les armes, les pontons et les attirails de guerre, qu'on avoit assurés aux prussiens par la capitulation ; les voitures et les bateaux nécessaires aux transports de leurs effets, furent refusés, et on ne répondit à leurs plaintes que par des menaces. Enfin, après bien des

contestations, le général Schmettau eut le bonheur d'emmener son trésor et sa garnison, comme s'il eût fait une véritable capture.

Le prince Henri étoit venu de Silésie en Saxe avec la grande armée. Au moyen d'une marche forcée, il avoit surprit le général autrichien Vehla, auprès de Hoyers-Werda, lui avoit tué six cents hommes et l'avoit fait prisonnier avec dix-huit cents des siens. Les russes, qui étoient alors en Lusace aussi bien que Daun, commencerent bientôt à manquer de vivres. Les autrichiens, qui en manquoient eux-mêmes, leur offrirent de l'argent à la place des provisions qu'ils devoient fournir; Soltikow répondit: « mes soldats ne mangent point d'argent. » Et à l'instant il se mit en marche pour la Pologne, en prenant par la Silésie. Laudon l'accompagna, et fit tous ses efforts pour l'engager à entreprendre le siege de Glogau; mais il fallut y renoncer à l'aspect d'un camp prussien, que les armées alliées furent très-étonné de rencontrer auprès de Beuten, sur l'Oder. Le roi y étoit en personne, et couvroit Glogau. Les russes passerent l'Oder, suivirent ce fleuve, et paru-

rent avoir des desseins sur Breslau. Malheureusement pour eux, ils rencontrerent encore des prussiens, et trouverent tous les passages gardés. Ils crurent pouvoir au moins s'emparer de la ville d'Herrnstadt, qui étoit ouverte de toutes parts, et qui n'étoit fortifiée que par sa situation ; ils tirerent dessus à boulets rouges, la réduisirent en cendres, et se retirerent en Pologne. Ainsi la Silésie et le Brandebourg furent évacués vers la fin d'octobre. Douze villages incendiés marquoient la trace des russes, qui ne savoient pas faire la guerre sans devaster les lieux par où ils passoient. Le comte de Kosel, dont les biens avoient éprouvé leur fureur, s'en plaignit au roi, qui lui répondit: « Nous avons affaire à des « barbares, qui travaillent à anéantir l'es« pece humaine. Vous voyez, mon cher « comte, que je m'occupe davantage à re« médier à ce mal, qu'à m'en plaindre, et « c'est le parti que je conseille de prendre « à tous mes amis. » En effet la haine des alliés, contre le roi de Prusse, étoit si animée qu'elle fait honte à notre siecle. Les troupes autrichiennes et russes avoient déclaré en entrant dans le Brandebourg et la

Silésie, qu'elles avoient ordre de saccager et de détruire tout ce qui appartenoit aux prussiens (1).

Wunsch avoit repris en Saxe Wittemberg et Torgau, et il avoit battu auprès de cette derniere ville un corps considérable d'autrichiens. Cinq jours après, il reprit Leipsick qui étoit occupé par les troupes de l'Empire, et en fit la garnison prisonniere. Il se réunit ensuite au prince Henri et au corps de Finck. Daun vouloit leur faire abandonner la Saxe; mais ils surent s'y maintenir, et réussirent encore à couvrir Leipsick et Wittemberg. Le général autrichien forma alors un nouveau plan; il chercha à leur ôter toute communication avec ces deux villes, en les bloquant dans leur camp; et pour y parvenir il divisa son armée en plusieurs corps, dont le duc d'Aramberg commandoit le plus considérable. Henri avoit deviné une partie de ces projets, et il en avoit trouvé les détails dans les papiers d'un aide de camp qui avoit été fait

(1) C'est à cette étrange proclamation qu'a rapport le manifeste, que le colonel prussien de Kleist publia le 17 novembre 1759 à Grab en Bohême.

prisonnier. Il envoya aussi-tôt les généraux Finck, Wedel et Wunsch sur différens chemins. Ils rencontrerent tous des divisions de l'armée ennemie, qui se retirerent à leur approche. Le duc d'Aremberg fut le seul qui tint ferme, et qui se mit en ordre de bataille. Wunsch l'attaqua, et le général Platen, à la tête des dragons et des hussards, tombant au galop sur l'infanterie qui l'attendoit de pied ferme, la culbuta, fit quatorze cents prisonniers, et dispersa le reste.

Le Roi s'étant trouvé incommodé, se rendit à Glogau, et envoya le général Hulsen avec la plus grande partie de son armée en Saxe, où les prussiens eurent alors une si grande prépondérance, que Daun se renferma dans le camp retranché de Plauen, afin de couvrir Dresde. Cette ville étoit la seule de toutes les conquêtes que les autrichiens venoient de faire en Saxe, qui restoit encore entre leurs mains. Frédéric vouloit s'en ressaisir aussi-tôt qu'il seroit arrivé, et qu'il se seroit joint au prince Henri; mais il falloit auparavant forcer l'armée de Daun à se retirer en Bohême, et le roi qui ne vouloit pas attendre, envoya Finck à Maxen, dans les monta-

gnes, à la tête de quatorze mille hommes, et le colonel Kleist fut chargé de faire une incursion en Bohême. L'expédition de ce dernier réussit; il fit des prisonniers, leva des contributions et pilla: triste représailles des cruautés qu'on avoit exercées en Silésie et dans la Marche. La position de Finck n'étoit pas aussi heureuse, parce que s'il pouvoit embarrasser l'ennemi, relativement à son retour en Bohême, il avoit à craindre lui-même d'être enveloppé. Il en donna avis à Frédéric, et n'en reçut que cette réponse: « Vous savez que je n'aime pas « les difficultés, tâchez d'avancer comme « vous pourrez ».

Finck marcha alors sur Maxen, et fit occuper le passage de Dippoldiswalde, par le général Lindstaedt, à la tête de trois mille hommes, afin que la communication avec Freiberg pût rester ouverte. Le roi ne fut pas encore content de cette disposition, et écrivit positivement à Finck: « qu'il val« loit mieux garder son corps entier ras« semblé, pour être en état de résister plus « vigoureusement à l'ennemi, et que d'ail« leurs le petit nombre de bataillons qu'il « avoit envoyé à Dippoldiswalde, pouvoit

« être enlevé très-aisément, parce que l'en« nemi arriveroit sûrement en forces, s'il « vouloit entreprendre quelque chose ». Les ordres de Frédéric furent exécutés, et Finck lui rendit compte sur le champ de la position de l'ennemi, en lui annonçant que tous les chemins étoient ouverts pour l'attaquer. Cette lettre, et toutes celles que ce général écrivit dans la suite, furent interceptées par les autrichiens, ce qui occasionna la perte entiere de Finck et de ses troupes.

Le 21 novembre fut ce jour malheureux qui ne sortira jamais de la mémoire des guerriers prussiens. Finck fut attaqué de toutes parts. Il se trouvoit dans un fond, et les ennemis étoient sur des hauteurs; Daun avoit trente mille hommes sous ses ordres, et le duc de Deux-Ponts les troupes de l'Empire. Les prussiens, sans s'effrayer du nombre de ceux qui les attaquoient, se défendoient avec le plus grand courage; mais le feu des ennemis dirigé sur un seul point, rendoit la valeur inutile. Maxen fut incendié; les barricades que les prussiens avoient faites avec leurs chariots, furent renversées, et leur infanterie fut bientôt hors d'état de combattre. On leur avoit coupé la retraite,

les munitions commençoient à leur manquer, et ils ne pouvoient plus espérer que bien foiblement d'être secourus par le roi, qui ne connoissoit pas le danger où ils se trouvoient. Finck s'étoit conduit avec la bravoure et l'intelligence qu'on pouvoit attendre d'un général expérimenté; et dans ce moment si critique, après avoir combattu toute la journée, il ne perdit pas encore courage. Il vouloit se frayer un chemin à travers l'ennemi, et assembla les généraux pour en délibérer avec eux; mais l'impossibilité évidente de forcer des défilés si bien gardés, ne laissoit d'autre alternative que de sacrifier les troupes, ou de capituler. Finck pensa qu'il n'étoit pas de l'intérêt du roi d'embrasser le premier parti, parce qu'il y avoit un grand nombre de prisonniers autrichiens qui pourroient servir à échanger les prussiens. La nuit qui survint, suspendit tout, et Wunsch profita des ténebres pour échapper avec la cavalerie. L'infanterie ne put pas suivre, et Finck fut obligé de signer la seule capitulation qu'on voulut lui accorder, de se rendre prisonnier de guerre avec toute son infanterie; de rappeller la cavalerie pour être également prisonniere,

et de ne conserver que leurs bagages. Il y avoit neuf généraux et onze mille hommes, dont il n'échappa que quelques hussards qui porterent au roi la nouvelle de cet échec si humiliant pour la gloire de ses armes. A la fin de la guerre, les généraux Finck, Rebentisch et Gersdorf furent déférés au conseil de guerre; et comme on ne trouva point leur justification suffisante, ils furent condamnés à être renfermés dans une forteresse. Rebentisch resta encore quelque temps au service, mais les deux autres furent cassés et dépouillés de leur grade militaire. Ce malheur ne fut pas le seul que le roi de Prusse eut à essuyer. Il avoit rappellé le général Dierke, qui se trouvoit à la tête de trois mille hommes, sur les bords de l'Elbe, auprès de Meissen; mais il falloit passer le fleuve qui charioit beaucoup de glaçons, et Dierke n'avoit que peu de bateaux, qui furent mis en pieces par l'ennemi; ainsi il fut obligé de se rendre avec quatorze cents des siens qui n'avoient pu gagner le rivage opposé.

L'attente des puissances amies et ennemies fut également trompée dans cette occasion. Daun, au-lieu de profiter des grands

avantages qu'il venoit de remporter, et de marcher en avant, se retira comme s'il avoit été vaincu, et se renferma de nouveau dans son camp de Pirna; Frédéric, d'un autre côté, qui, à la fin de cette campagne avoit perdu presque la moitié de son armée, et à qui il ne restoit gueres plus de vingt mille hommes réunis, ne changea point sa position, et sut encore conserver la Saxe, à l'exception du petit district de Dresde. Cependant pour diminuer la trop grande inégalité de ses troupes, il fit venir douze mille hommes de l'armée des alliés, qui le joignirent auprès de Chemnitz, sous la conduite du prince héréditaire.

Alors cammença une campagne d'hiver très-rigoureuse, qui coûta la vie à beaucoup d'hommes. L'armée du roi fut cantonnée aux environs de Dresde, dans de petites villes et des villages, où l'on étoit si resserré, qu'il n'y eut que très-peu de monde qui put être à couvert. Les officiers occupoient les poëles et les chambres, et les soldats n'avoient que des huttes de paille, où nuit et jour ils restoient couchés autour du feu, à la maniere des tartares. Ils étoient obligés d'aller fort loin pour chercher leur bois, et le froid

excessif les forçoient souvent à travailler depuis le matin jusqu'au soir. La rareté des vivres devint si grande, qu'ils furent réduits au pain de munition, avec lequel ils ne faisoient encore que des soupes à l'eau. Les gardes et les détachemens se renouvelloient souvent à cause de la quantité d'hommes qui tomboient malades, et ceux qui revenoient sains ne pouvoient pas jouir des douceurs du repos dans le court intervalle qu'il leur restoit d'une garde à l'autre. Ce n'étoit encore là que leur moindre peine. Il y avoit un petit camp près de Wilsdruf, à un mille de Dresde, que le roi ne vouloit pas retirer, et il falloit que quatre bataillons l'occupassent sans cesse. Ils étoient relevés tous les jours, de sorte que l'infanterie entiere fut obligée d'y passer successivement un jour et une nuit. Les tentes restoient dressées; elles se gelerent, et la toile en devint aussi dure que des planches. Le froid fut si immodéré, qu'il n'étoit pas rare de voir les soldats, qui étoient très-légèrement habillés, avoir des membres gelés (1). Il n'y avoit

(1) L'auteur se trouvoit alors à l'armée du roi. Il a été témoin de ce qu'il rapporte ici, car le régiment

point de cabannes dans le camp, et les grand'gardes y avoient leurs feux en plein air. On avoit construit de petites baraques pour les officiers; et les soldats, pour entretenir la circulation du sang, étoient obligés de courir comme s'ils eussent perdu l'esprit; ou bien sans penser à préparer leurs alimens, ils se traînoient dans leurs tentes, où ils se couchoient les uns sur les autres afin de réchauffer au moins une partie de leurs corps auprès de celui de leurs camarades. Réduits à cet excès de misere, ils étoient aussi incapables d'attaquer l'ennemi que de se défendre eux-mêmes. Aucun régiment ne sortit de ce camp, pour retourner dans ses misérables quartiers d'hiver, sans en remporter un plus grand nombre de malades. Ils mourroient par troupes; et cette seule campagne fit perdre plus d'hommes au roi, que deux grandes batailles. Il est vrai que cette perte étoit moins sensible, parcequ'elle étoit continuellement réparée par

---

de Forcade, où il servoit, qui avoit ses quartiers d'hiver dans le village de Costebaude, à un mille de Dresde, montoit toutes les semaines une garde au camp de Wilsdruf.

des

des recrues ; elle devint aussi moins dangereuse pour le moment, parce que les autrichiens éprouverent eûx-mêmes des maladies qui leur emporterent quatre mille hommes dans quinze jours. Comme la perfection n'est pas l'appanage de l'humanité, et qu'il est indigne de l'histoire de supposer toujours des motifs d'une profonde sagesse à chaque faute, à chaque fantaisie des grands hommes, nous dirons que l'on peut douter de l'utilité de ce camp de Wilsdruf, et qu'il est permis d'en attribuer la durée à l'opiniâtreté du roi, plutôt qu'à aucune autre raison.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

A METZ,
DE L'IMPRIMERIE DE C. LAMORT.

Errata de la Premiere Partie.

PAGE 23, ligne 24, sur le rocher, *lisez* sur ce rocher.

Page 28, lig. 15, *lisez* l'indignation s'empara des esprits.

Idem, lig. 19, *effacez* toutes.

Idem, lig. 25, *effacez* toutes.

Pag. 39, lig. 9, des, *lisez* de Cannes.

P. 45, lig. 26, révolution, *lisez* résolution.

Pag. 53, lig. 20, une façon de penser, *lisez* si philosophique.

Pag. 106, lig. 25, Zaun, *lisez* Daun.

Pag. 107, lig. 15, ils, *lisez* les russes.

Pag. 135, lig. 9, *effacez* tout.

Pag. 170, lig. 18, trente mille hommes, *lisez* trois mille hommes.

Pag. 187, lig. 18, qui étoit sur des, *lisez* qui occupoit les hauteurs.

Pag. 193, lig. 3, Seidliz fut, *ajoutez* mis hors de combat.